U d'/of OTTAWA
39003003769121

26-2-40

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

MARYAN

Marcia de Laubly

A VII 134

PARIS
LIBRAIRIE BLÉRIOT
GAUTIER, SUCCESSEUR
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

Universitat de València BIBLIOTECA Científics

PQ
3017
.E65M37
1979

III

Il est plus de neuf heures quand Lucie, délivrée d'un grand poids, adresse à sa nièce un regard de reconnaissance en se mettant à table. Tout est parfait : les marguerites débordent d'une coupe de cristal, des poires monstrueuses, des pêches, des prunes et des raisins présentent d'appétissantes pyramides, et la panade fume dans les assiettes avec une bonne odeur de beurre frais. Enfin, les œufs sont cuits à point, et il se trouve, pour comble de bonheur, que Luc se révèle amateur enthousiaste de galettes. Aussi, la gaieté règne-t-elle sans ombres dans la grande salle à manger qui, un peu sombre le jour à cause de son plafond bas, devient tout à fait riante sous la lumière de la lampe et des antiques candélabres d'argent. On échange les nouvelles d'une de ces familles innombrables comme on en trouve dans les provinces reculées de la France, et surtout en Bretagne, où une goutte du même sang perpétue à jamais la parenté.

— Mais, dit tout à coup Luc, je suis entré de plain-

le sang à son visage. La porte de la cuisine est restée ouverte, et Jean, passant devant pour conduire son hôte à une chambre, ne peut résister à la tentation de lui montrer l'amusant tableau qu'offre Marcia avec son immense tablier, et la bavette trop haute dont émerge sa délicate figure.

C'est Jean qui a ri. Luc a l'air amusé, mais il se mêle à sa gaieté une pointe d'admiration qui console Marcia et l'empêche de se croire ridicule.

Elle dénoue vivement les cordons, apparaît, svelte, dans sa robe de toile rose, et s'élance vers la porte.

— Oncle Jean, murmure-elle d'une voix suppliante, ne dis pas à Lucie que tu m'as vue ainsi ! Elle serait désolée !

— Je ne comprends pas pourquoi.

— Mais moi, je le comprends, dit Marcia d'un petit ton péremptoire.

pied dans votre maison, vous m'accueillez en cousin, et cependant un nuage demeure... Comment ma cousine (il cherche son nom et ne le trouve pas), ma cousine que voici n'a-t-elle jamais entendu parler des d'Espranges ?

— Pour deux raisons, dit Jean en riant; d'abord, ma nièce n'a quitté le couvent que depuis quelques mois, et ensuite, elle n'est pas du tout votre cousine, étant une Laubly, la fille de mon frère aîné.

— Quel dommage ! s'écrie Luc d'un ton sincère. Moi qui songeais, puisque je vous appelle Jean et Lucie, à lui demander son nom... et la permission de le dire en lui parlant !

Marcia pince ses jolies lèvres.

— Mon nom, dit-elle un peu sèchement, n'est pas de ceux qu'on aime à s'entendre répéter.

Luc ouvre de grands yeux, et M. de Laubly ne peut s'empêcher de rire.

— Elle trouve son nom ridicule, dit-il en manière d'explication.

— Ridicule !...

Luc semble choqué ; il n'admet pas que rien de ridicule puisse s'associer avec cette charmante créature. Il est piqué de curiosité, cependant, et Marcia se décide à le satisfaire.

— Croyez-vous aux contes de fée ? demande-t-elle à brûle-pourpoint.

— J'ai failli y croire quand vous m'êtes apparue dans l'avenue, vos marguerites à la main, répond-il gaiement.

— Eh bien ! moi, je crois à ceci : c'est qu'il y a des marraines malfaisantes venant répandre des dons fatals

sur un pauvre petit berceau... Seulement, pour moi, c'est un parrain.

— Et ce don fatal ?

— C'est mon nom. Jugez-en : ai-je l'air d'une Romaine ?

Et elle s'avance sous la lampe, pour qu'il la voie mieux, le regardant d'un air sévère qui appelle évidemment une absolue sincérité.

Les souvenirs classiques encore assez frais du jeune homme ramènent à son imagination les types majestueux de Lucrèce et de Cornélie, et il sourit en regardant la figure rose et délicate, encadrée de cheveux châtains, qui se trouve en face de lui.

— Non, pas du tout... Est-ce que vous vous appelez Cornélie ? s'écrie-t-il soudain d'un ton de désappointement.

— Non, heureusement je ne suis pas aussi .. historique. Mais mon désagréable parrain m'a imposé le nom de... Marcia !

Elle prononce ces syllabes détestées d'un air à la fois comique, solennel et désolé, surveillant l'effet qu'elles produisent sur lui.

— Oh ! je respire ! s'écrie Luc, visiblement soulagé. Ce n'est pas laid du tout, et cela évoque plutôt l'idée de quelque jeune patricienne enveloppée d'un voile blanc et portant des bracelets d'or.

— Vraiment ? Vous avez beaucoup d'imagination... Eh bien ! j'ai cherché dans le dictionnaire, et je n'ai trouvé aucune personnalité agréable, mais seulement un bloc, une *gens*, vous savez, la *gens* Marcia, dont sortait... Coriolan ! !

Ils partent tous d'un éclat de rire.

— Pourquoi, alors, ne pas faire usage d'un diminutif ? demande Luc, très amusé.

— Mes petits cousins m'appellent *Cia*. Je trouve cela beaucoup plus joli.

— Je regrette qu'aucun cousinage, fût-ce au vingtième degré, ne me permette de vous dire ce mot charmant.

— Êtes-vous fatigué, Luc ? demanda M. de Laubly.

— Moi, pas du tout.

— Alors, Marcia va nous chanter quelque chose...

Il se leva, ouvrit la porte du salon voisin, et alluma lui-même, sans cérémonie, les bougies du piano.

Ce salon, à peine sorti de l'ombre, offrait, comme la salle à manger, un ensemble de vieux meubles dont quelques-uns étaient assez beaux, de portraits de famille, et de jardinières gracieusement fleuries.

Marcia s'assit au piano avec une docilité enfantine.

— Peut-être, oncle Jean, imposes-tu à ton hôte une ennuyeuse corvée. Il se croira obligé de dire que j'ai une jolie voix, et il a dû entendre de vrais artistes, lui.

— Ne fais pas de fausse modestie, enfant. Tu sais bien que ta voix est belle, et peu de jeunes filles habitant la province ont eu l'occasion inespérée qui t'a été donnée de cultiver un don déjà si remarquable.

— Que chanterai-je ?

— Suis ton inspiration, dit Lucie.

Elle commença une simple et antique ritournelle, et Luc reconnut l'air gracieux et mélancolique de *Pauvre Jacques*, cette douce romance surannée qui évoque tant de souvenirs brillants et cruels.

Il s'attendait à entendre des notes agréables et douces,

ur le timbre de Marcia, lorsqu'elle parlait, était mu-ical. harmant. Mais il tressaillit de surprise, et se pencha en ant pour ne pas perdre une nuance de ces sons si oux, si pleins, si veloutés, que l'art avait suffisamment s-ouplis, tout en leur laissant un naturel et une émotion ue l'étude altère trop souvent.

Il ne put tout d'abord la complimenter, tant son impression était profonde ; mais son regard rencontra les ux de Marcia, et elle y lut une admiration enthou-iste.

— Oh ! encore ! je vous en prie ! Jamais aucune voix e m'a semblé si pénétrante !

Elle sourit.

— Peut-être mon répertoire ne vous plaira-t-il pas. Je n'aime pas les récitatifs savants qui sont à la mode, je suis fidèle aux vieilles mélodies... Je sais qu'on se plaît aujourd'hui à dédaigner la musique italienne ; moi, je l'aime.

— Tout ce que vous chanterez me ravira.

Elle chanta alors un air de *La Somnambula*, et la grâce et l'harmonie des syllabes italiennes sembla prêter encore plus de charme à ce timbre rare, si doux, si ému, résonnant en notes pleines, égales, sans défauts ni lacunes. Elle avait évidemment appris à diriger cette voix. On pouvait posséder plus à fond la science du chant ; mais elle en savait assez, sinon pour produire de ces effets destinés trop souvent à suppléer à l'insuffisance de l'instrument (elle n'en avait pas besoin), mais pour éviter toute faute de goût, toute émission hasardée, toute expression forcée ou exagérée.

— Il est absolument extraordinaire que vous possé-

diez, jeune comme vous l'êtes, et si loin de toutes les ressources musicales, une voix si merveilleuse et déjà si cultivée, dit Luc, s'arrachant enfin à son extase. J'ai pu entendre des cantatrices savantes, réalisant des prodiges de trilles, de vocalises, de gymnastique musicale, mais jamais rien de si profondément beau, de si étrangement sympathique.

— Marcia a eu une heureuse chance, dit Mme de Laubly. Une des artistes les plus en renom d'il y a vingt ans, Mme Armel, s'est retirée, à la suite de chagrins, dans le couvent où notre nièce a été élevée. Elle n'a jamais paru au théâtre, mais elle a chanté dans les concerts, et tenu sous le charme toutes les capitales de l'Europe. Elle avait toujours eu une grande dignité de vie. Ayant perdu son mari et son unique enfant, elle n'a plus voulu chanter en public, et depuis dix ans, elle occupe une modeste chambre dans ce couvent, donnant, par pure bonté, des conseils aux religieuses et aux enfants qui possèdent de la voix. Marcia est restée un an de plus au couvent pour profiter de ces leçons exquises et inespérées.

— Et maintenant, dit M. de Laubly, il faut nous reposer. J'espère que vous êtes ici pour quelque temps, Luc, et que vous visiterez à loisir tous nos environs?

— J'ai trois jours à moi. Mon père m'a assuré que je pouvais, sans indiscrétion, demander pour ce temps l'hospitalité d'un manoir breton où habitent de bons parents.

— Votre père nous a reçus lui-même avec une vive affection au moment de notre mariage, pendant notre trop court séjour à Versailles.

— Vous habitez Versailles? s'écria Marcia. Que je voudrais le connaître ! Ne serait-ce pas charmant de chanter *Pauvre Jacques* dans la laiterie de Trianon ?

— Et de toucher d'une main pieuse le clavecin de la reine... Pourquoi votre oncle et votre tante ne vous y conduiraient-ils pas? Mon père habite avec sa sœur une vieille maison du quartier Saint-Louis, et moi, qui suis en garnison à Paris, j'y vais chaque semaine.

— J'ai trop de fils à la patte pour faire des voyages, mon cher Luc, dit Mme de Laubly en souriant.

— Et mon cousin ? Ne pourrait-il faire une fugue? Ce serait pour vous si utile et si agréable d'entendre de la musique à Paris, où elle atteint toute sa perfection !

Les yeux de Marcia exprimaient un ardent désir. Jean rencontra son regard.

— Ma chère, dit-il, je ne dis pas que je ne te procurerai pas quelque jour ce vif plaisir de voir et d'entendre de belles choses. Si les récoltes sont bonnes, on verra... En attendant, que diriez-vous d'une visite à Dinan pour demain ? Lucie, ne pourrions-nous déjeuner à la Fontaine des Fées ?

— Oh ! je me charge de tout ! dit vivement Marcia. Dormez en paix, vous tous, pendant que votre déjeuner s'élaborera mystérieusement dans les régions inférieures... J'aime tant les parties de campagne !

Luc se sentait ravi de la voir si jeune et si enfant. Lui n'avait que vingt-deux ans, et malgré sa moustache brune, sa superbe voix de commandement et sa tenue martiale quand il se trouvait avec ses hommes, il n'était guère encore qu'un collégien, honnête, franc et naïf,

IV

Un soleil splendide se leva sur la journée du lendemain.

Luc s'éveilla de bonne heure. Un paulownia balançait devant sa fenêtre ses larges feuilles, qui produisaient sur le plancher et sur les murailles des ombres mouvantes et bizarres. Il sauta à bas de son lit, et jeta autour de lui un regard satisfait.

D'abord, sa chambre, qu'il avait mal vue la veille à la lueur de sa bougie, lui plut tout à fait. Elle était basse de plafond, irrégulière, avec un recoin en forme d'alcôve, des fenêtres à petits carreaux ; mais elle était vaste, et point banale. Pour lui, habitué des villes, mais issu d'une race bretonne transplantée, et gardant quelque instinct d'air libre, ou quelques traditions, ou quelques souvenirs recueillis dans les récits des vieux parents, il y avait, dans la nouveauté qui le charmait, la douceur d'une impression familière, parce qu'elle répondait à une manière d'être, à une disposition intime. Les meubles

étaient vieux, délicieusement dépareillés ; la commode Louis XV fraternisait avec un grand fauteuil Louis XIII et une bergère du commencement de l'Empire ; la toile de Jouy qui drapait les maigres colonnes d'un lit de bois peint en blanc offrait au regard des ramages fanés d'un dessin gracieux ; les murailles étaient revêtues d'un papier grisaille, disposé dans des panneaux de chêne, et représentant des portiques, des jets d'eau, et des degrés bordés de pilastres, sur lesquels se tenaient des femmes vêtues de longues tuniques, et des guerriers au profil droit, coiffés de casques et portant des boucliers.

Tout cela était très différent du mobilier moderne, assez riche, démodé, mais non pas antique, au milieu duquel il avait été élevé, et il s'y trouvait en outre, comme dans toute chose ancienne, ce je ne sais quoi d'inconnu, d'oublié, qui sera à jamais ignoré, mais qui a été réel, qui a eu son histoire, ou qui a été mêlé à l'histoire d'êtres vivants, et qui exerce un attrait irrésistible, presque irritant, sur les imaginations jeunes et rêveuses.

Luc se souvint de tout ce que son père lui avait raconté de ce manoir du Chêne-Vert, où lui-même était venu, maintes fois, jeune garçon insouciant. Peut-être avait-il, au retour d'une joyeuse partie de chasse, reposé ses membres fatigués sur ce lit où Luc venait de dormir si profondément. Et avant ce temps, déjà éloigné, combien d'hôtes avaient passé là ? Combien de rêves, doux ou amers, radieux ou terribles, les courtines de toile de Jouy avaient-elles abrités ? Combien de regards pensifs avaient erré à travers les ramures vertes du vieux paulownia pour surprendre quelque coin de ciel azuré ou

quelque étoile brillante, ou pour regarder s'ouvrir les roses fleurissant les allées ?

Penché à sa fenêtre, respirant avec délices les parfums que la rosée, encore étincelante dans les calices des fleurs, rendait plus pénétrants, il cherchait à évoquer les ombres disparues, à jamais inconnues, qui avaient passé dans ces allées, cueilli des roses, ri ou pleuré le long des haies de chèvrefeuille, puis vieilli à l'ombre de ces murailles, pour faire ensuite place à d'autres générations.

Mais quelles que fussent les fantaisies de son imagination, et quelque beauté qu'il prêtât aux héroïnes dont il peuplait à loisir le vieux verger, tout s'effaça soudain devant l'apparition bien réelle, bien vivante de Marcia qui, suivie de deux enfants qu'il n'avait pas vus la veille, s'avançait rapidement dans la plus large des allées.

Elle portait encore sa robe rose, avec un ruban de velours noir noué à sa taille ; sans souci du soleil matinal, elle avait confié à son cousin son chapeau de jardin et s'avançait, la tête levée vers les arbres, les cheveux brillants, le teint rose, — le naturel et la grâce, qui en est la fleur, débordant de toute sa jeune et charmante personne

— Je te dis que c'est le gros prunier ! s'écria l'aîné des enfants. Il est tout plein de prunes mûres, parce que, vois-tu, il lève la tête plus haut que tous les autres, et il leur vole le soleil, voilà !

Et le jeune observateur éclata de rire, évidemment ravi de sa clairvoyance.

Marcia rit aussi gaiement que lui.

— Oui, dit-elle, voilà pourquoi il faut être grand. — non pas lever la tête, mais *être* grand... Tu te rappelle

ras cela plus tard, quand tu seras un philosophe. En attendant, ce gros arbre est difficile à secouer... Jamais je n'y arriverai, et il faut en chercher un autre.

— Permettez moi de vous aider ! cria une voix éclatante, semblant sortir du paulownia.

Marcia et René levèrent la tête. Mais Luc avait déjà refermé la fenêtre et procédait à la toilette la plus rapide qu'il eût jamais faite. Il parut bientôt dans l'allée, le visage tout rouge de ses ablutions et des rudes frictions de la serviette.

— C'est ainsi que vous écoutiez nos secrets ! dit Marcia en souriant.

— Félicitez-moi d'avoir recueilli une leçon qui eût peut-être été perdue pour mon jeune camarade que voici.

— Une leçon ? répéta la jeune fille, levant ses sourcils avec une surprise évidente.

— Oui, sur ce qu'il faut être grand, — c'est-à-dire, je suppose, s'élever moralement aussi haut que l'on peut pour mieux recevoir la lumière, les bonnes influences, etc., et mûrir plus tôt... J'avais un camarade qui faisait des dissertations superbes, et ce sujet-là lui aurait été comme un gant.

Marcia rougit.

— Vous vous moquez de moi, dit-elle d'un air de reproche ; c'était très mal d'écouter, d'abord, puis encore plus mal de vous moquer d'une chose dite en plaisantant.

— Ne peut-on pas dire en plaisantant des choses sérieuses, utiles et même profondes ? Et ne m'est-il pas permis d'en faire mon profit, mademoiselle Marcia ?

Il souriait encore, mais il ne se moquait point, Marcia, légèrement embarrassée, changea de conversation.

— Puisque vous êtes là, dit-elle, auriez vous l'obligeance de secouer le prunier ? Vous y êtes intéressé, car il s'agit de votre dessert.

L'arbre était gros, mais Luc sauta jusqu'à l'une des branches inférieures, et la secoua avec tant de vigueur qu'une pluie de reine-claude s'abattit sur le gazon qui tapissait à demi l'allée.

René poussait des cris de joie, et, aidé de Georges, se hâtait de ramasser les fruits d'un vert doré.

— Doucement ! doucement ! Il faut à peine les toucher, de crainte d'enlever leur fleur...

Elle prit le panier, qu'elle avait rempli de feuilles fraîches, et y rangea délicatement les prunes ; puis, levant les yeux vers Luc, qui la regardait :

— Avez-vous déjeuné ?

— Non, pas encore.

— A quoi songez-vous ? Nous partons dans une demi-heure ! Venez vite dans la salle à manger...

Dans l'une des embrasures profondes, il y avait une petite table. Marcia ouvrit une armoire, prit une serviette brodée qu'elle étendit sur cette table, y posa une tasse, puis invita le jeune homme à s'asseoir.

— De là, dit René, vous verrez rentrer les vaches, c'est très amusant, vous savez !

— Mais je ne veux pas être servi par vous, Mademoiselle !

— Les servantes sont occupées, il faut vous résigner à un confort très imparfait...

Elle avait déjà quitté la salle à manger ; mais, presque

aussitôt, elle revint, suivie de René, son chevalier servant. Elle tenait à la main une petite cafetière en argent, de forme ancienne, avec un manche d'ébène, et l'enfant portait, très adroitement, des rôties sur une assiette.

— Voilà, c'est sommaire, mais vous n'en déjeunerez que mieux à la Fontaine des Fées... René, le sucrier, mon chéri... Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Je suis seulement confus de la peine que vous prenez pour moi !

— Eh bien ! je vais aider Lucie... A bientôt...

La salle à manger, si gaie tout à l'heure avec les rayons de soleil qui faisaient miroiter les panneaux des meubles et éclairaient les masses de feuillage groupées dans les angles, sembla tout à coup triste au jeune homme. On eût dit que Marcia en avait emporté la vie. Il essaya de se distraire en regardent défiler les vaches au pas lent qu'on faisait revenir à l'étable avant que la chaleur devînt trop forte, et qui chassaient de leur queue les mouches importunes, puis s'arrêtaient pour pousser de longs mugissements devant la porte encore close.

Une robuste paysanne les fit rentrer aussitôt, et dès que la cour fut débarrassée, on amena un break sans prétention, auquel un garçon d'écurie se mit en devoir d'atteler un fort cheval. Il y eut alors un mouvement amusant. Les enfants, à demi habillés, échappaient à leur bonne, Mme de Laubly donnait des ordres, Marcia faisait des apparitions rapides, jusqu'au moment où elle monta dans le break pour ranger les provisions dans les coffres.

— De grâce, laissez-moi vous aider !

Elle se recule un peu, examine d'un air connaisseur

la manière dont Luc procède, et saute du break, tranquillisée.

— Oui, l'on peut vous confier ce soin très délicat... Vous avez dû faire pas mal de parties de campagne ?

— Oh ! des quantités ! répond-il avec un enthousiasme contenu. Je les adore !

Et l'heure sonne, et Jean, qui depuis l'aube est dans les champs, arrive, tout heureux d'avance de cette journée de repos. Sa femme, qui a déjà distribué de l'ouvrage aux domestiques, apparaît à son tour, pimpante, bien habillée, contente de penser que son hôte ignore à quelles occupations modestes elle vient de se livrer dans les profondeurs de la cuisine. Elle multiplie les recommandations pour les deux bébés qu'elle laisse au logis, elle installe au fond de la voiture ceux qu'elle emmène, et enfin, tout étant prêt, le break s'engage dans l'avenue ombreuse, traversée de flèches d'or et toute rafraîchie par la rosée de la nuit.

Tous, dans notre jeunesse, nous avons compté de semblables journées, dont le souvenir nous revient comme une bouffée de bonheur. Le ciel était pur, la compagne riante, Jean et Lucie étaient des mentors charmants, assez jeunes pour jouir intensément de ce repos dans une vie sérieuse et occupée, assez heureux, assez aimants pour sentir la poésie des sites et pour ajouter une note tantôt vive, tantôt émue, aux impressions de ceux qui les accompagnaient.

Luc était déjà épris de Marcia. Elle était pour lui le soleil même de ce jour brillant, le bleu de ce ciel sans nuages, le charme de ce paysage riche et opulent. Il ne la connaissait que depuis la veille, et déjà elle incarnait

pour lui non pas seulement la grâce, la beauté, l'esprit, mais encore ce quelque chose de plus haut et de meilleur, cet idéal, enfin, qu'il entrevoyait dans les rêves de sa jeunesse très pure et très digne.

Direz-vous que Luc est un peu fou ? Qui sait ? Peut-être n'est-ce là qu'un enthousiasme passager, il est si jeune ! Peut-être aussi est-ce l'instinct, souvent plus sûr qu'on ne le croit, d'une âme dont rien n'a fait dévier la droiture, et dont les impressions peuvent être plus vraies que les raisonnements d'une sagesse mondaine ou la défiance d'un cœur moins honnête. Il ne l'a vue, à la vérité, qu'un seul jour, mais il l'a vue menant sa vie. Il a surpris la tendresse profonde que lui portent Jean et sa femme, il a constaté la préférence passionnée des enfants pour elle, il l'a entendue parler aux domestiques, il l'a aperçue faisant l'aumône à la grille, et posant une main caressante sur la tête d'un bébé malade. Tout le monde l'aime : les chiens eux-mêmes bondissent follement autour d'elle. Elle est simple, gaie, naturelle, elle s'occupe sans affectation des soins du ménage, et, chose rare en ce cas, elle ne s'y absorbe point, et n'y perd ni son charme ni son élégance.

Luc aime aussi l'atmosphère où elle se meut. Il a appris de son père à connaître et à vénérer ces vieilles familles qui portent dignement un nom ancien et une pauvreté fière, qui gardent leur rang en travaillant de ce noble labeur de la terre, qui exercent autour d'elles l'influence de la charité, et qui, éloignées des plaisirs et du luxe, aiment leur vive simple et occupée, toute tissée de devoirs, de bonnes œuvres et de modestes bonheurs. Une femme élevée dans de tels milieux

ne vaut-elle pas plus qu'une de ces poupées dressées dans les villes à jeter de la poudre aux yeux des épouseurs, habituées à regarder la toilette comme l'objet principal, et le plaisir comme le but de la vie ?

Et Marcia ?

A vrai dire, loin de partager l'enthousiasme du jeune homme, elle ne s'en apercevait même pas. L'avenir était encore pour elle un mystère qu'elle n'avait pas l'idée de sonder. Rien, pour le moment, ne manquait à une vie qui lui semblait radieuse, à un cœur qu'elle jugeait suffisamment comblé. Elle s'enivrait de liberté, de cette poésie saine et forte qui, loin d'être incompatible avec les devoirs modestes, leur prête son charme, les relève, les irradie. Luc lui plaisait comme un jeune compagnon gai et amusant ; elle ressentait une réelle sympathie pour les idées élevées qu'elle percevait de temps à autre dans sa conversation, et elle montrait le naturel parfait d'une jeune fille qui ne songe pas à plaire, et qui ne soupçonne même pas qu'elle puisse éveiller chez un autre un sentiment et une espérance.

V

En ces jours de voyages faciles, un grand nombre de mes lecteurs ont parcouru la Bretagne, remonté la Rance aux aspects multiples, tantôt majestueux et sauvages, tantôt mystérieux, ou gracieux et riants, — et visité cette curieuse petite ville de Dinan, qui entremêle sur sa superbe base de rochers les murailles massives de ses remparts et les arbres séculaires de ses promenades, son château historique, ses églises si anciennes et si curieuses, ses antiques couvents, ses terrasses suspendues sur des abîmes verdoyants, ses maisons à pignons, couvertes de sculptures ou traversées de poutrelles.

Luc ne posait point pour un blasé, bien au contraire. Tout ce que l'enthousiasme a d'exubérant, il le mêlait à un sentiment délicat et vraiment poétique. Jean et Lucie étaient ravis de ses admirations, et Marcia constatait avec un réel plaisir qu'il n'était pas besoin de souligner pour lui les recoins intéressants ou artistiques.

Ils gravirent le Jerzual, cette rue montueuse, souvenir

du vieux temps, où pas une maison moderne n'interrompt la double ligne des vieux pignons branlants, et qui passe sous un antique vestige de fortification, une porte flanquée de tourelles dont les tons noirâtres sont, en cette saison, fleuris de digitales couleur de pourpre. Chaque maison arrêtait les promeneurs : ici, c'était une porte sculptée, là, une fenêtre à fronton, puis une façade traversée de poutres en losanges, ou une autre revêtue d'ardoises décolorées. Parfois, sous un sombre auvent, apparaissait la figure ridée d'une vieille femme ou la tête blonde d'un enfant, et, çà et là, des géraniums éclatants, cultivés sur l'appui des fenêtres, jetaient une note gaie et vivante sur ces ruines du passé.

Ils prièrent ensemble, avec une même foi, sous les voûtes des antiques églises ; ils visitèrent le vieux château, tout plein des souvenirs de la duchesse Anne, ils admirèrent le panorama qu'on découvre des jardins de Saint-Sauveur ; puis, ils remontèrent en voiture pour se rendre à la Fontaine des Fées, un site ravissant, tranquille, rappelant quelque profonde vallée pyrénéenne creusée entre deux montagnes verdoyantes, pleine de fraîcheur, de silence et de poésie.

Le déjeuner fut naturellement très gai. On fit honneur aux provisions, il y eut un feu roulant de saillies, d'éclats de rire ; puis les enfants s'élancèrent à l'escalade de la « montagne », et Luc erra dans la vallée, tandis que Marcia allait s'asseoir un peu à l'écart, appuyée contre le tronc énorme d'un hêtre.

— Cia chérie, dit René, venant tomber à ses pieds, dis-moi pourquoi ça s'appelle ici la Fontaine des Fées.

— Est-ce qu'il y a des fées ? demanda le petit Georges,

jetant autour de lui un regard demi curieux, demi craintif.

— Non, certes, il n'y en a pas, mon chéri.

— Mais, reprit René, tu sais de jolis contes où l'on voit des fées ! Tu te rappelles, Cia chérie, celui que tu nous as dit l'année dernière, où il y avait un char traîné par des hirondelles ?

— Ce sont des contes, en effet, pour amuser les bébés.

— Moi, je suis un bébé et je veux entendre le conte ! s'écria Georges. Oh ! Cia, dis-le moi !

— Je ne me le rappelle pas du tout... Peut-être votre cousin Luc en sait-il, dit Marcia avec malice, voyant se rapprocher le jeune officier.

— Cousin Luc ! Oh ! oui, oui, un conte de fées !

Luc regarda Marcia, qui riait, puis les petits garçons qui s'attachaient à lui.

— Voulez-vous que nous fassions à nous deux l'histoire de la Fontaine des Fées ?

— Nos documents ne sont peut-être pas les mêmes, dit-elle gaiement.

— Voulez-vous essayer ?

— Oui, si vous commencez.

— Eh bien ! dit Luc se laissant glisser sur l'herbe et s'adressant aux enfants qui le dévoraient des yeux, ce lieu était jadis un endroit sauvage et désolé. Ces grandes montagnes l'isolaient du reste du monde, et aucun arbre n'y croissait. Pas d'herbe touffue, pas de mousse veloutée, pas de fleurs... Surtout, pas de fontaine ; il fallait aller très loin pour puiser de l'eau.

— Qui est-ce qui puisait de l'eau ? demanda René.

— Les habitants de la vallée.

Le petit garçon parut réfléchir.

— Mais, dit-il judicieusement, puisqu'il n'y avait ni arbres, ni eau, ni rien, pourquoi demeuraient-ils ici?

Marcia éclata de rire.

— Aidez-moi... A votre tour, dit Luc d'un air piteux.

— Mon petit René, reprit Marcia d'un ton amusant de supériorité, on ne choisit pas toujours sa maison. Les pauvres habitent où ils peuvent ; la vieille Nanon, qui a une si pauvre cabane, aimerait mieux le Chêne-Vert, s'il lui était donné de témoigner ses préférences...

— Très bien ! De grâce, continuez.

— Ces gens, très pauvres et très malheureux, étaient très bons. Ils recueillirent, un jour, une petite vieille femme qui semblait malade ; ils lui donnèrent tout ce qu'ils possédaient, des pommes de terre cuites sous la cendre...

— Je les aime beaucoup quand elles sont bien dorées, interrompit gravement Georges.

— ... Et comme elle leur demandait de l'eau fraîche, ils firent un long chemin pour aller en puiser. Mais à leur retour, ils furent bien surpris de ne pas retrouver la vieille petite femme... Monsieur Luc, vous voilà sorti d'embarras, et en bonne voie pour reprendre...

— C'est dommage, vous contiez si bien !

— Oh ! dites vite, cousin Luc, si c'est vous qui savez la fin ! Qu'est-ce qu'ils virent ?

— Une ronde de jeunes et jolies créatures comme ils n'en avaient jamais aperçu, dansant là, devant l'endroit où nous sommes. Elles étaient petites, et minces, et si

légères, que leurs pieds ne courbaient pas les brins d herbe.

— Mais il n'y avait pas d'herbe, interrompit René.

Marcia étouffa un rire malicieux.

— L'herbe poussait sous leurs pas, et c'était là le merveilleux, dit Luc d'un air de triomphe. Partout où leurs petits pieds se posaient, les petites pointes du gazon perçaient la terre, et l'herbe s'étendait comme un tapis de velours. Leurs robes étaient de gaze brillante comme les ailes des papillons, ou satinées comme les pétales des marguerites. Quand elles furent fatiguées, elles s'assirent, et la mousse se mit à croître autour d'elles. Le soleil dardait sur leurs têtes ; l'une d'elles leva sa baguette d'ivoire, et l'ombre des arbres s'étendit au-dessus de la vallée.

— Quand elles souriaient, dit Marcia, les primevères sortaient de terre et blanchissaient le gazon comme des gouttes de lait...

— Les clochettes bleues et le muguet tintaient tout doucement, si doucement que les oreilles des fées pouvaient seules entendre leurs légers grelots, et sur les haies, les églantines brillaient comme des étoiles...

— Justement ! l'une des fées se piqua à une de leurs épines, et une larme tomba de ses yeux ; alors la fontaine jaillit avec un doux murmure, et jamais ne tarit...

— Bravo ! s'écria Luc. Notre collaboration me paraît fort remarquable !

— Et les pauvres gens ? demanda Georges.

— C'est juste, nous oublions la morale de l'histoire... Ils ne furent plus pauvres, les fruits et les fleurs

remplissaient la vallée, les arbres ombrageaient leur demeure, l'eau coulait à leur porte, et les fées les protègeaient toujours parce qu'ils avaient été compatissants.

Les enfants, satisfaits, reprirent leurs jeux, et Luc regarda Marcia.

— Notre conte n'a-t-il pas un sens caché ? demanda-t-il demi sérieusement.

— Oh ! c'est à peine un conte ! Si nous venions ici, au clair de lune, nous verrions danser les rayons comme une ronde de fées !

— Qu'est-ce qu'une fée ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Je pensais, dit-il affectant de parler légèrement, que c'est la jeunesse, qui transforme en lieu de délices les sites arides et déserts, la jeunesse dont les sourires sont les fleurs de la vie, et dont les larmes mêmes peuvent être brillantes et fécondes.

Elle se mit à rire.

— C'est très poétique... Moi je pensais que ceux-là ont encore une baguette féerique, qui possèdent la tendresse et la volonté... Ne sont-ce pas là deux fées qui transforment tout autour d'elles et font jaillir les sources vives ?

— Oui, je le crois...

Elle fut surprise du ton dont il avait prononcé ces brèves paroles. Mais elle était bien loin de le comprendre, et même d'attacher un sens à ce qu'elle venait de dire légèrement.

— Si vous voulez visiter les ruines de Lehon et de la Garaye, il faut vous hâter, dit Jean, tirant sa montre.

Et ils remontèrent en voiture, d'abord pour visiter

Lehon et ses doubles ruines : sur la hauteur, le château jadis superbe, dont les tours féodales se perdent dans les éboulements de terre et les fouillis de plantes grimpantes ; dans le vallon, au bord d'un cours d'eau sinueux, les restes d'une abbaye bénédictine dont, à ce moment même, on relevait la chapelle, un arbre au feuillage épais servant de fond à la fenêtre de l'abside encore privée de vitrail.

Après Lehon, ce fut la Garaye, débris ravissant d'un petit château Renaissance, dont les délicates sculptures, envahies par le lierre et les ronces, joncheront d'ici peu le sol encombré de ruines.

Ils admirèrent ces restes, si près, hélas ! de disparaître : la tourelle à pans coupés qui reste debout, les vestiges de la chapelle ; puis ils s'assirent à quelque distance, là où l'avenue majestueuse dressait jadis ses arbres centenaires.

— Vous parliez tout à l'heure de contes de fées, dit M. de Laubly, mais la réalité est mille fois plus invraisemblable et plus merveilleuse. Connaissez-vous l'histoire de cette demeure, et du nom qui aurait dû l'illustrer et la conserver pour les siècles futurs ?

— J'avoue que c'est la première fois que j'entends prononcer le nom de la Garaye.

— Et un soldat grossier, mais heureux, et un barbouilleur de méchants écrits seront familiers aux générations à venir ! Ce que c'est que l'injustice humaine !... Il faut que Marcia vous dise cette histoire. Ceux qui ont vécu en ce lieu comptent certainement parmi ses héros favoris.

Luc regarda la jeune fille, dont le visage, tourné vers

les ruines, était devenu grave, bien qu'animé d'une soudaine émotion.

— Au commencement du siècle dernier, ce château était habité par un mari et une femme, jeunes, brillants, riches, et, ce qui vaut mieux, tendrement unis. Ils possédaient tout ce qui charme la vie, et tout ce qui rend très doux le plus heureux mariage. Leurs goûts étaient les mêmes. M. de la Garaye avait la passion de la chasse, ses équipages étaient célèbres dans le pays ; il consacrait son temps à cet exercice avec une sorte de fureur, et sa femme, soit qu'elle partageât cette passion, soit qu'elle ne voulût point le quitter, était une intrépide amazone,et faisait l'admiration des hôtes brillants qui se succédaient au château. J'ai souvent, en ce lieu même où nous sommes, cherché à me représenter les splendeurs de ces fêtes, de ces cavalcades, de cette vie de château où les délicatesses de l'esprit et de l'art devaient alterner avec les chasses brillantes, car la comtesse avait une voix charmante et peignait à ravir des miniatures. Un jour, dans ce ciel éclatant, un coup de tonnerre éclate. Un cher et proche parent meurt soudainement, sans avoir eu le temps de se préparer au suprême passage. Cette fin subite cause à ceux qui l'aimaient une impression profonde... Quoi ! la vie tient à si peu ! Et cette vie si courte, si peu sûre, est-il sage, est-il digne de la remplir d'objets frivoles ? Le comte de la Garaye, de réflexions en réflexions, arrive, par une implacable logique, à se demander pourquoi Dieu l'a mis en ce monde, et comment il y remplit sa mission. Ce n'était pas un homme à admettre les demi mesures ; d'ailleurs, un souffle impérieux le pousse. Il se jette aux genoux d'un saint reli-

gieux, et lui exprime son ardent désir de changer de vie, de renoncer à la vaine et inutile passion dont il a été l'esclave, et de consacrer aux pauvres et son temps, et son immense fortune. Le religieux, tout en l'admirant, lui rappelle avec sagesse que son sort est lié à celui d'une autre, sans l'aveu de laquelle il ne lui est pas permis d'opérer dans son existence un si absolu changement. Il en convient, déclare qu'il s'en remet à la volonté de sa femme, et court lui ouvrir son âme... Elle fond en pleurs... Ah ! il l'aime trop pour imposer à sa jeunesse de si durs sacrifices ! Mais non, il se méprenait, elle pleurait d'émotion, de bonheur et de gratitude... Elle aussi, au même moment, avait été pressée de la même grâce, du même généreux désir, et elle brûlait de l'aider à accomplir son dessein. Et le monde d'alors vit ce spectacle, que l'on nous disait avec raison être plus merveilleux qu'un conte de fées : un homme et une femmes jeunes, riches, comblés de tous les dons, pris de la passion de la charité, renonçant au luxe, aux plaisirs, s'ensevelissant dans la retraite, bâtissant à leur porte des hospices pour les pauvres, les soignant de leurs mains, balayant leurs salles, remuant leurs lits, se surpassant eux-mêmes d'année en année ; — le comte étudiant la médecine, la chimie expérimentale, quittant sa solitude par intervalles pour aller chercher à Paris un surcroît de science, découvrant des méthodes dignes des éloges de l'Académie de médecine et des récompenses du roi ; — elle, acquérant une habileté incomparable dans le traitement de certaines maladies, notamment celles des yeux. Et, au milieu de cette vie, où les heures semblaient doubles pour leur activité, elle ne dépouillait pas son

charme, elle trouvait encore le temps, quand un délassement s'imposait à elle, de chanter des cantiques et de peindre comme autrefois. Ils moururent à peu de distance l'un de l'autre, à un âge avancé, laissant des souvenirs, hélas ! trop fugitifs, car nulle misère morale ou physique n'échappa à leur sollicitude... Même, ils comblèrent de tant de bienfaits des prisonniers de guerre anglais, que la reine Anne, informée des anciens goûts de M. de la Garaye, lui envoya des chiens renommés de ses meutes, portant son nom royal sur des colliers d'or... Les hospices sont détruits, le château tombe en ruines, et après un nombre d'années relativement court, on a oublié le nom de la Garaye... N'est-ce pas ingrat ?

Il y avait sur les joues de la jeune fille deux belles larmes d'enthousiasme, et Luc se détourna un instant, peut-être pour cacher lui-même une émotion trop vive.

— C'est d'autant plus ingrat que de pareils faits sont une glorieuse exception, une chose admirable que ne verra probablement jamais notre siècle égoïste.

— Détrompez-vous, dit Lucie. Si un pareil héroïsme de charité est rare, il n'est pas sans exemple, même de nos jours, et je pourrais vous citer, non loin de nous, un château où l'on a renouvelé dans une certaine mesure les merveilles de la Garaye. Là, à la vérité, les intérêts d'une belle et nombreuse famille n'auraient pas permis le dépouillement absolu ; mais le comte de X..., saisi d'une noble passion pour les pauvres souffrants, a pris les grades nécessaires, le titre de docteur, pour avoir le droit de soigner et d'opérer gratuitement, dans une annexe bâtie par lui près de son château, les maladies d'yeux, et en particulier les cataractes ; et sa femme et ses filles

l'aident dans ses soins charitables, comme le fit jadis la comtesse de la Garaye (1)...

— C'est beau...

Luc ne put rien dire de plus. Il resta quelques instants silencieux, puis reprit d'une voix plus basse, comme si le sol qu'il foulait l'animait d'un respect inconscient :

— Ce qui semble étrange autant qu'admirable, c'est qu'un homme disposé à embrasser un genre de vie si héroïque, loin de rencontrer de l'opposition chez une femme jeune et délicate, ne trouve en elle que sympathie et enthousiasme pour un dessein austère...

— C'est ce qui m'étonne le moins, dit vivement Marcia. Deux êtres qui s'aiment véritablement n'arrivent-ils pas à avoir en commun les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes enthousiasmes ? J'ai vu cent fois mon oncle et Lucie penser en même temps au même objet. Et s'il s'agit d'une grâce d'en haut, d'une inspiration providentielle, n'est-il pas doux de voir que Dieu la donne simultanément à ceux que lui-même a unis ?

Luc parut frappé.

— Cependant, dit-il, ceux qui se marient n'ont pas toujours la même nature ni les mêmes goûts.

— Mais s'ils s'aiment, dit innocemment la jeune fille, le meilleur, le plus noble des deux ne doit-il pas attirer l'autre après lui ? J'ai toujours pensé que c'est là un des buts du mariage chrétien, et c'est ainsi qu'il réalise la

(1) Ce fait est rigoureusement vrai, et plus d'un lecteur reconnaîtra l'admirable famille dont il est sain et utile de proclamer la charité, bien qu'il ne puisse m'être permis de la nommer.

belle parole de la messe : « Aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise... »

Jean sourit, tandis que les yeux de sa femme cherchaient les siens. Luc, lui, regardait Marcia, et un sentiment nouveau, étrangement mêlé de tendresse et d'émotion, s'emparait de son cœur. Elle était si simple, elle songeait si peu à disserter ! Mais on sentait que sa gaieté, son entrain, sa jeunesse étaient comme les voiles d'une âme élevée ; elle n'avait ainsi parlé que parce que, dans l'atmosphère de sympathie qui l'enveloppait, elle était habituée à épancher tout ce qui animait son cœur.

Peut-être Luc, tout à la joie et à l'attendrissement d'aimer, et de sentir que cette frêle petite main pourrait devenir celle d'un guide vers les sommets, tandis qu'elle appuierait sur lui sa vie, peut-être, dis-je, était-il trop inexpérimenté pour concevoir une inquiétude : celle qui parlait ainsi devant lui si simplement, si librement, eût-elle été aussi confiante et expansive, si elle avait songé qu'il pût l'aimer, et surtout si sa sympathie, à elle, eût participé le moins du monde à ce qu'il ressentait ?

Quand ils revinrent au Chêne-Vert, les étoiles se pressaient au ciel comme les grains d'une poussière d'or. Luc put voir que les yeux de Marcia étaient levés avec l'expression de la prière. Lui aussi pria. Son cœur battait d'une joie mâle et douce. Il savait bien que la vie est un pèlerinage vers une demeure plus stable ; mais quelle compagne il avait entrevue pour ce voyage, et comme il était heureux à la pensée de ce qu'ils pourraient être l'un pour l'autre dans l'accord parfait de leurs âmes !

VI

Le court séjour de Luc touche à sa fin ; c'est la dernière soirée, et il essaie d'en jouir sans penser aux difficultés et aux délais qui doivent traverser ses jeunes espérances.

Ils sont tous réunis dans le salon, parce qu'une ondée les a chassés du jardin. Marcia a chanté, et maintenant, par la fenêtre ouverte, ils contemplent les étoiles qui ont reparu, et respirent l'odeur fraîche du feuillage et de la terre mouillée.

Le départ de Luc les attriste tous. Il y a des êtres si bien faits pour se comprendre et s'aimer que, lorsqu'on les voit pour la première fois, il semble qu'on retrouve des amis déjà connus.

— Et vous retournez à votre régiment ? demande Marcia après un silence.

— Dans huit jours seulement. Je vais d'abord à Versailles chercher mon père, pour faire un séjour très court chez un de ses vieux amis...

Il s'interrompit un instant, puis reprit :

— Quand je dis un ami, il me semble toujours que je m'exprime mal, et que de tels liens ne peuvent être que ceux de l'habitude... du moins en est-il ainsi pour mon père, j'en suis sûr... Quand il s'agit de M. Belde...

— M. Belde ! parlez-vous du membre de l'Institut ? s'écria Jean, soudain intéressé.

— Oui... Le connaissez-vous ? En ce cas, vous devez sentir la vérité de ce que je pense de lui... Nul homme n'est moins fait pour attirer la sympathie et inspirer l'amitié.

— Il est l'oncle de Marcia...

— Et c'est à lui que je dois mon nom étrange, dit la jeune fille.

— Quels singuliers rapprochements ! Tout le monde se connaît ; mon père répète toujours que la terre est si petite ! Et allez-vous quelquefois chez lui ?

— Je ne l'ai jamais vu. Il a élevé ma mère, qui était sa nièce, puis l'a bannie de sa présence, parce qu'elle ne voulait pas quitter mon père, qui avait encouru son déplaisir.

— Oh ! cela ressemble bien à ce que je connais de lui ! Il est si absolu, si tyrannique ! Et il refuse de vous voir ! s'écria Luc, semblant penser que M. Belde se privait d'une joie très vive.

— Mon frère, dit Jean, n'avait obtenu qu'à grand'peine la main de sa nièce, car bien que M. Belde fît profession de n'aimer que la science, il tenait pour elle à la fortune. Cependant, mon frère avait déjà une situation militaire brillante, de l'avenir, et il parvint à fléchir cette volonté tyrannique. Il eut le malheur de placer d'une manière imprudente et de perdre la dot de sa femme... Nous

n'avons jamais été de grands spéculateurs dans notre famille... La mère de Marcia était assez désintéressée, la chère créature, pour ne pas lui adresser un reproche... Mais M. Belde fut si dur, si blessant, que la vie commune devint insupportable... Et il eut le triste courage de vouloir retenir ma sœur avec son enfant, de lui donner à choisir entre les obligations de la reconnaissance et le devoir plus sacré, plus impérieux qu'elle avait juré à l'autel... Elle aimait son oncle, mais elle n'hésita pas. Ils partirent, et au bout de quatre ans, moururent presque ensemble, emportés par une épidémie qui sévissait cruellement... Je me mariai peu après, et Marcia devint notre fille...

. Marcia se pencha et posa sur l'épaule de son oncle sa joue mouillée de larmes.

— Et M. Belde n'a jamais cherché à connaître sa petite nièce ?

— Non, il ne répondit même, à l'annonce de la mort de ses parents, que par une ligne sèche et froide, semblant rejeter, sur ce qu'il appelait l'ingratitude de ma belle-sœur, tout ce qui avait pu et pouvait arriver. Depuis, je n'ai eu aucun rapport avec lui...

— Moi, je le vois assez souvent, non parce qu'il m'est sympathique, mais parce qu'il était ami de collège de mon père, qui a conservé avec lui des liens de tradition, et surtout parce que la société qui se réunit chez lui est à la fois brillante et intelligente.

— Il a donc des amis, quoi que vous pensiez de son caractère ? demanda Marcia, intéressée malgré elle.

— On ne va guère là pour lui, mais pour ceux qu'on y rencontre. Il habite presque toujours la campagne, un

château voisin de Paris, où l'on jouit de la plus grande liberté, et où l'on trouve, comme je vous le disais, une société charmante.

— Et comment fait-il les honneurs de son logis ?

— Lui ! C'est un ours. On ne le voit qu'aux repas, où il n'ouvre, en général, la bouche que pour dire des choses aigres ou désagréables. D'ailleurs, il est infirme. Il est resté paralysé à la suite d'une attaque qui a encore accru les désagréments de son caractère.

— Alors, pourquoi invite-t-il du monde ? dit Marcia, ouvrant de grands yeux.

— C'est une vieille habitude ; il aime à voir ou plutôt à savoir sa maison remplie, et je l'ai entendu dire une fois qu'il hait l'isolement. D'ailleurs, il se donne, de temps à autre, le plaisir d'une discussion savante avec quelqu'un de ses hôtes, et enfin, je crois que sa vanité est satisfaite de voir autour de lui l'épanouissement de la vie de château dans tout ce qu'elle a de brillant et de varié.

— Et qui tient cette maison, à moins qu'il ne reçoive que des hommes ?

— Il est assez âgé et assez respectable pour recevoir des dames, ayant d'ailleurs chez lui une parente éloignée, une jeune fille très belle, qui, dit-on, sera l'héritière de son immense fortune. Du moins, elle semble y compter ; mais, pour qui connaît les bizarreries de M. Belde, il pourrait bien y avoir des surprises.

— Et ainsi, il est infirme ?

— Oui, et nul n'a su ce que son impassibilité a pu cacher de révolte et de tortures... Pour un homme aussi orgueilleux, c'est une épreuve horrible.

— Cette parente qui est près de lui est-elle bonne ?

Luc sourit.

— Nous la croyons surtout très intéressée... Pour les soins qu'elle lui donne, cela revient au même, et elle a assez de tact pour ne pas le traiter en malade.

— Comment pouvez-vous dire que des soins intéressés reviennent au même que ceux qui partent du cœur ! dit Marcia d'un ton de reproche.

— Pour *lui*, c'est la même chose, il n'est pas bon et n'a pas besoin de la bonté d'autrui.

— Et cependant, il a passionnément aimé ma mère...

— Oui, tant qu'elle n'a aimé que lui... L'orgueil dessèche tellement le cœur ! Mon père dit toujours qu'il est désolant de voir une intelligence si élevée et tant de science merveilleuse unies à une nature aussi stérile...

L'heure s'avançait. La soirée était redevenue si belle que Luc fût volontiers demeuré à cette place, heureux de prolonger les doux moments qui allaient se perdre dans l'inconnu. Mais Jean donna le signal de la séparation, et le jeune officier s'en alla continuer sa rêverie, accoudé à la fenêtre de sa chambre.

Il partait pour combien de temps ? Quand reverrait-il la charmante fille à qui il avait, se disait-il, donné son cœur pour toujours ? Il existait trop d'affectueuse confiance entre lui et son père pour qu'il ne désirât pas tout d'abord faire part à M. d'Espranges de son enthousiame et de ses espérances. Il prévoyait bien quelques difficultés d'argent ; il s'était aperçu que Marcia ne devait pas être riche ; mais qui sait, en attendant un peu, ce que pouvaient réaliser la tendresse de son père et l'habileté de sa tante Sidonie ?

Et le moment du départ arriva, le lendemain, plein de regrets tranquilles, mais sincères, pour les habitants du Chêne-Vert, y compris Marcia, plein d'angoisse secrète et de douleur cachée pour Luc.

Il s'en alla, lui, à travers de riches campagnes, mais elles semblaient dépourvues de charme à ses yeux, tandis qu'il évoquait la mince et délicate figure vêtue de rose qu'il avait laissée à l'extrémité de l'avenue du Chêne-Vert.

Elle trouva, elle, que la journée était plus lente, et les repas moins animés. Pour la première fois de sa vie, elle regretta de n'avoir pas un frère comme Luc, gai et amusant, avec qui l'on pût rire joyeusement, et, parfois, échanger une pensée sérieuse et émue.

VII

Mademoiselle Marcia de Laubly,
Manoir du Chêne-Vert,
près Morgères.
(*Ille-et-Vilaine.*)

Cette adresse était tracée d'une écriture irrégulière, pesée, comme si la plume eût cherché à égratigner, à chaque lettre, le papier épais et satiné de l'enveloppe, ou à suppléer, par sa lourdeur, au tremblement d'une main devenue débile. Un large cachet de cire verte fermait la lettre que Marcia tournait et retournait entre ses mains, avec cette inconséquence amusante qui fait chercher à deviner la provenance d'une missive au lieu de l'ouvrir tout simplement pour lire la signature.

— De qui, ta lettre? demanda Lucie, se mettant à table.

— Je ne sais pas... Elle a un air solennel, l'enveloppe est si grande, et puis ce cachet énorme...

Jean la prit sans façon de ses mains, regarda un ins-

tant l'écriture, retourna l'enveloppe, et dit d'un ton tranquille, qui déguisait à peu près une soudaine émotion :

— Des armes d'origine étrangère... Les armes de ton bisaïeul, Marcia... Cette lettre est de ton grand-oncle, M. Belde.

— De mon oncle !...

Une vive rougeur couvrit son visage.

— Lis vite, Marcia, s'écria Lucie. Il a peut-être des remords, à la fin, et veut s'occuper de toi !

— Je n'ai pas besoin de lui ni de son argent ! dit fièrement la jeune fille. Ouvre cette lettre, oncle Jean, et lis-la d'abord.

Les mains de M. de Laubly tremblaient légèrement. Il ouvrit l'enveloppe, parcourut la page serrée, et, levant les yeux, rencontra les regards un peu anxieux de Lucie et de Marcia.

— Une invitation, enfant... Ton oncle désire te voir.

— Mais moi, je ne désire pas le connaître ! s'écria la jeune fille, les yeux étincelants. Il a repoussé ma pauvre maman, et ne s'est jamais inquiété de moi... Puis, M. d'Espranges dit qu'il n'est pas bon.

— Peut-être assurerait-il ton avenir, dit Lucie avec un soupir étouffé.

Elle avait trop connu les soucis de l'existence pour n'être pas sensible au bien-être pour l'enfant qu'elle aimait comme une jeune sœur.

— Je n'ai pas besoin de lui ! répéta vivement Marcia.

Jean leva les yeux, qu'il avait tenus baissés sur la lettre.

— Peut être, lui, a-t-il besoin de toi, Marcia !

Elle resta un instant silencieuse.

— C'est bien invraisemblable, mon oncle.

— Qu'écrit-il, Jean ?

M. de Laubly lut ce qui suit :

« Ma nièce,

« Des dissentiments déjà bien lointains, et qu'il ne « vous appartient pas de juger, m'ont séparé de votre mère, « que j'avais élevée comme ma fille. La fin de ma vie ap- « proche, et j'ai conçu, ces derniers temps, le désir de vous « voir... Voulez-vous venir passer une quinzaine avec « moi ? Je ne suis pas un hôte joyeux ni agréable, ma santé « me condamne le plus souvent à la solitude ; mais une de « mes nièces tient ma maison, et vous y trouverez les « distractions qui plaisent en général à la jeunesse : des « chevaux, des voitures, le plaisir de la navigation sur un « étang, etc.

« Si vous acceptez ma proposition, vous me recon- « naîtrez le droit, comme à votre proche parent, à votre « parrain, de vous défrayer des dépenses du voyage, — « de votre voyage à vous, et de celui d'une femme de « chambre, ou de toute personne respectable pouvant « vous accompagner.

« Je ne suis pas d'un caractère aimable ni affectueux ; « de plus, vos parents m'ont jadis causé de graves froisse- « ments. Vous ne vous attendrez donc pas à ce que je « vous adresse des protestations et des instances. Je me contente de vous dire que je désire vous voir. »

— Et pas un mot de toi, oncle Jean ! s'écria Marcia,

surmontant la première la surprise causée par la lecture de cette singulière épître.

— Il ne faut pas t'inquiéter de cela, mon enfant. Je porte, aux yeux de M. Belde, la peine d'être le frère de ton père... Le nom de Laubly lui est évidemment antipathique.

— Mais je n'admets pas cette impolitesse, moi ! Il sait que je suis chez toi, que tu es mon tuteur, et il aurait pu, il aurait dû faire allusion à l'autorisation que je suis tenue de te demander !

— C'est vrai, Marcia, dit Lucie, mais nous serions mal venus à être susceptibles ou formalistes, quand il s'agit d'une question pouvant intéresser ton avenir.

— Je t'en supplie, Lucie, s'écria Marcia avec un peu d'impatience, ne me parle pas de mon avenir ou de mon intérêt ! Je me mépriserais si je me laissais guider par un tel motif pour aller chez mon oncle... Et comme il n'y en a pas d'autre à invoquer, ajouta-t-elle triomphalement, je prie l'oncle Jean de lui répondre, en mon nom, que je refuse !

— J'assumerais ainsi un beau rôle, petite fille ! Mais il y a d'autres raisons qu'une question d'argent pour accepter cette invitation... Il est trop orgueilleux pour exprimer le regret de sa conduite passée ; mais quel autre motif que le remords le tournerait vers toi ? Or, quand un vieillard fait la moitié du chemin, il serait quelque peu cruel de ne pas aller au-devant de lui pour lui tendre la main... Il a jadis été bon et affectueux pour ta mère, et elle n'aurait pas refusé, j'en suis sûr, les avances qu'il eût faites vers elle... Enfin, mon enfant, qui sait si, au milieu des adulations intéressées et des empressements

suspects qui l'entourent, il ne sent pas le besoin, si près de mourir, de poser sa tête sur un cœur sincère? Il faut y aller, Marcia.

Elle resta songeuse.

— J'aurai très grand'peur, Lucie, dit-elle, se tournant vers Mme de Laubly.

— Il t'aimera à première vue, répondit la jeune femme avec une tendre admiration.

— Et voici le chèque annoncé, dit Jean, ôtant un papier de l'enveloppe. Cinq cents francs... Il y a aussi un *post-scriptum*.

Le *post-scriptum* disait :

« Je voudrais que vous fussiez ici le 1er septembre. Il « y a du monde chez moi. Si cela vous plaît, employez « le surplus de l'argent du voyage à arranger vos toi- « lettes ; je sais que les jeunes filles y attachent de l'im- « portance, et je tiens à ce que ma petite-nièce paraisse « ici d'une manière convenable. »

— Cela, jamais ! s'écria Marcia d'un ton déterminé. Si je trouve juste d'accepter le montant d'un voyage que j'entreprends sur sa seule demande, je lui montrerai que, grâce à toi, Lucie, je puis tenir partout la place d'une jeune fille simplement, mais convenablement habillée.

— Cependant... commença Lucie.

— Non, non, pour cela, je suis très décidée... Je lui rendrai le surplus du chèque... N'est-ce pas, oncle Jean, que j'ai raison ?

— Oui, dit-il, en riant, et je ne doute pas que ton habileté, jointe à celle de Lucie, ne remette en honneur la *sainte mousséline*, dont tu vas être l'apôtre dans ce beau château.

Le lendemain, après avoir fait bien des brouillons, pesé et discuté en famille chaque phrase, et même chaque mot, Marcia envoya à M. Belde la lettre suivante :

« Puisque vous désirez me voir, je me rendrai « à votre invitation le 1er septembre. Mon oncle de « Laubly m'a beaucoup engagée à l'accepter, quoique je « me sente un peu intimidée à l'idée de trouver tant de « monde chez vous. J'espère que votre nièce voudra « bien aider un peu à mon inexpérience.

« Je suis fâchée d'apprendre que votre santé est mau- « vaise. Cela a contribué à me décider, avec l'assurance « que m'a donnée mon oncle que ma pauvre chère « maman a parlé de vous avec affection jusqu'à son « dernier moment, et qu'elle aurait été heureuse de voir « sa fille sous votre toit.

« Votre envoi est beaucoup trop généreux. Jamais je « n'avais eu à ma disposition une somme aussi considé- « rable. Mais je me permets de vous remettre ce qui se « trouve en plus de la dépense du voyage, car ma chère « tante s'occupe de ma toilette avec sollicitude, et, bien « que je sois simplement habillée, j'espère que je ne « vous ferai pas honte.

« En souvenir de maman, j'aime à penser que, « lorsque je vous aurai vu, je pourrai me dire très sin- « cèrement votre nièce affectionnée. »

Naturellement, Jean et Lucie se récrièrent sur certains termes de cette lettre. Mais Marcia assura que sa dignité était engagée à n'en pas retrancher un mot, et à

n'y ajouter aucune protestation mensongère, de sorte que sa missive fut expédiée telle quelle.

Le lendemain, Luc écrivit à Jean. Mais celui-ci, de concert avec Lucie, jugea à propos de ne pas lire à Marcia un certain passage concernant sa visite à son grand-oncle. Ce passage disait :

« J'ai trouvé M. Belde plus faible qu'à ma dernière « visite. Mon père, qui a gardé vis-à-vis de lui toute sa « liberté d'allures, lui a parlé de votre charmante nièce, « et lui a dit quel souvenir délicieux j'ai gardé de l'hos- « pitalité du Chêne-Vert. Suggérer une réconciliation « eût été fortifier encore chez ce vieillard opiniâtre l'in- « flexibilité dont il a fait preuve jusqu'à présent ; mais « mon père l'a intéressé par quelques détails très sobres, « et, à ma grande surprise, M. Belde m'a demandé à « brûle-pourpoint si Mlle de Laubly est brune ou blonde. « Le portrait, d'ailleurs très court, que j'ai fait d'elle, a « paru lui plaire, car il a murmuré : « Alors, elle res- « semble à sa mère », — puis est tombé dans un si- « lence qui m'a paru plein de regrets. »

Ainsi, c'était Luc qui avait éveillé sinon l'intérêt, du moins la curiosité de M. Belde ! Jean jugea qu'il valait mieux, pour Marcia, laisser au vieillard le mérite d'une initiative qu'elle jugeait née de ses remords, et qui calmait l'involontaire antipathie qu'elle ressentait à son sujet.

Les jours qui suivirent furent remplis, au point de vue matériel, de préparatifs de toilette, et au point de vue moral, d'appréhensions et de suppositions mêlées

d'une certaine curiosité, et de l'impression mal définie, mais non sans charmes, que cause à la jeunesse tout ce qui est nouveau et imprévu.

La date fixée arriva enfin, et Marcia, ayant trouvé l'occasion de voyager avec une vieille dame du voisinage, arriva vers trois heures de l'après-midi à la station voisine du château des Etangs.

Elle ne manquait pas de bravoure, mais son courage était plus apparent que réel quand elle dit adieu à sa compagne et descendit dans la petite gare, cherchant des yeux qui était venu à sa rencontre.

Un valet de pied en livrée marron s'avança immédiatement au-devant d'elle :

— Mademoiselle de Laubly, n'est-ce pas ? La voiture est aux ordres de Mademoiselle...

Il y avait à la porte extérieure un panier léger et élégant, attelé d'un cheval noir, et le domestique l'invita à y monter.

— Si Mademoiselle veut me remettre son billet de bagages ?... Les malles seront dans une heure au château...

Le cocher rendit les rênes au cheval plein de feu, et le panier fut enlevé comme une plume sur la route blanche et poudreuse.

C'était aussi une belle et opulente campagne, parsemée de domaines et à demi couverte de forêts. Sur une colline aux contours arrondis s'étendait une masse superbe de bois dont le feuillage se nuançait des teintes les plus variées. A mi-côte, il y avait un château du siècle dernier, avec des toits en terrasse et de longues ailes, visant à quelque lointaine imitation du Versailles, et en-

touré de pièces de gazon, de parterres, d'arbres taillés en cônes, le tout s'étendant jusqu'à la vallée, que remplissait un superbe étang aux tons d'ardoise.

Marcia devina que c'était là qu'elle allait, avant même que le panier eût pris une route de traverse qui menait au domaine.

C'était vraiment grand, d'une beauté un peu surannée, mais réelle. D'ailleurs, les bois qui couronnaient la colline, les recoins charmants et ombreux que baignait l'étang, et les prairies qui s'étendaient sur ses bords, offraient des aspects de vraie nature qui contrastaient suffisamment avec la solennité apprêtée des jardins et des parterres.

Marcia trouva le trajet trop court. Elle eût volontiers prolongé cette promenade dans une campagne charmante, et surtout retardé le moment terrible de paraître seule devant son parent redouté, sans parler d'une nombreuse société parisienne. Un regret amer d'être venue s'empara d'elle, avec un désir fou de se retrouver dans les chambres au plafond bas du Chêne-Vert, sous la protection affectueuse de l'oncle Jean et de Lucie. La grandeur et la beauté de cette demeure, dont elle se rapprochait trop rapidement à son gré, plaisait à ses instincts et à son goût, mais avivait l'impression d'isolement qui s'emparait d'elle.

Mais la voici arrivée. Une grille monumentale s'est ouverte, le panier parcourt les allées droites et sablées d'un jardin à l'ancienne mode, puis tourne autour du château aux longues ailes, et s'arrête devant un large perron dont les degrés sont bordés de bégonias éclatants. Sur la terrasse qui entoure le château et domine la

vallée et l'étang, des sièges sont éparpillés, et quelques hôtes la regardent curieusement.

Elle fait appel à tout son courage pour garder une attitude tranquille, et monte rapidement les marches du perron, afin d'échapper à l'examen dont elle se sent l'objet...

La voici en sûreté pour un instant dans le majestueux vestibule dallé de marbre noir et blanc, orné de panoplies et d'énormes caisses d'orangers. Devant elle, entre deux portes élevées, s'ouvre un escalier de pierre à demi recouvert d'un épais tapis rouge, et se divisant au premier palier en deux rampes. Au milieu du vestibule, il y a une grande table en mosaïque, très ancienne, représentant une curieuse carte de géographie, et dans les angles, de hauts fauteuils sculptés, garnis de cuir gauffré. De larges fenêtres à petits carreaux, encadrées de courtines de velours rouge, répandent une vive lumière. Près de la porte, à l'intérieur, se tient un domestique sans livrée, grand, maigre, avec de corrects favoris grisonnants. Il s'incline respectueusement.

— Si Mademoiselle veut me suivre, j'aurai l'honneur de la conduire à sa chambre. La femme de charge l'y attend.

Il précède Marcia dans l'escalier, lui fait prendre, à droite, un corridor très large, ayant d'un côté des portes closes, de l'autre, une rangée de fenêtres donnant sur le parterre ; puis, ce corridor forme un angle, Marcia avance encore de quelques pas et, sur un geste de son conducteur, s'arrête devant une porte entr'ouverte.

— Voilà la chambre de Mademoiselle.

Il s'incline, et disparaît sans bruit. Marcia est seule

dans une chambre au plafond élevé, mais aux proportions étroites. Il y a des lambris peints en gris clair, avec des peintures au-dessus des portes, représentant des bergères précieuses, poudrées et portant des robes à paniers, des amours joufflus, des attributs de pêche et de musique. Un mobilier laqué et des cretonnes fond clair ornent la chambre ; il y a deux petites bergères, deux tabourets à croisillons, une table à écrire, une commode et un lit gentiment drapé. Sur la commode, deux statuettes de porcelaine de Saxe, et sur la cheminée, deux flambeaux en cuivre avec une pendule ancienne en albâtre.

Marcia se trouve satisfaite. Comme elle achève son inspection, la porte du cabinet de toilette voisin s'ouvre. Elle aperçoit, au milieu d'un ensemble de coutil rose, de bambou et d'ustensiles de cristal, une femme âgée, grasse et fraîche sous ses bandeaux blancs bien lissés, portant une robe de mérinos brun, un tablier de soie noire, un bonnet avec des rubans verts.

— Mademoiselle Marcia !...

Ce bon visage, souriant d'ordinaire, se couvre de larmes.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais votre mère était ma jeune maîtresse... Je l'ai vue toute petite, et le plus grand chagrin de ma vie a été son départ d'ici...

Elle regarde instinctivement autour d'elle et ajoute, baissant la voix :

— J'aimais bien aussi votre père... Il était si gai, si bon et il aimait tant M^lle^ Henriette... votre mère, veux-je dire...

Le cœur de Marcia s'épanouit. Elle n'a devant elle

qu'une servante, mais cette servante a un cœur fidèle et n'a pas partagé la haine de son maître contre ceux qu'il a bannis... Avec la spontanéité et la grâce qui la distinguent, elle saisit les mains de la vieille femme.

— Comme je suis contente que quelqu'un *les* aime ici ! J'avais si grand'peur ! Il me semble que maintenant je ne serai pas toute seule... Et vous êtes auprès de mon oncle depuis longtemps ?

— Depuis la perte de sa femme qui, vous le savez, mourut avec son petit enfant... Monsieur fut sombre, silencieux, découragé, jusqu'au moment où votre mère, la fille de son unique sœur, lui fut apportée toute petite... Je serais partie avec elle, si ma pauvre maîtresse ne m'avait fait promettre de rester près de Monsieur jusqu'à la fin... Oh ! mon enfant ! s'écria-t-elle d'un air attendri, riant et pleurant à la fois, quel bonheur de vous voir ici ! Ah ! si Monsieur pouvait vous prendre en affection et vous laisser son argent, comme ce serait heureux !... Et juste aussi, car vous êtes sa plus proche, sa seule proche parente.

Marcia se redressa avec un petit mouvement de fierté.

— Je ne suis pas venue pour cela, dit-elle. Si je pouvais penser que mon oncle le soupçonnât, je repartirais avant de le voir... Je lui en veux toujours un peu d'avoir été si dur pour mes pauvres parents... Je ne suis venue que parce qu'il me l'a demandé, et qu'il a, après tout, tenu lieu de père à ma chère maman à une époque de sa vie...

La femme de charge joignit les mains avec admiration.

— Là ! dit-elle, elle ressemble à sa mère, qui, si douce qu'elle fût, devenait comme une lionne pour défendre ceux qu'elle aimait ! Je suis sûre, quand tous les autres tremblent devant Monsieur, que vous n'aurez pas peur de lui !

Marcia eut un petit frisson.

— Si, j'ai grand'peur... Mais, ajouta-t-elle secouant la tête, je ne le lui montrerai pas !

La vieille femme se mit à rire.

— C'est bien, Mademoiselle ! Et, après tout, Monsieur aimera mieux cela, peut-être... Si tous ceux qui le flattent et qui n'osent pas dire ce qu'ils pensent devant lui savaient combien il les méprise !... Voulez-vous prendre quelque chose, un peu de thé ?

— Oui, je vous remercie beaucoup, cela me donnera des forces pour affronter ce terrible parent... Car je vais le voir, je pense ?

— Il a dit de ne pas le déranger avant l'heure du dîner ; vous le verrez alors .. et, croyez-moi, soyez brave, cela lui plaira.

Un coup léger fut frappé à la porte, et Marcia, toute pâle, sans savoir pourquoi, dit : « Entrez ! » d'un ton qu'elle s'efforçait de garder très calme.

C'était une apparition à la fois imposante et charmante, — une jeune fille qu'on eût plutôt prise pour une jeune femme, à la taille élevée, à l'opulente chevelure brune tranchant sur un visage pâle. Elle avait des yeux très noirs, qui pouvaient avoir un reflet velouté ou lancer des éclairs, et une bouche dédaigneuse qui devenait douce quand elle souriait.

La nouvelle venue était admirablement habillée. Une

étoffe de soie à reflets changeants moulait sa taille plutôt belle et majestueuse que souple, et elle portait plusieurs bagues, qui étincelaient sur ses mains très blanches, un peu grandes, mais bien faites.

— Je me présente moi-même... Mon oncle a dû vous parler de moi... Je suis Juliane Vaubley, et je demeure ici... Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Merci... Cette chambre est charmante, et l'on va m'apporter du thé...

Marcia ne put ajouter un mot. Elle se sentait l'objet d'une de ces inspections polies, mais complètes, qui embrassent tous les détails d'un visage et d'une toilette. Puis, elle était très sensible à la première impression, et la vue de Juliane l'avait comme glacée. Cependant, les regards de la jeune fille semblaient bienveillants, et elle parlait d'une voix douce et empressée.

— Si Mlle de Laubly désire du thé, il faudrait se hâter de lui en envoyer, reprit Juliane, s'adressant à la femme de charge.

Marcia fut frappée du changement soudain de son ton, et de l'expression sèche et âpre avec laquelle elle se tourna vers la vieille femme.

— J'y vais à l'instant, Mademoiselle.

Mais l'accent de celle-ci avait aussi changé ; elle affectait un froid respect, et le sourire s'était effacé de sa bonne et fraîche figure.

Pour se donner une contenance, Marcia ôta son chapeau, tandis que Mlle Vaubley jetait autour d'elle, et jusque dans le cabinet de toilette, le regard d'une maîtresse de maison. Elle revint près de Marcia, qui lissait machinalement ses cheveux.

— Peut-être dois-je vous laisser jusqu'au dîner? On apportera vos bagages dans un instant... Guillemette vous enverra quelqu'un pour vous aider...

— Ne verrai-je pas mon oncle avant ce soir?

Il sembla à Marcia que les lèvres fines de Juliane se serraient un peu nerveusement, et que le velouté de ses yeux s'effaçait.

— Mon oncle n'aime pas qu'on le dérange à cette heure, dit-elle avec une sécheresse involontaire. Il sort de sa chambre un peu avant le dîner, et alors, vous le verrez, si vous voulez, dans la bibliothèque...

— A quelle heure a lieu le dîner?

— A sept heures et demie... Si vous voulez descendre d'ici là, vous me trouverez sur la terrasse... A propos, je dois vous avertir... peut-être, habitant un pays retiré ne le savez-vous pas, — que l'on s'habille un peu pour dîner... Pas de corsage bas, bien entendu, à la campagne, mais enfin, mon oncle aime qu'on fasse quelques frais pour lui et ses hôtes.

Il eût été naturel que Marcia dît à cette jeune fille, un peu plus âgée qu'elle, et au fait des habitudes du logis : « Je vais vous montrer mes robes ; indiquez-moi celle qu'il faut mettre. » Mais quelque chose, dans les manières de Juliane, semblait arrêter l'intimité et poser je ne sais quelle barrière.

— Je vous remercie beaucoup... Je suis un peu fatiguée, et je ne descendrai que pour dîner.

— Alors, vous m'excusez de retourner près de nos hôtes?

— Oh! certainement...

Juliane lui adressa un sourire un peu forcé, puis dis-

parut, au grand soulagement de la jeune fille. Presque aussitôt, Guillemette reparut, suivie de deux domestiques qui apportaient la malle, et tenant elle-même entre ses mains un plateau de laque ancienne, sur lequel étaient rangés une vieille petite théière d'argent, un sucrier assorti, un pot à crème en porcelaine de Dresde, avec la tasse semblable, et d'appétissants petits biscuits dorés.

— Puis-je défaire votre malle, mademoiselle Marcia ?

— Oh! je serais fâché de vous voir prendre cette peine ; je suis tout à fait habituée à me servir moi-même.

— Non, non, il faut que l'on vous serve ici comme les autres dames... Ce n'est pas Mlle Juliane qui rangerait ses robes elle-même, quoiqu'elle n'ait probablement pas eu chez elle autant de domestiques qu'elle en emploie ici... Donnez-moi votre clef, et prenez votre thé bien tranquillement, je vais tout faire de mon mieux...

Marcia eût aimé à savoir ce que Guillemette pensait de Juliane. Mais, outre qu'elle était trop délicate et trop bien élevée pour questionner une servante, cette servante eût-elle vieilli dans la maison, le ton de la femme de charge impliquait un manque de sympathie qu'elle eût rougi d'encourager. Après tout, il est naturel qu'une femme âgé ne reçoive pas de bonne grâce les ordres d'une jeune fille, nouvellement venue dans la demeure où elle-même a servi, et cette disposition de Guillemette ne devait en rien influencer son jugement sur Juliane. Combien elle désirait pouvoir aimer cette jeune fille ! Son séjour aux Étangs en serait mille fois plus agréable.

Une heure après, ses affaires étaient rangées dans les

placards profonds. Refusant énergiquement l'aide d'une femme de chambre, elle était coiffée avec la simplicité qui lui était ordinaire, et habillée d'une robe de batiste écrue, que Lucie avait ornée de valenciennes et de quelques nœuds ponceau. Elle se regarda dans la vieille psyché qui ornait le cabinet de toilette, et examina d'un œil impartial l'ensemble de sa toilette. Le corsage était légèrement ouvert avec des draperies croisées, les manches, demi courtes, laissaient voir en partie ses bras blancs, et les deux ou trois nœuds nichés dans la dentelle relevaient la nuance terne de la robe.

— Je n'ai pas de robe de soie, mais je suis assez jeune pour m'en passer, se dit Marcia.

Elle était contente de se trouver bien, non par pure et égoïste vanité, mais parce que, se sentant à l'abri des critiques, elle puisait dans la conscience de son charme l'aplomb dont elle jugeait avoir tant besoin ce soir-là.

Puis elle se mit à suivre l'aiguille de la pendule avec un tremblement involontaire... L'idée lui vint un instant de faire demander à Juliane de venir la chercher, pour éviter cette terrible entrée, toute seule, dans un milieu inconnu. Mais alors, Juliane verrait qu'elle avait peur, et elle ne voulait confier ses impressions à personne. Elle essaya de lire, puis de travailler, pour employer les moments d'une attente qui devenait de plus en plus pénible... L'aiguille de la pendule dépassa sept heures. Allait-elle descendre tout de suite pour affronter le terrible tête-à-tête avec son oncle, ou attendrait-elle la dernière minute, afin d'avoir moins de temps à passer avec lui? Son embarras fut résolu par Guillemette, qui l'avait décidément prise sous sa protection, et qui vint,

d'un ton encourageant, l'avertir que « Monsieur » la demandait dans la bibliothèque.

— Je vais vous conduire jusqu'à la porte... N'ayez pas peur, mademoiselle Marcia... J'ai toujours eu l'idée qu'il n'a jamais tout à fait cessé d'aimer votre mère, et vous lui ressemblez tellement !

Marcia acheva en hâte de boutonner ses gants, et suivit Guillemette d'un pas décidé, serrant ses lèvres qui tremblaient, et essayant de garder un visage tranquille, sur lequel personne ne pût lire son horrible frayeur.

VIII

Guillemette s'arrête devant l'une des portes placées près de l'escalier, dans le vestibule.

— Vous traverserez les deux salons, s'il vous plaît, Mademoiselle, et, tout au fond, vous frapperez à la porte de la bibliothèque.

Marcia pose la main sur la poignée de la porte. Y aura-t-il du monde dans ces deux salons ? Devra-t-elle affronter seule, pour la première fois, les regards curieux de ces étrangers ? Elle redresse instinctivement sa taille élégante, tient sa petite tête très droite, et pousse courageusement le battant.

Quel soulagement ! Personne dans les grandes bergères Louis XVI, personne autour de la table carrée, surchargée de revues et de journaux ; personne dans les profondes embrasures où des petites tables et des fauteuils à médaillon sont disposés pour un tête-à-tête ou une solitude relative. Elle respire, et s'attarde un instant à regarder ce grand salon avec ses meubles blancs, ses panneaux en tapisserie de Beauvais, ses glaces encadrées

dans les trumeaux et enguirlandées de fleurs et d'amours.

Son cœur se remet à battre en ouvrant l'autre porte... Le salon est plus petit, et le style différent; de lourds rideaux en brocart jaune et rouge pendent à l'unique, mais haute fenêtre ; la même étoffe recouvre les canapés sans grâce et les fauteuils Empire ; un guéridon de marbre, avec des têtes de lion en bronze doré servant de pieds, une pendule et des candélabres offrant un mélange de bronze doré et de marbre noir, tout cela serait laid si des tableaux en quantité, suspendus sur les murailles tendues de damas rouge, ne répandaient en ce lieu un attrait artistique qui saisit aussitôt Marcia. Elle n'a pas vu beaucoup de peintures, et ses connaissances en dessin sont restreintes ; mais, pour peu qu'on ait l'instinct du beau, les maîtres se révèlent, et l'on s'incline insconsciemment devant leur génie. Il y a là des portraits et des paysages qui ravissent avant même qu'on sache les noms illustres qui s'y trouvent inscrits.

Cette impression, très vive, l'empêche d'abord de remarquer l'unique occupant du salon. Mais quand il se lève et s'incline respectueusement devant elle, elle ne sent aucune frayeur, d'abord parce que c'est un homme jeune et d'une belle figure, puis, peut-être, parce qu'une nuance d'admiration, très facile à lire sur ses traits, la rassure sur l'aspect de sa propre personne et l'effet qu'elle peut produire.

Elle ne jette qu'un regard rapide sur les toiles qu'elle se propose bien de revoir à loisir, et va frapper un petit coup à la porte de la bibliothèque, prêtant l'oreille pour entendre le mot *entrez*, car les battements de son

cœur doivent, lui semble-t-il, résonner violemment à son oreille.

C'est une voix de femme, douce de ton, métallique de timbre, qui prononce ce mot émouvant

Marcia ressent quelque chose de l'impression qu'on peut éprouver à être jeté à la mer, lorsqu'elle pénètre dans la vaste pièce tapissée de livres, ornée de bronzes et de tableaux, où va, pense-t-elle, se décider la question de l'agrément ou du supplice que doit lui offrir son séjour dans cette maison.

Les lourds rideaux de velours brun, à demi tirés, assombrissent la chambre. Sur le dossier foncé d'un fauteuil très haut, Juliane s'appuie familièrement, et c'est elle que Marcia voit tout d'abord, semblant tout éclairer avec son visage très blanc et les reflets dorés de sa robe de soie. Dans le fauteuil, les genoux enveloppés d'une fourrure, malgré la chaleur de la journée, un homme vêtu de noir, très correctement habillé pour le dîner, pose, sur un des bras, une main maigre et diaphane. Son visage, très mince, très pâle, est encadré de cheveux rares, d'un blond décoloré. Il ne porte pas de barbe, ce qui permet de constater la légère déformation que l'attaque dont il a été frappé a fait subir à sa bouche. Ses yeux sont d'un gris pâle et sembleraient sans expression, si le dessin énergique de ses traits, cependant très fins, n'indiquait une force de volonté que vient confirmer de temps à autre l'éclair de ce regard rendu terne, peut-être, par l'intention arrêtée et l'habitude, depuis longtemps contractée, de dissimuler ses impressions.

L'ensemble n'est pas sympathique. En somme, cette figure donne l'idée d'une intelligence supérieure, d'un

caractère autoritaire et inflexible, et d'une sécheresse de sentiments, naturelle ou voulue, qui inspire un involontaire éloignement.

Il jette sur Marcia, qui s'est arrêtée près de la porte, un peu interdite, un de ses regards ternes ; puis, sans lui parler, se tourne vers son autre nièce.

— Peut-être, lorsqu'on frappe à ma porte, pourrez-vous, une autre fois, vous abstenir de répondre, dit-il d'une voix sèche. Je ne suis pas sourd, et mes facultés me permettent encore de proférer le mot : *entrez*... Approchez, mon enfant... Avez-vous fait un bon voyage ?

La dureté de l'accent neutralise ce que ces dernières paroles peuvent avoir de bienveillant ou de poli. D'ailleurs, Marcia est toute tremblante de l'observation adressée à Juliane. Si sa délicatesse lui permettait de regarder la jeune fille, elle ne pourrait, cependant, découvrir sur ses traits la moindre trace d'émotion ou de contrariété. Pas une nuance d'incarnat n'a altéré sa belle pâleur de marbre, et elle a seulement ramené, une seconde ou deux, ses longues paupières sur ses yeux noirs.

Un instant après, elle les relève et regarde Marcia. Il semble à celle-ci qu'elle la prend en pitié ou la méprise pour sa timidité, et cette pensée lui rend soudain tout son courage.

— J'ai fait un très bon voyage, mon oncle, et j'ai eu le temps d'admirer cette splendide demeure... Il me semble qu'elle me donne un avant-goût de Versailles, qui est la chose du monde que je désire le plus voir...

Cette voix évoque-t-elle à l'oreille de M. Belde d'autres accents, à jamais silencieux ? Trouve-t-il une ressemblance inattendue, quoique bien naturelle, entre Marcia

et sa mère ? Une rougeur fugitive colore ses joues pâles, et un soupir étouffé, impatient, soulève à demi sa poitrine. Il la regarde avidement, curieusement. Juliane, de sa voix musicale, rompt soudain le charme :

— Mlle de Laubly a paru très contente de sa chambre, mon oncle... Elle ne semblait pas du tout fatiguée ; d'ailleurs, je lui ai fait donner du thé, et...

— Je ne doute pas que vous n'ayez admirablement rempli vos fonctions de maîtresse de maison, interrompt sèchement M. Belde. Je désire, maintenant, que vous ne les exagériez pas au point de prendre la parole pour le compte d'une autre...

Marcia rougit d'indignation. Elle ne se sent pas disposée à aimer Juliane, qu'elle trouve hautaine avec Guillemette, et obséquieuse envers son oncle ; mais il lui est pénible d'entendre traiter ainsi une femme, une jeune fille comme elle, et elle se raidit intérieurement, décidée à ne pas supporter que ce vieillard désagréable lui parle ainsi, à elle. Mais aussi, quelle différence ! Peut-être Juliane n'a-t-elle pas d'autre foyer, tandis qu'elle, Dieu soit béni ! a un *home* au Chêne-Vert.

Juliane s'éloigne du fauteuil, sans répondre, sans avoir l'air froissé, et prend une tapisserie à laquelle elle se met tranquillement à travailler. Marcia n'a plus peur du tout. Elle approche tranquillement une chaise, et reprend avec la douceur joyeuse qui lui donne tant de charme :

— Oui, je suis tout à fait enchantée de ma chambre et de son confortable cabinet de toilette... Et le thé m'a fait plaisir, après cette journée de chaleur desséchante...

— Vous allez trouver du monde ici, dit brusquement

M. Belde. Je suppose que nous sommes dix ou douze... Votre vie est-elle très solitaire, là-bas ?

Marcia a décidé de parler de l'oncle Jean chaque fois que cela lui plairait, quoique, elle l'ait bien vu tout à l'heure, quand Juliane l'a appelée M^lle de Laubly, son nom soit désagréable à M. Belde. Elle le regarde bien en face, et répond tranquillement :

— Il y a bon nombre de châteaux autour du Chêne-Vert. Mon oncle et Lucie sont très sociables, et je vois, en somme, beaucoup de monde pour une campagnarde.

Il fronce le sourcil.

— C'est cependant une existence peu enviable que d'habiter la campagne tout l'hiver.

— Mais non, avec des compagnons aimants et intelligents... La nature est toujours belle, même dans sa parure d'hiver... Et puis, il y a les enfants...

Et sa voix s'attendrit en songeant aux chers bébés qui aiment tant leur cousine Cia.

— Mais vous n'avez jamais voyagé, puisque vous dites ne pas même connaître Versailles ?

La voix de M. Belde est dure. On dirait qu'il cherche à souligner les tristesses ou les lacunes de la vie de Marcia.

— Je voyagerai peut-être quelque jour, dit-elle gaiement. En tous cas, je suis très heureuse au Chêne-Vert...

Il se redresse dans son fauteuil :

— Juliane, conduisez Marcia au salon, et présentez-la à nos hôtes. Dans cinq minutes, vous m'enverrez Sylvain.

L'audience est levée. Juliane roule vivement sa ta-

pisserie, sourit aimablement à M. Belde, qui reste renfrogné, et invite Marcia à la suivre. Celle-ci, arrivée à la porte, hésite un peu, se retourne, et rencontre, attachés sur elle, les yeux pâles de son oncle.

— A tout à l'heure, alors, dit-elle gentiment.

La porte se referme, et elles se trouvent dans le petit salon aux tableaux.

— Comme tout ceci me semble admirable ! s'écrie Marcia. Regardez ce portrait d'homme, un peu raide, si aristocratique, avec des yeux profonds...

— Un Vélasquez... Mais nous n'avons pas le temps de rester ici maintenant... Venez vite, s'il vous plaît.

Huit ou dix convives sont réunis dans le salon blanc. Marcia jette par hasard un coup d'œil sur une glace, et se sent frappée de la sveltesse et de la petitesse de sa taille, à côté de Juliane, si majestueuse. Celle-ci a l'aspect d'une reine ; en voyant son air fier, l'aisance avec laquelle elle traverse la vaste pièce, Marcia songe involontairement aux affronts qu'elle vient de subir.

— M^lle^ de Laubly, M. et M^me^ Havard, le baron de Saint-Marc... le docteur Hugues, M^me^ et M^lles^ de Sonneval, sir Rupert et lady Trafford... M. Nalys.

Marcia se sentit un peu étourdie de ces présentations rapides. Juliane la quitta aussitôt, et, un peu embarrassée par les regards qui s'attachaient sur elle, elle chercha un refuge auprès de deux jeunes filles ayant beaucoup de *genre*, des toilettes bien faites, et des coiffures à la dernière mode. Tout en échangeant avec elles quelques lieux communs sur son voyage, elle essayait de reconnaître ceux auxquels elle avait été assez légèrement présentée. Mais, sauf le couple anglais,

elle ne pouvait les distinguer. Toutefois, ce ménage n'offrait rien de l'aspect caractéristique que nous attribuons en général aux insulaires, d'après les types que nous voyons en France. Il serait injuste et inexact de juger des Anglais de la bonne société par les spécimens que nous voyons promener en breaks par l'entreprise Cook, — ou par les bohêmes ou les besoigneux qui fréquentent certaines villes d'eaux ou certaines plages. Sir Rupert Trafford était beaucoup plus grand et un peu plus raide que la majorité des Français ; mais ses traits, comme son attitude, étaient essentiellement distingués. Sa femme aussi avait quelque raideur ; cependant son visage, long et pâle, était agréable sous ses cheveux blancs et soyeux, et de tous les regards dont Marcia se sentait enveloppée, c'étaient les siens qui semblaient à la jeune fille les plus agréables et les plus bienveillants.

Presque aussitôt, le roulement d'un fauteuil se fit entendre dans la chambre voisine. La porte s'ouvrit, et M. Belde apparut, poussé par un nègre robuste, dont les cheveux crêpus et grisonnants formaient un bizarre contraste avec la peau d'ébène.

Le maître du logis fit un bref salut de la main, sans dire un mot. Au même instant, la porte de la salle à manger laissait voir une table élégamment servie, et le domestique sans livrée, en habit noir, qui avait reçu Marcia à son arrivée, annonça le dîner d'une voix solennelle par ces mots, qui étonnèrent un peu la jeune fille étant donné que Juliane remplissait les fonctions de maîtresse de maison :

— Monsieur est servi.

Il n'y avait personne pour conduire Marcia à table, les femmes se trouvant en plus grand nombre que les hommes. Elle fut placée entre les deux demoiselles de Sonneval, qui semblaient beaucoup plus occupées, l'une du docteur, encore jeune, dont elle était séparée par Mme Havard, l'autre de son voisin, le jeune homme que Marcia avait aperçu en se rendant chez son oncle. Après avoir vainement essayé de tirer d'elles quelques renseignements sur les personnes présentes, elle se résigna à son sort, et se mit à faire ses observations à elle toute seule. D'après le tour que prit la conversation, elle comprit immédiatement que tous les hommes qui se trouvaient là possédaient une notoriété quelconque, et que deux ou trois d'entre eux, au moins, appartenaient à une section de l'Institut. Le maître de la maison s'intéressait-il à la conversation ? Nul n'eût pu le dire. Il suffisait certainement de le regarder pour constater que la paralysie n'avait atteint que ses membres inférieurs, mais que l'intelligence, puissante et nette, était intacte. Cependant, il resta silencieux pendant presque tout le temps du dîner, se bornant à incliner ou à secouer la tête lorsqu'on s'adressait directement à lui. Après quelques efforts de ce genre, ses hôtes parurent se résigner à se distraire sans lui, et la conversation se poursuivit, très savante, très intéressante, pendant que Mme Havard et Mme de Sonneval essayaient d'échanger quelques mots, à travers la table, sur des sujets beaucoup plus frivoles.

Le jeune voisin de Mlle de Sonneval jugea avoir rempli strictement ses devoirs de politesse, après lui avoir offert à boire et avoir répondu à ses remarques plus ou

moins banales. La conversation des hommes avait évidemment pour lui beaucoup plus d'intérêt.

A plusieurs reprises, Marcia surprit les yeux de son oncle attachés sur elle. Comme on servait le dessert, elle tressaillit presque en entendant sa voix claire et sèche. Pour la première fois, il se mêlait à l'entretien. Il ne dit que quelques mots, pour établir la date et la provenance d'un antique morceau de sculpture assyrienne que M. Havard venait de décrire. Ces quelques mots firent évidemment autorité, et la discussion se trouva close. Mais elle fut frappée en même temps de la manière désagréable et tranchante dont il énonçait son opinion.

Le dîner ne fut pas long, grâce à un service admirablement fait. Les messieurs conduisirent les dames sur la terrasse, et allumèrent leurs cigares, tandis que M. Belde faisait placer son fauteuil dans l'embrasure de la porte-fenêtre donnant sur le perron.

Lady Trafford chercha à rencontrer les yeux de Marcia, et lui sourit. La jeune fille obéit avec empressement à cette invitation muette, et porta sa légère chaise de jardin près du fauteuil sur lequel la vieille dame était assise.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de vous voir chez notre vieil ami, dit celle-ci très purement, et sans trop d'accent britannique.

— C'est la première fois que j'y viens...

Marcia s'interrompit, hésita, puis sourit.

— Pardonnez-moi, fit-elle avec une confiance et un naturel pleins de grâce, mais je ne sais pas comment je dois vous appeler... J'habite la campagne, je suis à peine

au courant des usages du monde français, et encore moins au fait des habitudes anglaises. .

Lady Trafford sourit à son tour.

— Il faut me dire : lady Trafford, et appeler mon mari : sir Rupert, dit-elle avec une bienveillance affectueuse. Ce n'est pas comme chez vous, où l'on ne donne pas aux gens leur nom de famille en leur parlant... Vous êtes parente de M. Belde ?

— Il est mon grand-oncle...

— Et vous ne connaissiez pas les Étangs ?

— Non, je n'y suis jamais venue. Mon oncle était fâché contre ma mère... Et ma mère n'avait pas tort ! ajouta-t-elle vivement.

— Je n'en doute pas, dit lady Trafford, posant sa longue main fine sur la tête de Marcia. Vous habitez la campagne ?

— Un vieux manoir breton...

— J'ai vu les Étangs plus gais qu'ils ne le sont en ce moment : mais je crois que votre oncle attend des jeunes gens... Nous aimons cette région ; nous la trouvons si calme, après nos courses vagabondes en tous pays !

— Vous voyagez beaucoup, lady Trafford ?

— Sir Rupert est un grand voyageur, dit-elle en souriant, et moi, je l'accompagne.

Elle regarda devant elle l'azur foncé du ciel, que parsemaient d'innombrables étoiles ; son sourire s'effaça, et elle reprit d'une voix un peu tremblante :

— Nous avons perdu, il y a bien des années, un baſb qui aurait aujourd'hui votre âge, une fille comme vous... Sir Rupert était inconsolable... Ce qui le sauva, ce fut d'entreprendre des voyages aventureux...

— Dont lady Trafford a partagé les dangers et la gloire, dit la voix douce de Juliane. Quoi ! chère Mademoiselle, les ouvrages de sir Rupert ne parviennent pas dans le fond de votre province ? Je crois qu'une solitude doit être bien absolue pour qu'on ignore les découvertes si intéressantes qu'il a faites.

— Vous exagérez la célébrité de sir Rupert, dit lady Trafford d'un ton de reproche.

Marcia sentit des larmes monter à ses yeux.

— Je regrette, dit-elle vivement, que Mlle Vaubley ne m'ait pas dit à qui j'avais l'honneur d'être présentée... Ce n'est pas, ajouta-t elle avec plus de douceur, que j'eusse besoin de connaître la célébrité qui s'attache au nom de lady Trafford pour apprécier la bienveillance qu'elle m'a témoignée, et pour ressentir, en retour, une respectueuse sympathie... Quant à ignorer ce qui s'accomplit et s'écrit de grand, je suis encore assez jeune pour n'avoir pas honte de ne pas tout connaître : mais ceux qui m'entourent sont moins ignorants, et je ne doute pas que mon cher oncle Jean, lorsque je lui écrirai quelle agréable soirée j'ai passée, ne me félicite de connaître ceux dont *lui*, j'en suis sûre, a lu les récits de voyage.

— Bien répondu, dit une voix sèche, avec un ricanement presque méchant. Ne vous laissez pas tourmenter par Juliane !

Toutes trois tressaillirent. Sur un signe de M. Belde, le domestique nègre avait avancé son fauteuil jusque sur le perron, et il avait entendu au moins une partie de la conversation.

— Oh ! mon cher oncle, je ne songeais à rien de sem-

blable ! dit Juliane avec sa douceur habituelle. Je ne voudrais tourmenter personne, surtout une de vos hôtes et de vos proches parentes...

— Priez donc Havard de venir près de moi, s'il vous plaît... Et vous, lady Trafford, n'est-il pas prudent que vous rentriez ? Il fait frais, et je crois que votre whist s'organise...

La vieille dame se leva. Marcia, dans la nuit claire, la vit sourire, tandis qu'elle lui disait : « A bientôt ! » Le fauteuil roulant de M. Belde disparut dans l'intérieur du salon, et la jeune fille sentit la main de Juliane, qui s'appuyait sur le dossier de sa chaise.

— Décidément, mon oncle vous a tout à fait prise en affection, dit M^lle^ Vaubley, s'efforçant de parler gaiement. Son amitié est même singulièrement ombrageuse... car vous ne pouvez supposer, n'est-ce pas, que j'aie eu l'idée de vous blesser ?

Marcia essaya une faible dénégation.

— Je serai charmée que vous lui plaisiez... Il est très bon, quoique ses souffrances aient rendu son caractère un peu difficile. Du reste, il est surtout un peu... bourru avec ceux qu'il aime... Il veut bien me montrer qu'il a besoin de mes soins, et il est assez sûr de moi pour ne pas s'imposer une contrainte fatigante.

— Je ne pourrais supporter qu'il fût désagréable avec moi ! s'écria Marcia.

— Vraiment !

Et le regard de Juliane eut une lueur dans l'ombre.

— Excepté, reprit-elle plus doucement, si je le voyais vraiment souffrir. Alors, on peut être plus patient.

— Eh bien ! il souffre vraiment, répondit Juliane d'un accent singulier.

Il y eut une pause ; puis elle dit, avec cette douceur qui donnait à Marcia l'impression d'un bonbon trop sucré :

— Votre lettre était si bien ! On aurait dit que vous le connaissiez... Moi, je n'aurais pas osé écrire ainsi, mais cela a très bien réussi, et c'était très habile, ajouta-t-elle avec un redoublement de douceur.

— Habile ! s'écria Marcia, suffoquée.

— Mais oui... L'avez-vous écrite comme cela, sans peine, d'inspiration ?

Marcia se leva de toute sa hauteur.

— Je n'y ai pris qu'une peine, dit-elle très froidement, celle d'éviter de l'appeler *mon cher oncle*, avant de savoir s'il me serait cher ou non.

Et, sans regarder Juliane, elle traversa l'allée, et alla s'enfoncer dans un petit bosquet d'ifs et de buis taillés en cônes et en boules, sur le fond sombre desquels se détachait une blanche statue.

Tout d'abord, l'indignation gonflait son cœur. Elle n'avait jamais eu de contact qu'avec des natures droites et franches, elle n'avait jamais trouvé que des sympathies et des affections, et la rencontre soudaine d'une nature envieuse et aigrie lui causait une sorte d'irritation.

Mais le silence et la beauté de la nuit la calmèrent presque aussitôt. Les étoiles brillaient si haut dans le ciel, semblant se rire, avec leur scintillement paisible, des petites, des mesquines passions de la terre ! Les roses remontantes répandaient un si doux parfum ! La brise était si légère, si pure !

Quand Marcia eut erré cinq minutes à travers le bosquet, elle sentit qu'elle n'en voulait pas à Juliane, mais plutôt qu'elle la plaignait.

— Pauvre fille ! se dit-elle. Si elle est intéressée et obséquieuse, c'est peut-être qu'elle n'a pas d'autre foyer, pas d'affections... Si elle me connaissait, elle n'aurait pas peur de me voir devenir sa rivale... Mais il m'est facile, *à moi*, d'être indépendante... Oh ! chère, chère maison de l'oncle Jean !

Ses yeux se mouillèrent de pleurs en songeant qu'à cette heure, Jean et Lucie étaient assis dans le jardin du Chêne-Vert, pensant à elle, et que les chers enfants rêvaient peut-être à « cousine Cia » dans leurs lits blancs. Elle joignit les mains avec ferveur pour appeler les bénédictions célestes sur ce toit aimé, puis elle rentra lentement dans le salon, où le whist venait de finir, et où la disparition des dames de Sonneval, qui se plaignaient de migraine, servit de signal à une dispersion générale.

Guillemette attendait Marcia dans sa chambre.

— Monsieur a-t-il été bien pour vous ? demanda-t-elle avec un intérêt empressé.

— Je suppose que, *pour lui*, il a été très aimable, dit Marcia en riant. Mais, Guillemette... comme il traite Juliane !

Le visage de la femme de charge prit une expression pincée.

— Il la connaît, dit-elle brièvement.

— Non, j'aime mieux croire qu'il la *méconnaît*. Elle n'a pas de famille ?

— Si fait, Mademoiselle... Son père a une très belle situation, mais sa mère dépense plus d'argent qu'elle

n'en a, et élève mal ses autres filles... Ils ont tous été heureux quand, après la mort de la vieille cousine qui tenait la maison de Monsieur, Mlle Juliane a été invitée à venir ici... On disait qu'elle était fiancée à un officier; mais elle a préféré la chance d'hériter de son oncle à une vie un peu difficile... Quand je dis son oncle ! Il l'est à peine.

— L'aime-t-il ?

— Je ne le pense pas... Monsieur ne revient jamais sur ce qu'il a décidé, et il aurait l'air de se déjuger s'il se séparait d'elle... D'ailleurs, elle tient bien la maison, quoiqu'elle ait la main rude... Dormez, maintenant, chère petite demoiselle... Vous ne voulez pas qu'on vous aide ? Il y aurait une femme de chambre à vos ordres, si vous vouliez... Non ? Eh bien ! que le bon Dieu vous bénisse sous ce toit où votre mère, la chère âme, a connu beaucoup de joies, et a beaucoup pleuré...

Et Marcia resta seule. Elle avait d'abord pensé qu'elle aimerait demeurer à sa fenêtre, à regarder les étoiles, les masses de bois, et les eaux sombres de l'étang. Mais la fatigue et l'émotion de son arrivée lui firent désirer le repos. Elle se glissa entre ses draps, éteignit sa bougie, et tomba dans un soleil calme et réparateur.

IX

... Si réparateur, qu'elle s'éveilla à l'heure où tous les hôtes dormaient encore, à l'heure charmante où les fleurs redressent leurs têtes chargées de rosée, où l'herbe est parsemée de diamants, où les oiseaux chantent plus bruyamment, où la vie, enfin, éclate de toutes parts.

Comme sa chambre était jolie sous les rayons de ce soleil matinal! Comme c était agréable de plonger son visage dans l'eau parfumée versée dans la grande cuvette de cristal, et, tout en s'habillant, de regarder les parterres bordés de fleurs éclatantes, les arbres taillés à l'ancienne mode et les statues de marbre, puis, plus bas, les prairies de velours, les vieux arbres centenaires, l'étang aux bords profondément découpés, avec son eau bleue, à peine moirée par la brise, la forêt de roseaux qui s'agitaient incessamment, les nénuphars qui étendaient leurs feuilles satinées, et montraient au-dessus leurs blanches fleurs à demi fermées!

Marcia était trop accoutumée à la vie au grand air pour demeurer enfermée par cette belle matinée.

Il y avait, à une toute petite distance, à la porte même d'un potager situé au-delà des bosquets, un laid clocher d'ardoises dominant une très modeste église aux murs blancs. Marcia était accoutumée à circuler seule dans les tranquilles campagnes qui avoisinaient le Chêne-Vert. La petite église et le hameau qui l'entouraient étaient, d'ailleurs, si près du château, qu'elle jugea impossible d'encourir les critiques de son oncle ou de ses invités. Elle prit son chapeau, ses gants, un livre de prières, et elle se glissa sans bruit dans les corridors de la maison encore endormie. C'était vraiment gai de voir partout les clairs rayons du soleil, rajeunissant et vivifiant cette vieille et imposante demeure. Elle tira sans bruit le verrou d'une des portes-fenêtres, car les domestiques, pour éviter de réveiller les maîtres, se tenaient dans les régions inférieures et éloignées, et elle traversa de son pas léger et souple la terrasse, le bosquet, puis le potager, que la splendeur du matin revêtait même d'une certaine poésie, la rosée saupoudrant de diamants les grosses têtes rondes des choux et les vertes feuilles des betteraves...

La petite porte n'est pas fermée, et voilà Marcia dans un étroit sentier, au bout duquel elle voit l'église et les quelques maisons qui l'entourent. Leurs toits de tuile décolorée sont moins jolis que le chaume breton, sur lequel poussent la giroflée sauvage et les digitales aux clochettes empourprées. L'église, claire, blanche et pauvre, ne vaut pas non plus l'antique chapelle en granit, avec ses ogives, ses saints de pierre et ses clochetons revêtus de lichens. Mais quand elle s'est agenouillée devant le misérable autel de bois peint, non loin de deux sœurs

de Saint-Vincent, toutes recueillies sous leurs blanches cornettes, elle oublie les laideurs et la pauvreté qui l'entourent, et aussi l'éloignement de sa province natale et sa chère paroisse. Partout où la même prière s'élève vers Dieu dans la langue unique et universelle de l'Église, partout où des êtres rassemblés disent *Notre Père*, partout où les cœurs s'appuient sur la même foi, palpitent des mêmes espérances et se fondent dans le même amour, partout, enfin, où réside l'Hôte des vieilles cathédrales, des humbles chapelles, des masures de roseaux élevées par les mains des missionnaires, là, pour tout catholique est la patrie, le chez-soi... Pour un instant, au moins, la cruelle sensation de l'isolement est suspendue : c'est vraiment la maison paternelle.

Il était encore de bonne heure quand Marcia revint au château, n'ayant été, pensait-elle, vue par personne. Elle se mit à écrire pour Jean et Lucie de longues descriptions, puis elle prit son ouvrage et son livre, et alla s'installer tranquillement sur la terrasse, reposant de temps à autre ses yeux sur les eaux couleur d'acier qui, çà et là, reflétaient comme des plaques brillantes les rayons du soleil.

On n'était pas matinal au château. Sauf sir Rupert, qui passa devant elle en la saluant, et se dirigea vers les écuries pour faire une promenade à cheval, elle n'aperçut que M. Nalys, le jeune homme dont Alice de Sonneval avait vainement cherché, la veille, à retenir l'attention. Il se promenait dans une allée avec un livre, mais ne fit aucune tentative pour se rapprocher d'elle. Elle l'examina un instant ; il lui parut avoir environ trente ans ; il était remarquablement beau, sans que la

régularité de ses traits, qui avaient la netteté et la pureté d'une médaille antique, lui donnât l'air efféminé. Elle se remit à son ouvrage, et ne s'occupa plus de lui. Mais à un moment donné, il la regarda, et dès lors, à chaque tour de sa promenade, il s'intéressa au mouvement rapide de sa main maniant le crochet, ou aux repos nombreux qui entremêlaient son travail, et pendant lesquels, à son insu, sa figure gracieuse revêtait une expression rêveuse et profonde.

La cloche du déjeuner sonna avant onze heures. Juliane le présida avec sa grâce un peu majestueuse, vêtue d'une élégante toilette d'intérieur, et s'occupant de chacun avec une sollicitude charmante. M. Belde ne parut pas. Ses hôtes ne semblèrent pas s'en affliger outre mesure, et discutèrent l'emploi de leur journée avec la liberté que comportait l'hospitalité des Étangs. M. Nalys et M. Havard allaient passer la journée à Paris avec le docteur. Alice de Sonneval et sa sœur découvrirent qu'il leur manquait des soies pour l'ouvrage qu'elles brodaient, et décidèrent leur mère à prendre le train, et à profiter de l'omnibus qui conduisait ces messieurs. Lady Trafford et Mme Havard, qui était une femme de quarante ans, paisible et insignifiante, acceptèrent la proposition que leur fit M. de Saint-Marc de les conduire voir des ruines à deux ou trois lieues de là, et elles invitèrent Marcia à les accompagner, ce que la jeune fille accepta avec reconnaissance.

Comme on se levait de table, elle s'approcha de Juliane :

— Dois-je aller voir mon oncle avant de partir ?

— Je crois qu'il ne veut pas être dérangé ; il est

souffrant, et moi seule suis entrée dans sa chambre.

— Voulez-vous lui dire que je suis fâchée qu'il ne soit pas bien portant, et que j'espère le voir à mon retour ?

— Je n'y manquerai pas.

Et une heure après tous les hôtes étaient dispersés, et la maison plongée dans une tranquillité momentanée.

Peut-être n'était-ce qu'un caprice de M. Belde qui avait privé ses convives de l'agrément, d'ailleurs douteux, de sa société, car il était assis près de sa fenêtre, aussi correctement vêtu que d'habitude, et il regardait partir les voitures, lorsque Juliane, ayant frappé à sa porte et attendu la permission d'entrer, donnée avec impatience, se glissa doucement près de lui.

— Pourquoi n'avez-vous pas accompagné ces dames ? demanda-t-il brusquement.

— Je n'aurais pas voulu retarder la lecture de votre journal, cher oncle.

— Merci ; ma vue est plus claire aujourd'hui, et je le lirai seul... Cette enfant... Marcia n'est-elle pas un peu dépaysée ici ? Vous êtes-vous occupée d'elle ?

Les lèvres de Juliane se serrèrent dans une légère contraction.

— Je crois, cher oncle, dit-elle d'un ton suave, qu'elle n'a pas besoin de patronage... Elle semble posséder toute l'indépendance dont jouissent, en province, les jeunes filles qui habitent la campagne... M. de Laubly n'a probablement pas de voitures ou de domestiques pouvant l'accompagner, ou peut-être ne tient-il pas au décorum... Ce matin, elle est allée se promener toute seule.

Les sourcils de M. Belde se froncèrent légèrement.

— Pas en dehors de la propriété, je suppose ?

— Pardon... Guillaume, le jardinier, l'a vue sortir par la petite porte du potager.,. Mais je pense qu'elle est accoutumée à sortir seule, et que sa tante n'y voit aucun inconvénient pour elle.

M. Belde garda un instant le silence. Juliane prit un plumeau dans un tiroir, et commença à épousseter très légèrement, sans rien déranger, les livres, les papiers, les bronzes de la bibliothèque. Elle tressaillit en entendant tout à coup la voix dure de son oncle :

— Comment la trouvez-vous, Juliane ? L'aimez-vous ?

Elle le regarda en face, peut-être pour chercher sur ses traits la réponse qu'il désirait ; mais il était impénétrable, et elle dit avec douceur :

— Je la trouve charmante, et je l'aimerai, je n'en doute pas, si elle ne continue pas à me témoigner une sorte de... oh ! le mot antipathie serait trop vif... Je n'ai pas paru lui plaire... Mais elle est très jolie, beaucoup moins rustique et mieux habillée que je ne le pensais, et avec cela si fine !...

Juliane eut un petit rire discret qui semblait tout à fait involontaire, comme si elle se rappelait quelque souvenir très amusant.

— En quelle occasion avez-vous pu apprécier sa finesse ?

— Oh ! seulement à propos de cette lettre que vous m'avez montrée, et que la petite masque m'a avoué avoir pris quelque peine à écrire.

— Vraiment !

Les sourcils de M. Belde se rapprochèrent tout à fait.

— Vous avez remué assez de poussière, Juliane... Avez-vous pensé à la journée de demain, dimanche ? Aurez-vous quelques jeunes gens ? Ces petites de Sonneval s'ennuient. C'est l'espèce de personnes qui ne vivent que pour danser, et dans l'espoir d'attraper un mari...

— Pour M^lle^ de Laubly aussi, la soirée serait plus gaie, si l'on pouvait faire un tour de valse... M. d'Espranges doit venir avec ce jeune lieutenant qu'il vous a présenté le mois dernier.

— Très bien. Veillez à ce qu'on les fasse chercher à la station... Et envoyez-moi Sylvain, je vous prie... Non, non, laissez ces fourrures, je déteste qu'on s'occupe ainsi de moi... Allez !

Et Juliane, ainsi congédiée, s'en alla lire dans sa chambre, dans l'espoir d'abréger les longues, les ennuyeuses heures qui devaient s'écouler jusqu'au dîner...

X

Marcia est revenue enchantée de sa promenade. C'est étonnant comme les personnes âgées l'aiment, et comme elle aime les personnes âgées. Il n'y a guère rien à tirer de Mme Havard, qui n'est qu'un écho et un sourire, toute perdue dans la personnalité de son mari, professeur au Collège de France. Mais lady Trafford est charmante, profondément intéressante, avec la pointe d'originalité qu'a pour Marcia une nationalité étrangère, et M. de Saint-Marc, un savant paléographe, silencieux d'ordinaire, s'est déridé et animé, non seulement parce que lady Trafford est assez instruite et a recueilli assez d'observations dans ses voyages pour causer avec lui, mais parce que l'attention intelligente que lui prête Marcia le flatte presque à son insu. Il se croit blasé quant aux impressions qu'il produit : il sait que la branche savante à laquelle il s'est voué n'a pas les sympathies du public vulgaire, et il est accoutumé à l'intérêt, à l'admiration tranquille de savants comme lui. Mais il y a quelque

chose de très nouveau, et en même temps de très agréable à voir, levés vers lui, ces brillants yeux bruns, à donner des explications à une jeune fille qui avoue avec gaieté et candeur son ignorance, mais dont l'esprit singulièrement vif et pénétrant donne une compréhension immédiate, sympathique, et qui répond par des remarques originales, preuve évidente non seulement qu'elle a saisi ce qui lui est révélé, mais qu'elle s'y s'intéresse.

Le vieux savant, charmé de ses deux compagnes, se sent tout près de revenir des opinions dédaigneuses qu'il avait secrètement entretenues sur l'intelligence féminine et son manque d'aptitudes pour les sciences.

Lui et lady Trafford sont trop cultivés en toutes sortes de matières pour ne pas répondre aux questions que leur adresse Marcia sur les ruines du XIV^e^ siècle qui ont été le but ou le prétexte de la promenade. Il y a une partie plus ancienne qu'elle apprend à reconnaître. M^me^ Havard sourit toujours, et cherche en vain à s'intéresser à ces entretiens transcendants ; mais elle aussi a pris Marcia en amité, parce que la jeune fille l'a débarrassée de son châle, lui a cueilli des fleurs, et a admiré sa toilette.

Et Marcia est si sincère ! Une sympathie presque universelle émane d'elle ; je dis *presque*, parce que, si elle est indulgente, prête à fermer les yeux sur la nullité ou les petites faiblesses, elle se raidit instinctivement contre ce qui lui semble bas, faux, ou médiocre dans l'ordre moral.

Elle rentre ravie, pour s'habiller avant le dîner. Quelle jolie promenade, et combien elle a appris de choses ! Tandis que la voiture l'entraînait à travers ces campagnes bien françaises, lady Trafford lui décrivait les rives

désolées du Jourdain, les îles embaumées de l'Archipel, les ruines colossales de Ninive, et M. de Saint-Marc dissertait sur des inscriptions récemment découvertes et patiemment reconstituées, gravées sur les murs d'une crypte du nº siècle, et aussi sur la langue indoustani. C'était comme un rêve ; mais elle est contente d'avoir vu s'accroître son mince trésor de connaissances...

Elle flâne en achevant sa toilette ; elle se demande qui le train du soir va ramener ; elle se demande aussi si elle verra son oncle. Quel dommage qu'il ne soit pas indulgent et bienveillant comme sir Rupert ou le baron de Saint-Marc ! peut-être, lui aussi, l'aurait-il intéressée, quoique la chimie soit une science un peu abstraite, qui n'ait guère de part pour l'imagination. Et Juliane ? Quel dommage qu'il y ait entre elles deux comme une barrière invisible ! L'intimité eût été si naturelle et si agréable entre deux jeunes filles vivant aussi rapprochées !

La cloche du dîner retentit ; Marcia sent un petit battement de cœur, mais ce n'est pas si imposant qu'hier, puisqu'elle a des amis. Elle prend son éventail, attache à son corsage une rose rouge qu'elle a cueillie sur la terrasse, et descend, sans se presser, l'escalier de pierre.

Sur le palier, elle rencontre M. Nalys. Il est singulièrement élégant dans sa tenue du soir, avec l'œillet double qu'il a placé à sa boutonnière. Il s'incline profondément, et regarde, avec plus d'attention que la veille, cette petite figure gracieuse habillée de batiste et de valenciennes.

— Avez-vous eu une bonne promenade, Mademoiselle ?

Sa voix est extrêmement agréable, — une de ces voix

qui donnent du charme, et même de l'importance à la phrase la plus ordinaire.

Elle lève les yeux sur cette belle figure, y rencontre une expression d'admiration contenue qui ne flatte pas sa vanité, — elle n'en a pas, — mais fortifie l'impression de confiance en elle-même dont elle a besoin, isolée comme elle l'est dans cette maison, et elle répond en souriant :

— Oh ! une promenade délicieuse ! De si admirables ruines, et surtout des compagnons si intéressants !

— Intéressants ! s'écrie Germaine de Sonneval, qui les a rejoints et descend lentement avec eux. Passe encore pour lady Trafford, qui est une voyageuse quasi-célèbre, et dont les expressions anglaises sont amusantes... Mais le baron de Saint-Marc !... Il est aussi moisi que ses vieux parchemins !

M. Nalys sourit; il serait, par exemple, difficile de décider la signification de ce sourire. Marcia proteste chaudement.

— Il est, je le répète, très intéressant. Il explique tout si clairement ! Je suis ravie de ce qu'il m'a appris, et tout à fait reconnaissante qu'il ait bien voulu prendre la peine de m'instruire !

Germaine pince les lèvres, et relève la tête avec un léger dédain.

— Oh ! chacun a ses goûts, et je ne les discute pas ! Moi, je ne suis pas un bas-bleu...

— Ni moi non plus, dit Marcia avec un rire de bonne humeur, mais je m'intéresse à ce que l'on veut bien m'apprendre.

Un bas-bleu ! Raymond Nalys la regarde avec com-

plaisance. Non, certes, elle n'a rien de pédant, de vaniteux ni d'orgueilleux, cette enfant au frais visage, dont les manières, légèrement timides, empruntent une grâce à cette autre manière d'être qui semble perdue de nos jours, à ce quelque chose qui devient une étrangeté à force d'être rare : le naturel.

Les hôtes du château sont tous réunis maintenant dans le salon blanc. Il y a une légère addition à cette petite société : deux jeunes gens, l'un blond, l'autre brun, qui se retournent au bruit de la porte.

— M. d'Espranges !

Marcia prononce ce nom d'un air ravi. Elle a conservé un aimable souvenir du jeune lieutenant ; c'est une figure amie dans ce milieu étranger, et surtout, oh ! surtout il connaît le Chêne-Vert, et elle pourra lui parler de ceux qu'elle aime tant, encore plus, peut-être, depuis qu'elle est séparée d'eux tous...

Son visage, à lui, resplendit de joie. Il s'assied près d'elle, et commence à se plonger dans les souvenirs du Chêne-Vert et du voyage de Dinan. Le dîner est annoncé... Marcia jette un coup d'œil autour d'elle ; on a dit : « Mademoiselle est servie... » M. Belde ne paraîtra donc pas ce soir. Personne, du reste, ne semble s'en émouvoir. Marcia est placée près de Luc, et elle se promet un dîner agréable. Alice n'a personne pour lui disputer M. Nalys, bien que celui-ci ait de fréquentes distractions, et cherche à saisir quelques bribes de la conversation de Marcia ; quant à Germaine, elle daigne être aimable avec le jeune lieutenant qu'a amené Luc.

... Quelle belle soirée ! Ils sont maintenant sur la terrasse. Raymond s'est rapproché, et intéresse Marcia en

lui parlant de la littérature anglaise. Sa voix harmonieuse est une caresse à l'oreille, et quelle parole facile ! Il semble que les mots les plus élégants viennent d'eux-mêmes à ses lèvres pour exprimer les pensées les plus ingénieuses. Marcia est sous le charme. Quand Raymond s'éloigne, elle se retourne vers Luc, silencieux et un peu sombre.

— Quelle éloquence ! s'écrie-t-elle encore ravie. On l'écouterait parler toute une nuit !

— C'est tout naturel... c'est son métier... Ne savez-vous pas qu'il est un des conférenciers les plus à la mode ?

— Vraiment ! Savez-vous que c'est délicieux de se trouver ainsi entouré de gens célèbres !

— Oui, c'est délicieux... bien qu'un pauvre diable qui n'a aucune notoriété, ni d'autre utilité que de se faire tuer à l'occasion pour son pays, se sente singulièrement humilié de ne pas déchiffrer les inscriptions, de ne pas discourir à la Sorbonne, ou de ne pas savoir charmer les dames à la salle des Capucines...

Et il s'éloigna brusquement, au moment même où, la grosse tête crêpue de Sylvain apparaissant dans l'embrasure de la porte-fenêtre, Marcia fut informée, à sa secrète frayeur, que son oncle demandait à la voir.

Le sourire s'effaça de ses lèvres, car elle crut saisir une expression à la fois ironique et satisfaite sur le visage de Juliane, et une curiosité légèrement impertinente dans le regard des deux sœurs.

Elle suivit le nègre à travers le salon.

Il ouvrit la porte de la bibliothèque, et s'effaça pour la laisser passer : elle était seule avec son oncle.

M. Belde ne semblait pas plus souffrant que d'habitude. N'ayant pas paru à table, il avait gardé un veston de velours noir qui seyait à sa figure régulière. Mais il avait l'air plus froid et plus renfrogné que jamais, et son regard acéré causa à Marcia une impression presque douloureuse.

— Avez-vous été malade, mon oncle ? commença-t-elle timidement, ne sachant trop si elle devait s'approcher, car il ne lui tendait même pas la main.

— J'ai à vous parler au sujet de votre sortie de ce matin, dit-il, sans lui répondre, avec un redoublement de sécheresse. Si la rusticité des habitudes bretonnes vous permet de vaguer dans la campagne comme une damoiselle errante, nous avons ici un autre code de convenances, et je ne puis admettre que vous fassiez seule des promenades auxquelles il y aurait, dans ce pays, des inconvénients réels.

Toute allusion tendant à critiquer ceux qui l'avaient recueillie et qui la dirigeaient, allait droit au cœur de Marcia. Sa timidité disparut tout à coup, et elle se sentit très calme et très forte pour livrer cette petite lutte.

— Ce n'est pas l'ignorance des convenances ni la rusticité des habitudes qui ont conduit mon oncle de Laubly à me permettre de sortir seule, dit-elle d'un ton ferme. Le pays que nous habitons est très sûr, notre famille y est l'objet d'un respect et d'une considération qui ont survécu à sa prospérité, et une princesse ne trouverait pas chez nos paysans plus d'égards qu'une Laubly... Mais je ne suis pas si émancipée que vous le pensez, mon oncle... S'il s'était agi d'une véritable promenade, je vous aurais

demandé si je pouvais sortir seule. J'ai simplement franchi la porte du potager et traversé la route pour assister à la messe, et je n'ai pas fait de rencontre plus compromettante que celle de deux sœurs de charité.

Les yeux perçants de M. Belde étaient demeurés attachés sur elle, et la vivacité avec laquelle elle avait parlé n'avait pas paru lui déplaire.

— Ceci est différent, dit il. Si vous êtes dévote, je ne saurais voir d'inconvénients à ce que vous vous rendiez seule à l'église, à la condition d'y borner exclusivement vos sorties... Votre promenade en voiture vous a-t-elle amusée ?

Il y avait dans cette dernière phrase un effort d'amabilité qui radoucit immédiatement Marcia. Elle s'assit près de son oncle.

— Je me suis beaucoup amusée, répondit-elle avec empressement. Lady Trafford est à la fois bonne et bienveillante, et si intéressante ! Et votre vieil ami, M. de Saint-Marc, m'a rendue presque fière en prenant la peine de mettre à ma portée des choses très savantes.

— Prenez garde de devenir pédante, dit-il sèchement. Cela ne convient pas à votre âge, et ceux mêmes qui se prêteraient à cette fantaisie de votre part vous critiqueraient ou riraient à vos dépens.

Marcia rougit et se leva. L'instinct de la lutte, ou plutôt de la défense, renaissait soudain en elle.

— Il n'y a pas à craindre que je devienne pédante, quoique je puisse m'intéresser aux choses dans lesquelles il entre quelque grandeur, dit-elle fièrement. Si j'aime à me ménager quelques loisirs pour l'étude, je puis rac-

commoder des bas et mettre la main à la cuisne... Au revoir, mon oncle, peut-être suis-je restée trop longtemps...

Le visage de M. Belde s'était de nouveau légèrement détendu.

— Vous me paraissez une petite personne batailleuse, dit-il avec une légère expression d'amusement.

— Je n'avais jamais bataillé jusqu'à présent, répondit Marcia, dont les joues se couvrirent de rougeur.

— On vous a peut-être trop gâtée ?

C'était presque un sourire qui paraissait maintenant sur les lèvres de M. Belde.

— Gâtée, je ne sais... Mais on m'aime tant, on me rend si heureuse !

Et elle retint une larme qui venait à ses yeux.

— Eh ! bien, tâchez d'être heureuse aussi pendant votre séjour sous mon toit... Demandez ce que vous désirez, faites atteler le panier si vous voulez vous promener... Et maintenant, j'entends le piano... Je suppose qu'ils vont danser, je ne vous retiens pas...

Marcia, redevenue souriante, serra audacieusement la main qu'il ne songeait pas à lui tendre, et s'en alla, le cœur léger, vers le salon. On avait roulé le tapis d'Aubusson aux teintes claires, et les demoiselles de Sonneval glissaient avec les deux jeunes officiers, tandis que Juliane, assise au piano, jouait une valse.

— Laissez-moi vous remplacer ! s'écria gaiement Marcia, courant vers elle.

— Non, certes ; M. Nalys vient vous demander de danser.

— Je ne danse guère, il gagnera à valser avec vous...

Juliane, par principe, n'aimait à être remplacée en

rien ; mais la tentation était vive, le parquet de marqueterie engageant, et, après un moment d'hésitation, elle se leva du tabouret, laissant sa place à Marcia.

Un instant après, un rythme doux et joyeux, singulièrement régulier, donna une impulsion toute nouvelle à la valse.

— Comme Mlle de Laubly fait bien danser, dit Raymond Nalys, s'arrêtant un instant, et regardant avec complaisance la figure gracieuse de la jeune fille assise au piano.

— Elle a énormément de mesure, répondit Juliane. Mais le comble de la perfection, pour jouer des valses, c'est l'absence absolue de sentiment et d'expression... Dès qu'on a quelque sens de la musique, on ne peut plus s'astreindre à cette merveilleuse régularité.

— Je trouve le jeu de Mlle de Laubly très différent de celui d'un orgue de Barbarie, répliqua Raymond froidement. Voulez-vous reprendre notre valse ?...

Ils étaient trop peu nombreux pour que le plaisir de la danse pût être de longue durée, bien que Mme de Sonneval eût mis obligeamment à leur disposition ses doigts quelque peu rouillés et un répertoire très restreint. Mme Havard demanda de la musique. Les deux sœurs jouèrent, après s'être fait beaucoup prier, un morceau à quatre mains qu'elles appelaient une aubade ; mais il n'y avait pas de raison pour que ces cascades de notes, ces dissonances, ces sons heurtés qui exprimaient seulement une bizarrerie presque douloureuse, ne fussent pas tout aussi bien une sérénade, un nocturne, une rêverie, une fantaisie, etc.

Le jeune lieutenant chanta ensuite, accompagné par

Germaine, et Juliane, sur la demande de Mme Havard, s'accompagna elle-même une très courte romance, dont le sens musical parut à Marcia, peu au courant de la musique moderne, aussi incompréhensible que l'aubade. Elle avait peu de voix, mais en tirait un parti étonnant, grâce aux leçons excellentes qu'elle avait prises. Ç'avait été le triomphe de l'art d'adoucir des notes naturellement aigres, et de donner de l'ampleur à des sons peu nourris. La science avait résolu un véritable problème, et l'ingéniosité, l'habileté devenaient presque agréables. Cette voix n'eût pas ému, n'eût pas fait monter une larme aux yeux, ni touché une fibre du cœur, mais on s'écriait avec enthousiasme : « Comme c'est bien *dit* ! »

Luc s'approcha de Marcia :

— Et vous, Mademoiselle, vous allez, n'est-ce pas, consentir à chanter ?

— Oh ! non, non ! Je n'oserais vraiment pas ! répondit-elle à voix basse.

— Ne savez-vous pas qu'une voix comme la vôtre peut et doit être admirée partout ?... Mademoiselle Juliane, de grâce, obtenez que votre cousine chante !

Juliane se redressa avec un sourire dédaigneux.

— Je serais très charmée que Mlle de Laubly fût ma cousine, dit-elle avec cette douceur qui n'était pas agréable à Marcia, parce qu'elle lui semblait contraster trop vivement avec l'expression du visage de Juliane. Peut-être, en ce cas, aurais-je sur elle plus d'influence pour obtenir ce que vous désirez... Mais ne serait-ce pas lui demander un effort trop pénible ? Quand on habite la campagne et qu'on voit peu de monde, on a peine à dominer une impression de timidité... Puis, ajouta-t-

elle plus bas, vous savez comme mon oncle est difficile... Un dilettante accoutumé à n'apprécier que ce qui a été poli et assoupli par l'art... Peut-être, dans l'état de ses nerfs, l'inexpérience de Mlle de Laubly lui serait-elle désagréable...

— Mais elle n'est pas inexpérimentée, elle a pris d'excellentes leçons ! s'écria Luc avec chaleur.

Marcia n'avait pas entendu les dernières paroles de Juliane ; celles de Luc lui en révélèrent le sens, et elle rougit involontairement.

— Allons, chère petite, chantez quelque chose de très simple, dit lady Trafford avec bonté.

— Peut-être savez-vous quelque chanson bretonne ? ajouta Germaine avec une politesse mélangée d'impertinence.

Marcia la regarda, rougissant encore davantage. Elle n'était pas fort patiente, après tout, et la timidité qui l'avait d'abord arrêtée disparut dans le désir très féminin d'une petite vengeance.

— Je ne puis rien vous faire connaître de ce genre, dit-elle, car on ne parle pas la langue bretonne dans notre région, ce que je regrette d'ailleurs profondément ; mais si lady Trafford désire que je chante je ne veux pas le lui refuser...

Luc s'élança pour la conduire au piano.

— Voulez-vous voir dans ma musique s'il y a quelque chose que vous connaissiez ? Je puis vous accompagner, dit Juliane avec une grâce empressée.

— Oh ! merci ! Seulement, peut-être n'aimerez-vous pas mon répertoire, il est très vieux...

Alice regarda M. Nalys, et fredonna tout bas : « Mon rocher de Saint-Malo... »

M. Nalys resta impassible. Comme la plupart des personnes rassemblées dans ce salon, c'était un amateur de musique, un habitué des concerts à la mode, et un délicat. Il regardait avec bienveillance Marcia ôter ses gants, résigné à entendre quelque petite romance sentimentale, chantée sur un ton tremblotant, avec des respirations défectueuses ; mais l'artiste était si charmante qu'on pouvait l'écouter avec indulgence.

Tous les assistants tressaillirent en entendant les premiers accords de l'air redoutable de la *Norma : Casta diva.*

— Elle est folle de choisir une grande *machine* comme cela ! murmura Alice.

Quant à Juliane, elle leva les bras au ciel d'un geste à la fois gracieux et éploré, et glissa, rapide et sans bruit, pour fermer la porte du petit salon, de crainte, dit-elle tout bas à Raymond, que son cher oncle ne fût exaspéré pour huit jours par une telle musique et une pareille prétention.

Mais à la première note, un frisson passa sur eux tous. Qu'ils eussent ressenti d'abord de la surprise, de l'émotion; de la jalousie ou de la contrariété, une admiration involontaire les saisit bientôt, et la plupart se trouvèrent sous le charme. Pendant quelques instants, cette jeune et frêle créature, qui faisait entendre de tels accents avec une telle simplicité, sans un mouvement autre que celui de ses mains sur le piano, leur parut comme transfigurée. Le chant, large et recueilli, était si soutenu, si plein, si pur ! En fermant les

yeux, on pouvait bien, vraiment, s'imaginer entendre la prêtresse en robe blanche qui avait écouté les harmonies solennelles des forêts, et nourri sa poitrine des plus purs souffles de la brise, et des fortes émanations, des parfums vivifiants des chênes sacrés... La puissance magique du beau s'imposa pour un moment, et fit taire même les mesquines jalousies. Quand Marcia se leva, émue et de nouveau intimidée, elle comprit qu'elle venait de grandir à leurs yeux, et d'acquérir une personnalité dans ce milieu un peu dédaigneux et exclusif.

Juliane mêla ses louanges à celles des autres. Elle venait d'endurer un petit supplice, et son sourire était presque douloureux, tandis qu'elle s'efforçait, selon sa coutume, de mélanger adroitement l'éloge et la critique.

— Un instrument admirable... Où avez-vous pris des leçons ? De Mme Armel-Laugé ? Ah ! je comprends... Elle a été une étoile ; mon oncle en parle encore quelquefois... Seulement, peut-être sa méthode est-elle un peu vieillie... C'est dommage qu'elle vous fasse chanter cette musique italienne si boursouflée, si vide...

— De grâce, autre chose ! interrompit M. Nalys, s'approchant de Marcia avec empressement. C'est merveilleux... Un timbre rare, admirable !

— Il est regrettable que vous ne chantiez pas [illegible] de la musique allemande, dit Germaine.

— L'aimez-vous mieux ? Seulement, ce sera encore du très vieux...

Elle prit le bras de Raymond pour retourner au piano, ne s'apercevant pas que la porte du petit salon s'était rouverte sans bruit, et que, au fond de la pièce, on voyait briller la lampe de la bibliothèque.

Alors, elle commença l'air du *Freyschütz* avec son début si calme, si large, puis la vie et la passion, l'enthousiasme et la joie débordant à la fin en des notes tellement vibrantes, qu'ils se sentirent tous comme ramenés de bien loin, lorsqu'elle se leva et leur montra de nouveau son joli visage, encore animé par l'émotion qu'elle avait elle-même ressentie.

La porte du petit salon se ferma sans bruit. Marcia était confuse de tout ce qu'on lui disait. Juliane la loua comme les autres, mais elle murmura à l'oreille d'Alice:

— Trop dramatique... Je ne voudrais pas chanter de si grands et si longs morceaux.

— Mais quelle voix, cependant! dit Alice avec une admiration presque involontaire.

XI

Le lendemain était un dimanche. Une partie seulement des hôtes de M. Belde assistèrent à la grand' messe, unique office du village. A sa sincère satisfaction, Marcia y vit lady Trafford et sir Rupert ; Luc s'y trouvait aussi avec son camarade, M. et Mme Havard, le baron de Saint-Marc et Raymond Nalys. Pour quelle part était l'intérêt que ce dernier ressentait pour Marcia dans sa présence à l'église, c'était une question. La jeune fille s'efforça de se persuader que les Sonneval, habituées de la messe d'une heure à Paris, avaient pris le train pour remplir leurs devoirs religieux; mais elle eut un peu plus tard la surprise, pénible pour une jeune âme pleine de foi, de les trouver à déjeuner, discourant sur la longueur des offices de campagne et sur l'air malsain qu'on y respirait.

Quant à Juliane, elle était arrivée assez tard, semblant accomplir un devoir de convenance.

Marcia, qui se trouvait déjà un peu étrangère dans ce

milieu, ressentit avec une impression pénible ce manque de sympathies religieuses. Il lui fut doux, cependant, de constater la communauté d'idées avec le cher vieux ménage anglais qu'elle aimait, et l'aimable et savant paléographe qui lui avait témoigné tant de bienveillance. Quant à Luc, elle avait prié avec lui à l'église de Morgères... Et Raymond? Elle avait été bien aise aussi de le voir. Il lui était très sympathique, et elle éprouvait une vague satisfaction à supposer qu'elle avait avec lui une communauté d'idées et de principes.

La journée fut agréable. Alice et Germaine ne traitaient plus Marcia comme une jeune campagnarde sans importance. Son talent extraordinaire d'une part, de l'autre, la bienveillance dont elle était l'objet de la part des Trafford, et par-dessus tout, peut-être, l'attention que daignait lui prêter M. Nalys, tout cela les rendait beaucoup plus aimables. Bien que Marcia ne sentît entre elles aucune racine d'amitié ni même de sympathie, elle ne pouvait s'empêcher de trouver agréables la conversation et l'entrain de jeunes filles de son âge, et piquant et instructif le tableau qu'elles faisaient presque à leur insu de leur vie.

— Je rapporterai une vraie expérience du monde, se disait Marcia en riant. Mais si l'élément intellectuel est moins vivant et moins renouvelé au Chêne-Vert, combien, cependant, l'existence y est vraie, simple et utile ! Je ne regretterai rien ici...

Au retour de la promenade, pendant laquelle elle s'était trouvée dans la même voiture que Raymond, elle monta gaiement à sa chambre pour changer de robe. Sa toilette de batiste était un peu froissée ; elle se

promit de demander le lendemain à Guillemette de lui faire donner un coup de fer. Son autre robe du soir était en mousseline blanche à simples pois brodés, avec un fichu Marie-Antoinette. Elle attacha un ruban de velours grenat à sa ceinture, se pencha en dehors de sa fenêtre pour y cueillir une rose blanche, et, se trouvant prête de bonne heure, elle descendit dans le petit salon, avec l'espoir de s'y trouver seule et de regarder à son aise les peintures.

Personne n'était là, et une demi-heure devait s'écouler jusqu'au dîner. Elle tira doucement le store, et commença à examiner les tableaux.

C'était une révélation. Son éducation avait été assez soignée pour qu'elle eût une idée suffisante des diverses écoles de peinture, et connût de nom les œuvres principales des maîtres ; mais n'ayant jamais quitté sa province, elle n'avait guère vu de tableaux. Quel éblouissement ! Elle se tenait devant ce paysage calme et profond de Ruysdaël, et voici qu'il s'animait devant ses yeux... La perspective fuyait, le soleil perçait avec peine le feuillage sombre, l'eau scintillait et coulait... Et ce portrait de religieuse, de Philippe de Champaigne ! Elle s'attardait devant, et cherchait à deviner ce qui avait conduit au cloître cette femme pâle, aux profonds yeux noirs, aux lèvres fermes et serrées, au front large, ombragé sous les plis du voile... Quelles avaient été ses pensées dans sa solitude ? Un mélange d'austérité et d'obstination, de pureté fière et d'indomptable orgueil se lisait dans chaque ligne de ce visage, qui attirait et repoussait à la fois, sans que Marcia sût qu'elle voyait une des compagnes de la Mère Angélique... Puis, c'était

une image pimpante, une figure relevée d'un soupçon de rouge, avec des yeux noirs brillants, des lèvres rieuses, une chevelure poudrée, et surtout une expression jeune et mutine : un Fragonard. Que de vie dans cette image d'une époque disparue, d'une femme morte depuis si longtemps ! Marcia aurait voulu la voir à vingt-cinq ans de distance, pour constater l'effet des inévitables soucis sur ce front sans nuages..

Voici le cavalier un peu raide, à la mine haute et fière, à l'expression mélancolique, dont l'image est due à Vélasquez... Et de qui peut bien être cette Madone exquise, sans signature, qui éveille tout à coup chez Marcia un tel sentiment du beau que des larmes de ravissement montent à ses yeux, tandis que ses mains se joignent dans un mouvement d'inconsciente admiration.

Elle est jeune, cette Mère aux blonds cheveux, au visage délicat et candide : c'est bien la Vierge qui, âgée de quinze ans, dit la tradition, reçut le message de l'Ange. L'Enfant divin est posé près d'elle, sur un voile blanc dont les plis font courber les brins du gazon. Il dort, et elle, agenouillée, les mains jointes, penchée en avant dans une inexprimable extase, elle adore son Dieu en aimant son Fils. L'expression de l'Enfant est incomparable. Rien de plus faible, de plus abandonné ; il semble qu'un souffle trop vif le ferait mourir ; il dort, et cependant, une expression de majesté souveraine anime ce petit visage aux traits immobiles. Si Marcia avait connu cette admirable toile de Raphaël, la Vierge au voile, elle aurait été frappée de la ressemblance des deux enfants, réalisant, l'un et l'autre, cette difficulté vaincue d'une expression puissante donnée à un visage dont les

yeux sont clos. Et quel ravissement sur la figure de la Vierge ! Comme un respect ineffable y révèle l'adoration d'un profond mystère, comme une tendresse ravie y montre la maternité, comme la pureté, la candeur y font transparaître la Vierge ! Le cadre est à peine de ce monde... La campagne tranquille, aux profonds horizons, le ciel d'azur, le feuillage immobile, tout cela semblerait presque surnaturel sans le portique qui forme le second plan, à gauche, et sans la quenouille enroulée de fin lin que la jeune Mère a laissé glisser sur le gazon...

— Vous aimez ce tableau ? Je ne m'en étonne pas, si vos goûts artistiques sont aussi sûrs que votre instinct musical... Cette toile est attribuée à Raphaël...

Tout d'abord, Marcia a tressailli en entendant la voix froide et claire de son oncle. La porte de la bibliothèque a été ouverte sans bruit, et, de sa place, il voit la jeune fille et l'idéal tableau qu'elle contemple.

— Je n'avais jamais vu de belles peintures... Quelle profonde jouissance !

Elle s'est tournée vers lui, une larme d'admiration tremble encore au bord de ses cils.

— Vous ne dessinez pas ?

— Non, mais je le regrette à peine, dit-elle en souriant. Il me semble que la vie des peintres, des vrais, doit être une longue souffrance, à moins qu'ils n'aient reçu le génie en partage... Oh ! oui, ajoute-t-elle avec conviction, cette toile doit être de Raphaël !

Une ombre de sourire se joue sur le visage pâle de M. Belde.

— Peut-être auriez-vous eu pour la peinture les

mêmes dons que pour la musique. Savez-vous que vous possédez une voix merveilleuse ?

Marcia sourit.

— Ils le disent, et j'en suis contente... L'oncle Jean et Lucie passent souvent à m'écouter une heure qui les repose de leurs soucis, à ce qu'ils prétendent.

— Et vous, n'éprouvez-vous pas, en chantant, des jouissances profondes ? demanda-t-il avec une expression de curiosité.

— Oui, avec ma voix, il me semble que j'exprime ce que je veux.

Elle dit cela très simplement, et le regard que M. Belde attache sur elle devient plus intéressé encore.

— Savez-vous l'impression que donne votre chant ?

— Non, dit-elle en souriant, et je ne savais même pas que vous m'eussiez écoutée.

— Il donne l'impression, très peu en rapport avec votre personne, d'une puissante énergie, de sentiments profonds, d'une faculté intense de jouir et de souffrir...

Marcia se mit à rire, peut-être pour cacher l'embarras et la surprise qu'elle éprouvait à se voir ainsi analysée.

— Je crois, dit-elle, que je pourrais souffrir beaucoup si je voyais ceux que j'aime malheureux... Quant à l'énergie... on en puise toujours dans son cœur, si c'est nécessaire... Quelle admirable collection de tableaux vous avez ! ajouta-t-elle très vite, pour mettre fin à une conversation qu'elle trouvait trop personnelle.

— Si vous aimez l'art, je vous permettrai de venir un jour ici, et Raymond Nalys vous montrera mes gravures... des gravures des principaux tableaux de tous les musées de l'Europe...

— Oh ! que cela m'intéressera ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

Il sourit presque, cette fois.

— Il paraît que beaucoup de choses vous intéressent... Vous avez charmé M. de Saint-Marc en lui permettant de constater qu'il est très clair dans ses démonstrations, les Trafford raffolent de vous, et Raymond Nalys assure que l'expression passionnément attentive de votre visage, quand vous écoutez, vaudrait pour lui l'enthousiasme de tout un auditoire de la salle des Capucines...

Marcia rougit, ne sachant pas bien démêler ce qu'il y avait de bienveillant ou de moqueur dans les paroles de son oncle. Peut-être aussi était-elle secrètement flattée des appréciations de M. Nalys.

— Je regrette, dit M. Belde, avec son même essai de sourire, que ma santé m'ait à jamais banni de mon laboratoire; nous aurions vu si la chimie avait quelque attrait pour vous, bien qu'elle ne possède pas, comme d'autres sciences, un intérêt historique, littéraire ou métaphysique.

— On peut faire de la métaphysique à propos de tout, dit gaiement Marcia, surtout lorsqu'il s'agit d'une science qui analyse, modifie, altère, améliore ou transforme les diverses substances !

Les hôtes de M. Belde ne l'eussent pas reconnu en ce moment.

— Vous ne manquez pas d'esprit, ma nièce... Dironsnous que vous viendrez demain voir mes gravures? Parler longtemps me fatigue, mais Nalys est une encyclopédie... Vos impressions m'amuseront, il faudra me les donner sincères... Maintenant, rejoignez les dames

au salon, et ne dites pas, je vous prie, que vous êtes entrée ici, car je n'aime pas à recevoir des visites que je n'ai point réclamées...

Elle sortit, contente ; la bienveillance lui semblait un élément si indispensable à sa vie ! A la porte du salon, elle rencontra Juliane, qui l'enveloppa d'un regard sombre et dur.

— Peut-être devrais-je vous prévenir, dit-elle d'une voix dans l'accent de laquelle la douceur luttait avec l'irritation, que vous vous ferez tort auprès de mon oncle si vous entrez aussi librement chez lui... Sa retraite est sacrée pour tous ses hôtes, qui n'y pénètrent que lorsqu'il en a témoigné le désir.

Marcia se redressa légèrement, et ses yeux brillèrent de fierté.

— Je vous remercie de votre conseil, mais il est inutile. C'est mon oncle qui m'a appelée.

Juliane se mordit la lèvre, et détourna la tête.

— Pourquoi me déteste-t-elle ainsi ? se demanda Marcia, le cœur serré. Je voudrais être à la fin de ces quinze jours, et retourner là où l'on m'aime, où l'on ne donne pas à mes actions une signification odieuse !

Mais le dîner et la soirée furent si agréables qu'elle oublia de regretter le Chêne-Vert.

M. Belde vint à table ; et, bien que silencieux, il ne se montra pas sous un mauvais jour. La conversation fut, comme toujours, intéressante ; Marcia eut pour voisin Raymond Nalys, qui déploya en son honneur tout le charme de son esprit brillant, ingénieux, légèrement paradoxal.

Luc souffrit, ce soir-là, un véritable supplice. A la vé

rité, il put causer à son tour avec Marcia ; mais un instinct très sûr lui disait que la manière d'être de la jeune fille avec lui n'était pas celle qu'il aurait désirée. Elle était sincèrement contente de le retrouver ; elle se montrait vis-à-vis de lui franche, gaie, spirituelle ; elle lui faisait même part de certaines pensées, de sentiments pour lesquels elle était sûre de rencontrer sa compréhension et sa sympathie ; mais elle le traitait plutôt comme un ami, un camarade ou un jeune frère. Ce qui soulignait cette attitude, et ce qui faisait souffrir indiciblement le pauvre Luc, c'était le genre d'attention qu'elle prêtait à Raymond Nalys. Avec lui, elle laissait voir un mélange d'égards, de sympathie, de réserve, de gaieté et de timidité, qui composait quelque chose d'absolument spécial. Elle était évidemment moins expansive avec cet homme de trente ans ; on eût dit même qu'il entrait une nuance de respect dans son attitude. Mais elle était trop naturelle et trop naïve pour ne pas laisser paraître l'intérêt passionné qu'elle prenait à la facilité de sa parole et au piquant de ses aperçus, et aussi la satisfaction qu'elle éprouvait à se voir, de la part d'un homme très intelligent, très charmant, et possédant une notoriété incontestable, l'objet d'une attention marquée et vraiment flatteuse.

Elle chanta, et il se tint près du piano. Il resta encore à côté d'elle après qu'elle eut fini, discutant les divers genres de musique.

— Je voudrais, disait-il, que vous fussiez à même de connaître et d'apprécier les modernes...

— Je les connais bien peu, mais ils me semblent manquer d'inspiration.

— Nos organisations modernes, très raffinées et très positives, en ont-elles le même besoin que nos devanciers? Ce qui caractérise notre époque, c'est l'équilibre des facultés, cet équilibre qui témoigne de la maturité d'un être ou d'une nation, et qui appelle à la jouissance, aussi bien qu'à l'action, toutes les puissances qui, jadis, étaient capricieusement ou irrégulièrement développées... Les peuples jeunes attribuent une influence prépondérante à l'imagination et au sentiment, laissant une part infime à la raison, à la logique, à la mesure. Les arts répondent à l'état des natures qui les cultivent et dont ils satisfont les besoins... La musique a commencé par être la traduction de sentiments passionnés, d'impressions vives, de fantaisies capricieuses ; on ne lui demandait point d'être mesurée, ingénieuse, égale et savante. Aujourd'hui, il en est autrement : nous sommes arrivés à la période de la science, du raffinement, et nos natures, mieux formées, ne supporteraient pas les lacunes et les inégalités qui nous gâtent les rares beautés disséminées dans les œuvres de nos pères.

Marcia secoua la tête.

— C'est là ce que je ne peux pas admettre, dit-elle. Jamais je ne considérerai la musique comme une science. Qui dit art dit inspiration, expression pathétique de l'âme humaine, élan vers l'idéal.

Il sembla intéressé.

— Sans doute ; mais tout art a ses règles qui, sans nuire à sa beauté, contiennent ses écarts, et, en réglant son expression, accroissent sa puissance.

— N'est-ce pas un art dégénéré que celui qui se perd dans les règles, qui disparaît dans la servilité de la

forme, et ne sont-ce pas aussi des artistes en décadence que ceux qui attachent à cette forme une telle importance qu'ils ne peuvent goûter sans elle aucune beauté vraie ayant jailli du cœur, et qui s'en contentent, même quand elle n'encadre que le vide, le médiocre, la stérilité ?

— Que voulez-vous ! c'est le défaut des civilisations très avancées... Nous sommes ainsi en littérature... La ciselure d'une monture nous attire plus que le joyau lui-même.

Il continua sur ce ton, ravissant Marcia malgré elle par son éloquence, et, en même temps, heurtant imperceptiblement en elle quelque sentiment ou quelque impression. Peut-être ces dissonances lui eussent-elles été désagréables ou même pénibles si, en même temps, elles n'eussent développé en elle, par la discussion et le choc des idées, une valeur intellectuelle qu'elle n'avait pas soupçonnée jusque-là, et qui, naturellement, lui causait à constater une réelle satisfaction, en sorte qu'une conversation avec Raymond lui laissait une impression plutôt agréable.

D'ailleurs, comme beaucoup de gens très intelligents, un peu sceptiques et très éclectiques, il n'avait sur rien d'idées profondes. Il devait peut-être une part de son succès comme conférencier à ce quelque chose de fuyant, à cette absence de drapeau en quelque ordre que ce fût, à cette facilité à s'assimiler les idées ambiantes et à suivre le courant régnant. Ce n'était chez lui ni bassesse, ni versalité, ni habileté de métier, mais simplement le manque de principes et d'opinions qui distingue bon nombre de ces êtres très raffinés et amis de l'équilibre

dont il avait parlé. Marcia eut à plusieurs reprises la jouissance très délicate de le voir frappé de ses idées à elle, et disposé à s'y ranger sur certains points. Elle était trop jeune et trop inexpérimentée pour découvrir chez lui ce manque de fond. Elle n'avait jamais rencontré jusque-là que des natures fermes, bien formées, appuyées sur les convictions religieuses comme sur une base de granit. L'éloquence de Raymond et l'espèce de nervosité qui tenait lieu d'émotion à sa nature blasée, déguisaient à ses yeux les différences qu'il offrait avec ces natures-là. Et enfin, il faut le dire, il était, excepté Luc, qu'elle avait accueilli comme un parent, le premier homme jeune, très beau, très spirituel, qui s'occupât d'elle et parût l'admirer. Cette vague et entraînante sympathie qui précède souvent un sentiment plus vif, influençait son jugement, tandis que la valeur très réelle de Raymond la disposait à subir son influence, et, tout en discutant avec lui et en réservant ses sentiments intimes, à le voir à travers un prisme, à lui attribuer même des qualités qu'il n'avait pas.

Luc repartait ce soir-là. Elle prit congé de lui avec une sincère affection, et exprima son désir de le revoir le dimanche suivant ; mais il s'en alla le cœur triste, découragé, et nourrissant contre le jeune et brillant conférencier à la langue dorée un ressentiment et une jalousie involontaires.

XII

Le lendemain, Juliane sembla changer de tactique. Elle alla frapper à la porte de Marcia au moment où celle ci rentrait de la messe, et lui offrit avec entrain une promenade à la petite ville voisine.

— Oh ! de tout mon cœur ! dit Marcia, reconnaissante. Sera-ce après le déjeuner ?

— Avant... Dans une heure, si vous voulez...

— C'est que... mon oncle m'a offert de regarder ses gravures, et m'a dit d'être chez lui à dix heures.

Et la pauvre Marcia rougit de contrariété en se trouvant obligée de répondre ainsi, et surtout en voyant l'effort que fit Juliane pour dominer sa mortification.

— Prenez garde qu'il ne vous accapare, dit-elle avec une vivacité jalouse.

Puis, regrettant d'avoir laissé échapper cette parole, elle reprit plus doucement :

— Il est bon, meilleur qu'il n'en a l'air ; mais si l'on n'a pas pour lui de l'affection, avec l'habitude de s'occuper des malades ou des vieillards, on peut regretter de

voir ses heures prises et ses plaisirs entravés. Alors, nous remettrons notre promenade, dit-elle avec un nouvel effort pour sourire.

— Ne voulez-vous pas rester un moment ? Ma chambre est si agréable ! dit timidement Marcia.

— Merci... Voici l'heure à laquelle mon oncle aime à entendre la lecture des journaux...

Une heure après, Marcia descendit et se dirigea vers la bibliothèque. Juliane s'y trouvait encore, lisant d'une voix claire et expressive, dans laquelle on n'aurait pu surprendre la moindre fatigue. Raymond Nalys, debout près de la fenêtre, semblait s'isoler de la politique, et regardait briller au-dessous de lui les eaux de l'étang, sur lesquelles les demoiselles de Sonneval s'amusaient à diriger un léger bateau.

— Assez, Juliane, dit M. Belde d'un ton péremptoire. J'ai promis à ma nièce que Nalys lui montrerait mes gravures. Envoyez-moi Sylvain, et ne vous croyez pas obligée de rester ; je sais que vous ne vous connaissez guère en dessin.

— M^lle^ de Laubly a-t-elle eu l'heureuse chance de rencontrer un professeur de peinture aussi expérimenté que son professeur de chant ? demanda Juliane avec une simplicité et un intérêt affectés.

— Elle a le goût de la peinture et du dessin, et vous, ma chère, vous n'y entendez rien, il faut l'avouer.

La pâleur de Juliane s'accentua. Mais elle fit un effort pour rire.

— Je vais vous envoyer Sylvain, dit-elle. A parler vrai, ces vieilles gravures ne me disent pas grand'chose... La lecture des revues m'intéresse davantage...

Et, ayant ainsi rappelé adroitement qu'elle savait se rendre utile, elle quitta la chambre avec la même apparence de bonne humeur

Presque aussitôt le nègre entra.

— Mes portefeuilles et ce chevalet, dit M. Belde d'un ton bref. Raymond, ajouta-t-il, il faudra que vous ayez l'obligeance de prendre et de replacer vous-même ces gravures : je ne les confie pas à tout le monde.

Et alors commença pour Marcia une des séances les plus intéressantes qu'elle eût encore connues.

Il y avait là, serrées dans quatre énormes portefeuilles, une splendide collection de gravures, les unes sur acier, les autres à l'eau forte Elles étaient rangées par écoles ; mais Raymond demanda à M. Belde de commencer par les primitifs, de sorte que Marcia vit passer sous ses yeux quelques-unes des merveilles de l'art ancien allemand, flamand et italien : les Durer, les van Eyck et les Metzys, les Giotto, les Fra Angelico, et tant d'autres artistes merveilleux, de l'époque à laquelle, cependant, on laissait la prééminence au sentiment et à l'imagination.

D'abord un peu étonnée de ces manifestations naïves, toutes nouvelles pour elle, d'un art dont l'inspiration reste à des hauteurs aujourd'hui inaccessibles, elle en sentit bientôt le charme pénétrant, irrésistible, et M. Belde sembla prendre plaisir à voir l'expression d'intense admiration peinte sur son visage.

Raymond, qui partageait cette admiration, lui faisait remarquer la beauté surhumaine des figures, le calme presque surnaturel des paysages.

— Ce qui nous impressionne, disait-il avec enthou-

siasme, est d'autant plus extraordinaire que, comme beauté plastique, cela laisse souvent beaucoup à désirer.

— J'aimerais à savoir, dit M. Belde, comment ma nièce, qui éprouve évidemment ce sentiment, pourrait l'expliquer.

— Vous l'avez dit vous-même, répondit Marcia, levant vers lui ses beaux yeux humides d'émotion : parce que ces peintures éveillent en nous un *sentiment*.

— C'est cela, s'écria Raymond, ravi, le sentiment ou l'idée abstraite du beau, moral ou idéal, existant au-dessus des lignes matérielles, et résidant dans l'expression des figures, dans la transparence qu'elles offrent aux âmes... Et avant de voir ce qui reste là des primitifs, permettez-moi de vous montrer, comme contraste, des Titiens, des Rubens et des...

— Oh ! non, pas maintenant ! Laissez-moi garder mon impression ravissante ! Est-ce que vous aimez mieux Rubens ?

— Moi ! J'apprécie ses œuvres, et plusieurs sont hors de pair ; mais ceci est si vraiment beau !

La cloche du déjeuner sonnait.

— Il faut remettre à un autre jour une nouvelle séance, dit M. Belde, satisfait. A propos, Marcia, connaissez-vous depuis longtemps le fils de mon vieux camarade, le colonel d'Espranges ?

— Non, j'ai fait sa connaissance, il y trois semaines, chez mon oncle. Il est gai et charmant, et il semble que la loyauté transparaisse dans toute sa personne.

— C'est lui qui m'a rendu curieux de vous voir, dit M. Belde. Allez tous deux, maintenant; je n'irai pas

à table ; je veux, pendant quelque temps encore, garder sous mes yeux cette Vierge de Cimabue, dont vous verrez quelque jour l'original au Louvre...

Raymond ouvrit les portes devant Marcia. Juliane, seule, se trouvait dans le salon, attendant le second son de la cloche.

— Quoi ! mon oncle ne vient pas ? Je crains qu'il n'ait été un peu excité et fatigué, dit-elle, secouant la tête, et parlant avec une affectation de douceur.

— M. Belde n'a jamais été mieux portant, répliqua froidement Raymond.

— Je m'étonne, dit Marcia, qu'un homme paraissant aussi positif que mon oncle, et s'étant occupé toute sa vie de choses si techniques, ressente tant d'enthousiasme devant le genre de peinture dont nous avons vu ce matin des spécimens.

— Ce n'est pas de l'enthousiasme qu'il éprouve, mais plutôt la satisfaction très spéciale du connaisseur...Il y a là en germe tout ce qui s'est produit de beau depuis des siècles.

— Et vous ? demanda Marcia, le regardant avec curiosité, aimez-vous ce genre seulement comme précurseur ?

— Oh ! moi, je raffole de l'archaïsme, répondit Raymond en souriant. Je suis sincère dans mon admiration passionnée.

— Et, cependant, vous aimez ce qui est équilibré et complet, dit la jeune fille avec malice, et ces peintures antiques, ces fresques primitives se distinguent par le sentiment, la pensée, et non pas l'harmonie des proportions et de la science.

Il ne put s'empêcher de sourire à son tour.

— Vous me battez avec mes propres armes... Le beau, où qu'il soit, nous émeut toujours, après tout, et je puis me passionner pour les mélodies que je qualifierais de... rengaines, si vous n'en faisiez jaillir des accents que leurs auteurs eux-mêmes n'avaient pas soupçonnés...

— Mademoiselle est servie, dit la voix solennelle du vieux Daniel, tandis que les convives entraient précipitamment dans le salon.

XIII

Les jours qui s'écoulèrent furent très agréables pour Marcia. Ses rapports avec son oncle étaient quelque peu gouvernés par le caprice de ce vieillard morose ; mais comme il lui témoignait une bienveillance de plus en plus marquée, son importance grandit aux yeux de ceux des hôtes qui pensaient qu'une jeune provinciale sans fortune et l'héritière d'un riche parent sont deux personnalités distinctes. Il y eut quelques changements dans la petite société des Étangs. Les Havard furent remplacés par un général de cavalerie et sa femme, personne amusante et pleine d'entrain, et, presque chaque jour, un ou deux nouveaux convives parurent au dîner. Les seules ombres qui demeurassent pour Marcia étaient d'abord une certaine contrainte vis-à-vis de son oncle, puis l'hostilité voilée et polie, mais irréconciliable, de Juliane. Cette hostilité s'accentuait d'autant plus que, à mesure que croissait la faveur de Marcia auprès de M Belde, celui-ci se montrait plus désagréable vis-à-vis de M^lle^ Vaubley.

Le jour de l'arrivée du général de Hautmont, M Belde était venu assister au dîner. Bien qu'on fût en septembre, l'air était si doux, qu'il fit rouler son fauteuil à l'entrée de la terrasse. Juliane, qui s'arrogeait la tâche, d'ailleurs discrète, de veiller sur lui, approcha sa chaise, et le général, ayant allumé un cigare, se tint debout près d'elle. Il l'avait connue, deux ans auparavant, dans une ville de province, où il commandait une brigade et où M. Vaubley dirigeait une administration.

— J'ai revu l'autre jour un de vos anciens amis, dit-il, après qu'ils eurent échangé quelques nouvelles au sujet de leurs connaissances communes de ce temps-là.

Elle leva les yeux vers lui pour l'interroger

— C'est le capitaine Maublanc, reprit-il, qui est aujourd'hui au 2e dragons. Eh ! mademoiselle Juliane, vous le trouviez alors un danseur assez passable, et les bonnes langues de la ville avaient déjà arrangé tout un roman...

Juliane essaya de faire écho à son rire, mais Marcia, qui était près de là, trouva que cela sonnait faux.

— J'ai peur, pour sa tranquillité, qu'il ne vous ait point oubliée, dit le général, continuant ce qu'il jugeait une plaisanterie. Il m'a demandé ce que vous devenez, et a pris un air tragique quand je lui ai demandé s'il n'était point marié.

— Mon oncle, dit vivement Juliane se penchant vers M. Belde, l'air devient humide... Ne voulez-vous pas rentrer ?

— Je suis encore capable de prendre soin de moi-même, ma nièce... Permettez moi de vous dire que vous

exagérez, depuis quelque temps, les témoignages de votre sollicitude... Elle peut être fort méritoire de la part de quelqu'un qui a ou croit avoir intérêt à ma mort, mais elle dépasse les bornes... et le but...

— Oh ! mon oncle !

Ce fut toute la protestation de Juliane. Sa main, posée sur ses genoux, tremblait violemment, mais son accent garda la même douceur.

Cependant, cette violente et brutale sortie avait causé une pénible stupéfaction au général et à Marcia, seuls à portée de l'entendre. Le général, qui était un peu lent, ôta son cigare de sa bouche et commença :

— Belde, mon cher, vis-à-vis d'une femme...

Mais M. Belde ne l'écoutait pas. Son regard avait rencontré les yeux de Marcia, et dans ces yeux si clairs, si sincères, il lisait une vive indignation et un reproche non déguisé, tandis que les joues de la jeune fille se couvraient de rougeur pour le compte de celle qui venait d'être si cruellement humiliée.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui dit-il tout à coup avec irritation. Ne suis-je pas libre de parler comme je l'entends dans ma propre maison ?

Elle secoua la tête et, le regardant bien en face :

— Non, mon oncle, dit-elle courageusement, vous n'avez pas le droit d'accuser de flatterie ou de bassesse une personne à qui son âge et sa situation ne permettent pas de vous répondre.

Une flamme passa dans les yeux ternes du vieillard.

— Et vous, dit-il violemment, vous croyez-vous le droit de me donner une leçon ?

— Non, seulement le droit de vous répondre quand

vous m'interrogez, et de prendre le parti d'une jeune fille comme moi quand vous la traitez injustement.

Elle avait parlé avec une douceur mêlée de fermeté, bien qu'elle tremblât d'émotion.

Juliane la regarda avec un effroi involontaire, mêlé de ressentiment.

M. Belde ouvrit la bouche pour répliquer ; mais soudain, sa colère parut tomber ; ses yeux reprirent leur expression impénétrable, et, se retournant vers le général, il dit du ton le plus indifférent :

— Ainsi, vous n'êtes pas allé à Aix cette année ? Comment s'en trouveront vos vieux rhumatismes ?

Marcia poussa un soupir de soulagement, et s'éloigna doucement à la recherche de lady Trafford.

— Vous êtes brave, dit près d'elle la voix harmonieuse de Raymond, avec un accent d'admiration. Vous n'eussiez jamais, *vous*, assumé le rôle obséquieux de M^lle^ Vaubley... Avez-vous vu sa figure, quand cet excellent général lui a donné des nouvelles de son ex-fiancé ?

— Oh ! étaient-ils réellement fiancés ? dit Marcia d'un air de regret.

— J'ai vu, il y a deux ans, une bague au doigt de M^lle^ Vaubley... Et ce pauvre capitaine faisait retentir de son désespoir les échos d'alentour et d'ailleurs.

— Lui... était-elle très attachée ? demanda la jeune fille avec une sorte de répugnance.

— Oui, aussi sincèrement attachée qu'elle peut l'être ; il n'avait pas sa valeur à elle, mais quelle droiture ! Quand je parle de valeur, je veux parler de l'intelligence. Comme valeur morale, il la dépasse de cent coudées...

Il y eut un silence, puis Marcia dit naïvement, comme pensant tout haut :

— Je voudrais pouvoir aimer Juliane !

Raymond sourit.

— A voir la manière pleine de bravoure dont vous l'avez défendue tout à l'heure, on penserait que vous l'aimez.

— Non, et peut-être est-ce pour cela que je ressens le besoin d'être très juste envers elle.

Il garda à son tour un instant le silence, puis murmura avec émotion :

— Vous ne savez pas, non, vous ne pouvez pas savoir combien il est sain et rafraîchissant de rencontrer une nature comme la vôtre !... Tant de droiture, de générosité !... Et *vous*, vous seriez si fidèle ! ajouta-t-il plus bas.

Elle rougit, et dit très vite :

— Si je suis droite, comment ne serais-je pas fidèle ? Mais voilà lady Trafford qui me fait place sur son banc... Quelle aimable vieille femme, n'est-il pas vrai ?

—Oui, un vieux ménage idéal, un arbre toujours vert... Et fidèle, elle aussi, dit-il en souriant.

Elle s'arrêta une minute pour regarder sir Rupert, qui offrait un châle à sa femme avec une politesse affectueuse vraiment touchante.

— Ce doit être bon, reprit-elle d'un air rêveur, de se rappeler ensemble, arrivés à cet âge, l'affection immuable qu'on a eue l'un pour l'autre, et tout ce qu'on a fait ensemble de beau et de bien...

— On dit qu'elle a été l'inspiratrice et l'aide de cette noble vie, répliqua Raymond regardant aussi avec

intérêt le vieil Anglais, penché vers lady Trafford.

— C'est le vrai rôle des femmes, dit Marcia doucement.

Elle s'avança alors vers sa vieille amie, tandis que Raymond, la suivant des yeux, se disait avec une émotion sincère, rare chez lui :

— Elle aussi pourrait être une inspiratrice...

M. Belde ne parut pas en vouloir à Marcia. Il l'appela près de lui pendant la soirée, pour lui faire voir une nouvelle espèce d'orchidée que son jardinier venait de lui apporter.

— Quelles choses ravissantes on dirait sur les orchidées ! dit Raymond, admirant avec elle la charmante fleur aux teintes d'un mauve pâle, aux pétales élégants, qu'on avait placée dans un cornet de cristal. Elles sont tellement idéales, vivant d'air et de lumière, presque sans emprunter à la terre noire et lourde ses sucs vulgaires !

Marcia secoua la tête.

— Toutes les fleurs sont jolies, dit-elle, mais j'aime surtout celles qui me rappellent des souvenirs... Il y a ici, près de ma fenêtre, des roses blanches teintées de rose qui, en s'épanouissant, prennent des tons ambrés... Je les aime, parce que, sur les murs du Chêne-Vert, les pareilles s'épanouissent... Et encore les mêmes au cimetière, sur la tombe de mes parents, ajouta-t-elle plus bas, comme se parlant à elle-même, et regardant vaguement devant elle.

— Oui, les mêmes, dit M. Belde replaçant d'une main tremblante l'orchidée sur la table qui se trouvait près de

lui. Votre mère en avait pris d'ici, il y a des années, pour les transplanter là-bas...

— Oh ! chère, pauvre maman ! murmura Marcia, saisie d'une soudaine émotion, et comme enveloppée tout à coup du souvenir vivant de cette mère perdue, qui avait vécu là où elle se trouvait maintenant, et joui comme elle, à l'ombre de cette demeure et devant cet horizon, de la douceur des nuits d'été...

Elle leva presque involontairement les yeux vers son oncle, cherchant peut-être en lui quelque sympathie pour cette chère mémoire. Il la regarda, et une émotion dont elle ne l'aurait pas cru capable bouleversa un instant son visage rigide. En ce moment, Raymond s'était détourné pour répondre à une question d'Alice de Sonneval ; Juliane les épiait de loin, mais se trouvait arrêtée par Mme de Hautmont, et personne autre ne pouvait les entendre.

— Oui, pauvre Henriette, dit M. Belde d'une voix basse, bien que distincte, que n'est-elle demeurée près de moi pour rendre ma vieillesse moins triste, et me donner la joie de voir se développer sous mes yeux la riche nature de son enfant !... Mais elle a été ingrate, ajouta-t-il avec une profonde amertume, elle a oublié ce qu'elle me devait pour suivre le dissipateur, l'imprudent, le coupable qui l'avait ruinée, elle et sa fille !

Rien ne peut exprimer la haine profonde, l'énergie farouche de ces dernières paroles, proférées cependant presque bas. Elles étaient tellement inattendues, que Marcia le regarda un instant sans presque comprendre le sens de cette explosion de ressentiment. Mais presque

aussitôt, elle reprit possession d'elle-même, et, cruellement froissée, elle se leva précipitamment.

Germaine commençait à ce moment une sonate, et chacun se rapprochait du piano.

— Mon oncle, dit-elle d'une voix qui lui parut à elle-même tellement changée et tellement ferme qu'il lui sembla entendre des accents étrangers, jamais personne n'insultera devant moi à la mémoire de mon père... Il a pu être imprudent et malheureux, mais jamais coupable ni dissipateur ! Et ma chère, ma noble mère a accompli le plus strict comme le plus précieux des devoirs, en refusant de quitter celui à qui elle avait été unie jusqu'à la mort... Vous ne serez pas étonné que je reparte demain pour la maison

Elle fit quelques pas pour s'éloigner, puis, émue d'un sentiment plus doux, elle se retourna, et vit sur le visage de son oncle une sorte de stupeur désolée.

— Vous avez été bon pour moi, et je dois vous en remercier, ajouta-t-elle d'un ton ému Nous ne nous reverrons sans doute plus... Je ne suis pas assez souple pour demeurer ici... Laissez-moi vous dire, cependant, que ma mère n'a jamais été ingrate... Elle m'apprenait à prier pour vous...

Avant qu'il eût eu le temps de lui répondre, elle avait disparu.

D'un geste machinal et nerveux, il posa sa main tremblante sur la table ; il heurta le petit vase de cristal qui contenait l'orchidée, et le vase, roulant à terre, se brisa avec un bruit argentin.

Juliane accourut en même temps que Raymond.

— Quel dommage ! La fleur est froissée et ne se relè

vera pas, dit-il, prenant avec précaution l'orchidée, qu'un fragment du vase avait à demi écrasée.

— Si fait, un peu d'eau pure la fera revivre... Donnez-moi un autre vase, Juliane...

Il parlait avec un sang-froid qui eût bien étonné un témoin de la scène précédente. Juliane apporta un mince cornet en verre de Venise, et y plaça l'orchidée.

— Voici, dit en souriant M. Nalys, la rose que Mlle de Laubly portait à sa ceinture... On dirait que quelqu'un l'a foulée aux pieds...

— Placez-la avec l'orchidée, fit M. Belde d'un ton autoritaire, et posez-les là où la main d'un vieillard maladroit ne pourra les atteindre. Sonnez Sylvain, Juliane.

— Et Mlle de Laubly? Où est-elle donc? demanda Raymond, cherchant des yeux la robe blanche de Marcia.

— Elle était fatiguée, et elle est remontée dans sa chambre, répondit M. Belde de sa voix la plus sèche, tandis que le nègre, qui se tenait toujours à portée de son appel, roulait, sans effort apparent, le fauteuil de son maître.

Une demi-heure plus tard, comme les sons du piano se faisaient encore entendre dans le salon, Marcia entendit frapper à sa porte. Elle avait quitté sa toilette du soir pour s'occuper plus commodément de faire sa malle, et elle venait de revêtir un peignoir de jaconas bleu, et de natter, pour la nuit, ses cheveux longs et épais. Très décidée, calme en apparence, bien que secrètement meurtrie par la lutte qu'elle avait livrée, elle s'occupait activement de rassembler ses affaires. Surprise d'entendre frapper, s'attendant à voir Guillemette, ou peut-

être Juliane, mais armée d'avance contre toute objection à un départ immédiat, elle alla ouvrir, et faillit reculer de surprise en voyant la grosse tête crêpue de Sylvain.

— Monsieur demande Mademoiselle, tout de suite, tout de suite.

— Mais, s'écria-t-elle, à peine revenue de sa surprise, je ne puis paraître ainsi chez mon oncle...

— Lui vieux, et Mademoiselle être jolie, comme... comme une petite fille, dit le bon vieux nègre en grimaçant un sourire. Il ne dormira pas si elle ne vient pas vite, vite...

Marcia soupira. Elle était lasse, et craignait d'avoir à discuter un départ auquel elle était décidée, à débattre une question de chaperon, etc. Mais elle ne pouvait refuser; s'étant assurée que la musique continuait toujours, et qu'il n'y avait pas de chance pour qu'on pût la rencontrer dans son peignoir du matin, elle suivit le nègre dans un corridor situé de l'autre côté de la maison, où elle n'avait pas pénétré jusque-là, et descendit avec lui un escalier qui la ramena au rez-de-chaussée. La porte de M. Belde était restée entr'ouverte. Sa chambre était très vaste, et triste à cette heure, faiblement éclairée comme elle l'était, avec des tentures d'un vert foncé qui paraissait noir, des meubles de vieil acajou et, pour tout ornement, un portrait de femme qui se trouvait dans l'ombre.

Le vieillard était assis dans un fauteuil à dossier droit; un couvre-pied en soie rouge était jeté sur ses genoux. Que ce fût l'effet des tentures presque funèbres ou le reflet brillant de la soie ponceau, il sembla à Marcia d'une pâleur livide.

— Laisse-nous, Sylvain... Venez ici, mon enfant. Je ne vous retiendrai pas longtemps... Vous êtes sous mon toit, vous êtes une femme, et j'ai manqué à ce qu'un hôte et un gentilhomme se doit à lui-même en vous parlant comme je l'ai fait...

Il y avait quelque chose de si pénible à entendre dans ces excuses prononcées par un vieillard, et aussi dans l'accent frémissant de cet orgueil humilié, que le cœur généreux de Marcia ne put en supporter davantage. Elle s'agenouilla précipitamment près de lui, et saisit la main diaphane qui tremblait sur le couvre-pied de soie.

— Mon oncle! oh! mon oncle, c'est trop! Pas un mot de plus, je vous en supplie! J'ai tout oublié. . Vous ne m'en voulez pas, à moi non plus, si j'ai été trop vive dans mes paroles?

Il fit à deux reprises un effort inutile pour parler, tant ses lèvres étaient tremblantes. Enfin, il réussit à dominer son émotion.

— Il n'est plus question de départ, Marcia ?

— Non, non, dit-elle en souriant à travers ses larmes, et s'inclinant pour poser ses lèvres sur la faible main qui s'agitait encore.

— Alors, reposez en paix sous ce toit, où je suis heureux de vous voir... Sylvain !

Le nègre parut.

— Lève cette lampe... La chambre est si sombre qu'on voit à peine à se diriger... A demain, Marcia .. Je vous attends à dix heures... Je veux vous montrer des gravures de Raphaël : la *Transfiguration*, le *Saint Georges*, la *Vierge à la Chaise*, un portrait de jeune homme, et d'autres que vous connaissez de nom...

Elle se retourna pour lui adresser un dernier sourire, et, à ce moment, aperçut dans la pleine lumière de la lampe, que Sylvain tenait élevée, le portrait dont le pâle coloris ressortait sur les sombres tentures. C'était celui d'une très jeune femme, frêle et pensive, en robe de bal blanche, avec une écharpe de dentelle noire et un bouquet de roses. Elle avait des cheveux d'un blond de lin, disposés en longues boucles, et il sembla à Marcia que le regard triste de ces yeux bleu pâle la suivait avec une sorte de supplication. Elle s'était arrêtée involontairement, et M. Belde s'aperçut de l'espèce de fascination qu'elle ressentait.

— Ma femme, dit-il brièvement.

— Il me semble que je l'aurais aimée, dit doucement la jeune fille.

Elle vit qu'il était tout à coup plongé dans une profonde rêverie et qu'il ne la regardait plus. Mais, comme elle atteignait sans bruit la porte, il leva la tête.

— Vous avez l'air d'une enfant avec ces longues nattes rejetées en arrière, dit-il soudain d'un ton de bonne humeur. Qui soupçonnerait ce qui se cache d'énergie dans cette tête blonde ?... Dormez en paix, répéta-t-il.

Et, après un dernier sourire, elle regagna sa chambre sous la conduite de Sylvain, à travers les méandres de cette vieille maison.

Elle rejeta vivement dans les tiroirs les objets qu'elle en avait ôtés, et s'accouda à la fenêtre, contente de voir la masse des charmilles et les arbres à tête ronde se profiler sur le ciel clair, semé d'étoiles, tandis qu'au loin, un rayon de lune frissonnait sur les eaux calmes et noires de l'étang.

Une sensation joyeuse s'emparait d'elle... Pourquoi était-elle heureuse ainsi ? Était-ce la satisfaction d'avoir défendu son père, l'émotion d'avoir vu ce vieillard orgueilleux reconnaître ses torts, la perspective ravissante de connaître demain des chefs-d'œuvre dont une voix éloquente lui détaillerait les beautés ?...

Un peu plus tard, elle entendit, dans le jardin, la voix de Raymond Nalys.

— Qu'aurait-il dit si j'étais partie si vite ? se demanda-t-elle.

Les voix se perdirent sous les arbres, et elle ferma la fenêtre, en murmurant le refrain d'une ancienne ballade.

XIV

Rien ne vient plus troubler l'harmonie aux Étangs. Juliane elle-même a peut-être reçu des instructions secrètes et quelque admonestation sévère, car elle a cessé ses attaques plus ou moins directes et ses allusions désagréables, et Marcia, disposée à voir les choses sous leur jour le plus favorable, se plaît à croire qu'elle a été touchée de se voir défendue contre l'injustice de M. Belde.

Celui-ci a déclaré péremptoirement à sa nièce qu'il désirait voir se prolonger son séjour jusqu'à la fin du mois. L'ouverture de la chasse amène de nouveaux hôtes pour remplacer les Havard, les Sonneval et deux ou trois autres. Mais sir Rupert et sa femme restent, Raymond Nalys s'arrange pour partager son temps entre Paris et les Étangs, et le colonel d'Espranges s'est annoncé avec sa sœur pour le dimanche suivant.

Certes, Marcia n'est pas une ingrate ; bien des fois, dans la journée, elle se reporte par la pensée au Chêne-Vert. Elle écrit de longues lettres à Lucie, et même aux

enfants, et elle est pressée de les revoir... Mais ce que c'est que les contradictions qui passent dans l'esprit des jeunes filles !... Elle ne voudrait pas non plus abréger son séjour aux Étangs...

Quelquefois, elle se demande le secret du charme qui l'y attache, qui lui fait aimer ces grandes chambres à hautes fenêtres, ce jardin à l'ancienne mode, ces charmilles en labyrinthe avec leurs froides et souriantes statues, ces buis et ces ifs taillés, ces lignes interminables de reines-marguerites et de dalhias; puis ces bois où la vraie nature reprend ses droits et où le feuillage croît avec une vigueur désordonnée, cet étang aux capricieuses découpures, avec ses minuscules forêts de roseaux et ses nappes vertes et blanches de nénufars... Et cette vie à la fois très libre et très raffinée, où elle sent son esprit prendre chaque jour de nouveaux développements, où sa valeur intellectuelle s'accroit, non seulement au contact des êtres supérieurs qui l'entourent, mais encore dans la révélation des objets d'art qu'il lui est donné d'admirer chaque jour...

Ce sera triste de les quitter... Un léger remords arrête ici ses pensées; elle s'en veut un peu de ne pas aimer son oncle. Elle est certes reconnaissante de l'amabilité légèrement capricieuse qu'il lui témoigne, mais la glace n'est pas rompue entre eux, et lorsque Marcia croit qu'elle va l'aimer, il se montre si égoïste, si bourru, si méchant envers l'un ou l'autre de ses souffre-douleurs. que son cœur se retire et proteste.

Ce n'est pas non plus Juliane qu'elle regrettera. Aucun lien d'amitié n'a pu se nouer entre elles. Marcia sent instinctivement que Mlle Vaubley la déteste ; elle n'éprouve,

elle, qu'un peu de mépris et beaucoup de pitié envers cette fille de vingt-deux ans, qui s'est condamnée, pour l'amour de l'argent, à la plus pénible des servitudes, et qui, dans un espoir problématique, après tout, a rejeté le cœur loyal et fidèle de l'homme à qui elle avait promis de l'épouser.

Mais il y a les Trafford... Ce serait triste de leur dire adieu si, tentés par ses descriptions et celles de Luc d'Espranges, ces grands voyageurs ne se proposaient de passer une saison dans le voisinage de Dinan, où un de leurs parents a loué un château...

Puis, Luc vient dîner tous les cinq ou six jours... C'est étonnant comme Marcia aime à le voir ; il semble que la vieille maison prenne un nouveau charme quand elle le sait là, quand elle peut causer du Chêne-Vert, de la Bretagne, et de beaucoup d'autres sujets encore, avec la très agréable et très douce certitude de trouver une sympathie absolue, de faire toujours résonner une note juste, — tout à fait ce qu'elle a besoin d'entendre pour être satisfaite... Oh ! elle le regrettera certainement, quoique, ces dernières fois, il ait été un peu sombre et préoccupé... Elle lui a même demandé ce qui le tourmentait, et il a parlé vaguement d'ennuis de service... Pauvre Luc ! se peut-il qu'on emporte des soucis quelconques sous ces ombrages, le long de ces charmilles, sur cette terrasse tranquille d'où l'on découvre les prairies, les bois et les eaux couleur d'ardoise de l'étang ?

Et... pourquoi ne s'avouerait-elle pas que Raymond Nalys lui laissera un vide ? N'a-t-il pas été le principal initiateur de son esprit ? Ne lui a-t-il pas révélé des formes du beau qu'elle ne connaissait pas ?

Elle ressent à propos de lui quelque chose de très singulier... Tantôt une petite souffrance aiguë qu'elle ne veut pas admettre, tantôt l'impression confusément joyeuse qu'il est entré dans sa vie, et qu'elle le retrouvera. Quand elle tombe malgré elle, sans s'en douter, dans une de ces rêveries comme les vertes charmilles en ont probablement abrité beaucoup, depuis des années, ce beau visage intelligent lui apparaît parmi tous les objets qu'elle évoque et dans tous les lieux où erre sa pensée. Elle se surprend lui montrant le vieux verger du Chêne-Vert, lui disant l'histoire des portraits de famille ; elle le voit assis à la fontaine aux Fées... La silhouette déchiquetée de la Garaye s'offre à son esprit... C'est étrange : cette fois, il n'y est pas, c'est Luc qui regarde, les yeux brillants et humides, les pierres écroulées...

Mais elle secoue ce qu'elle prend pour une obsession.. Elle éprouve une secrète irritation de se perdre ainsi en songeries vagues et creuses, et elle s'empare d'un livre bien sérieux, bien instructif, qui occupe sa pensée en lui offrant un objet positif et absorbant.

Le samedi soir arrive. C'est le lendemain qu'a lieu la fameuse ouverture. Le général de Hautmont, qui est un enragé, raconte d'interminables histoires de chasse à deux ou trois officiers que le respect et la discipline obligent à l'écouter sans broncher, sauf à faire des réserves sur la hâblerie inconsciente de leur supérieur.

Quand Marcia descend pour dîner, elle trouve dans le salon de nouvelles figures, la plupart masculines, et Luc s'élance vers elle, suivi plus lentement d'un homme âgé, grand, sec et mince, avec les cheveux blancs en brosse et des moustaches très rudes sur une figure

brunie, trahissant dans toute sa manière d'être sa qualité de militaire.

— Mon père... Père, Mlle Marcia de Laubly...

Le visage de Luc rayonne. Quelles qu'aient été ses impressions des voyages précédents, ses soucis semblent dissipés.

— Presque une nièce ! dit le colonel, serrant vigoureusement la petite main que Marcia lui tend en souriant. Je ne peux me faire à l'idée qu'une nièce de Lucie ne soit pas ma parente... Mais c'est tout pareil. . Avez-vous de bonnes nouvelles du Chêne-Vert ?

— Excellentes, colonel, dit gaiement Marcia, aussitôt prise de sympathie pour ce vieillard plein d'entrain, dont les petits yeux brillants, abrités sous d'énormes sourcils hérissés, la regardent avec une attention très profonde, mêlée de beaucoup de bienveillance.

— Et comment vous arrangez-vous avec mon terrible vieil ami ? Ne vous a-t-il pas envoyé trop de ces coups de boutoir dont il est prodigue ?

— Je ne les aurais pas supportés patiemment, répond-elle avec un sourire tranquille. Une fois, j'ai failli repartir, mais tout s'est arrangé, et je suis reconnaissante des plaisirs qu'il me procure... Il y a ici une société très agréable, très intelligente, et, quand je serai retournée à ma solitude du Chêne-Vert, j'aurai de l'aliment pour mes souvenirs et mes méditations...

— Le Chêne-Vert a laissé à mon fils des impressions enthousiastes. Il y a été reçu avec une affection sur laquelle il ne tarit pas.

— C'est moi qui l'ai accueilli la première, mais j'ai

été tout d'abord, je le crois, peu hospitalière, dit Marcia gaiement.

Le colonel éclata de rire.

— Ah ! oui ! Il nous a conté que vous vous étiez montrée défiante. Cela a fait triompher discrètement ma sœur, qui vit très retirée d'ordinaire, et qui, peu au courant de l'équipement de nos touristes modernes, les trouve moins corrects que dans sa jeunesse ..

— Le costume de M. d'Espranges était cependant fort élégant, répliqua Marcia en riant, et je ne sais où j'avais la tête... Mais ne m'a-t-on pas dit que mademoiselle votre sœur vous avait accompagné ?

— Oui, elle a fait un extra ; ce voyage est tout à fait un événement dans sa vie... Voulez-vous que je vous présente à elle ?

— De tout mon cœur...

Le colonel lui offrit le bras avec une galanterie un peu surannée, et se dirigea avec elle vers l'autre extrémité du salon. Dans un coin éloigné des fenêtres et abrité par un paravent, Marcia aperçut, enveloppée d'un châle épais, une figure qui retraçait avec une ressemblance frappante celle de son compagnon. C'était le même teint brun, les mêmes traits aquilins, maigres et accentués, les mêmes sourcils blancs et hérissés. Ses cheveux, naturellement, n'étaient pas taillés en brosse ; ils étaient divisés en deux bandeaux d'une blancheur de neige, puis réunis en un lourd chignon, tourné sans art. Enfin, pour compléter la ressemblance, une ombre de... eh bien ! oui, une ombre de moustache rude ombrageait la lèvre de Mlle Sidonie.

Ce qui la distinguait du colonel, outre sa robe de soie

noire, ornée au cou d'une broche ancienne en améthystes, c'était la mobilité inquiète de sa physionomie, et l'expression d'étrange timidité de ses yeux, bons et intelligents. Quiconque s'approchait d'elle lui imposait vraiment un supplice, et cette timidité, qui était visible pour tous, contrastait d'une manière comique avec la lèvre ombragée d'un appendice si masculin.

— Voici Marcia de Laubly, dit son frère... Le sort en est jeté, ajouta-t-il gaiement, je ne puis vous traiter en étrangère, et je supprime le « mademoiselle ».

— Et j'en suis très contente ! répondit la jeune fille, reportant ses yeux brillants du colonel à la vieille demoiselle.

La figure de celle-ci s'éclaircit. Elle avait peur de toutes les nouvelles connaissances ; mais cette gracieuse petite personne en mousseline blanche, qui s'asseyait près d'elle avec un respect plein de sympathie, n'avait rien d'effrayant. Le colonel s'éloigna.

— Je suis très contente de faire votre connaissance, dit M^lle^ d'Espranges avec un reste de timidité.

Marcia retint un mouvement de surprise : sa voix, basse et masculine, rappelait aussi à s'y méprendre celle de son frère.

— Et moi, j'ai entendu souvent déjà M. d'Espranges parler avec une tendre préférence de sa tante Sidonie, répondit la jeune fille.

— J'ai élevé Luc... Il a perdu sa mère en naissant

— Je sais, dit Marcia, inclinant la tête, nous avons cela de commun : moi non plus, je n'ai pas de mère ; mais, comme lui, j'ai trouvé des affections qui m'ont empêchée de sentir le vide de sa perte.

La main de Mlle Sidonie alla chercher celle de Marcia dans un élan de sympathie. Par une bizarrerie de la nature, ou par un trait de race, cette grande femme à l'air masculin et à la tournure disgracieuse avait une main d'enfant, petite et fine, et Marcia regarda avec un peu d'étonnement l'étroit gant noir qui l'enserrait.

— Je crains qu'il n'y ait beaucoup de monde ici, ma chère, dit tout à coup Mlle d'Espranges avec une familiarité qui eût semblé singulièrement flatteuse à Marcia, si elle avait su combien sa compagne était difficile à apprivoiser. Je ne vais jamais dans le monde... J'ai cédé aux instances de Luc, mais, sauf à vous paraître faible d'esprit, j'avoue que tout m'inquiète et me fait peur... Est-ce que ma chambre est très loin de la vôtre?

— Je serais contente si Mlle Vaubley vous avait placée près de moi, dit Marcia gracieusement.

— Et puis... Vous ne croiriez pas, à voir ma grande taille et ma rude figure, que j'ai une mauvaise santé... Je n'oserai pas demander ce qui, pour moi, est devenu presque indispensable...

— Quoi donc? Je puis vous le faire donner...

— Oh! simplement une boule d'eau chaude, et aussi une tasse de tilleul avant que je m'endorme...

— C'est très facile... Pour ne pas l'oublier, je vais tout de suite faire à la femme de charge vos petites recommandations...

Le visage de Mlle d'Espranges redevint inquiet.

— Mais... ne reviendrez-vous pas près de moi? Voici que les dames arrivent, et je ne connais personne...

— Soyez tranquille, je reviens...

Elle se glissa hors du salon, et alla parler à Guille-

mette. Un instant après, elle revint, en effet souriante

— Votre chambre touche la mienne, et si cela vous fait plaisir, j'ouvrirai la porte de communication... N'ayez pas peur de nos hôtes... Vous connaissez Mlle Vaubley ?

— Naturellement, je l'ai vue en arrivant, et, bien qu'elle soit très jeune, j'ai honte de vous dire qu'elle m'a ridiculement impressionnée.

— Lady Trafford, qui est, avec nous, la seule femme présente, ne vous intimidera pas... Laissez-moi vous présenter à elle...

Le petit gant noir tremblait violemment en s'appuyant sur le bras de Marcia. Mais l'aimable Anglaise sut mettre la vieille fille à l'aise si promptement, qu'au moment de se rendre à table, Marcia crut pouvoir lui révéler la célébrité qui s'attachait au mari et à la femme.

Une fois ses premières impressions dominées, Mlle d'Espranges devenait très agréable. C'était la conscience de sa singulière figure qui la rendait timide, et lui faisait appréhender les nouvelles connaissances et l'effet qu'elle pouvait produire. Bien qu'elle vécût dans la retraite et qu'elle eût concentré des facultés d'ailleurs distinguées dans une vie entièrement consacrée à sa famille et aux bonnes œuvres, elle pouvait suivre n'importe quelle conversation, et y apporter son contingent d'idées élevées et originales. Elle finit par intéresser Raymond Nalys, placé non loin d'elle. Il rassemblait en ce moment les éléments d'une conférence sur l'ensemble des œuvres de bienfaisance à Paris et l'influence du contact des riches avec les pauvres, et, une fois mise à son aise, Mlle Sidonie discuta avec lui d'une manière fort autorisée.

— Si M. Nalys s'était trouvé avec nous à la Garaye, dit Luc, s'adressant à Marcia, il aurait certainement pu glisser dans sa conférence l'histoire que vous m'avez racontée.

Elle tressaillit imperceptiblement en se rappelant ce caprice de son imagination, qui associait plus volontiers Luc lui-même que Raymond aux souvenirs de la Garaye.

— Une histoire ! s'écria Raymond. Oh ! combien je serais heureux si quelque chose de vous pouvait en effet se glisser dans ce que je prépare ! Voulez-vous me la raconter ?

Luc fronça les sourcils, et Marcia secoua la tête.

— Pour qu'elle produise toute l'étendue de son impression, il faut, je crois, qu'elle soit dite dans son cadre.

— Oui, s'écria Luc, au pied de cette tour à demi effondrée, de ces délicats débris de la Renaissance, dans le silence et la paix des ruines, avec l'atmosphère du passé, et le ciel bleu au-dessus de ce tranquille paysage...

— Mais, si favorable que soit un cadre, ce qu'il contient a sa valeur intrinsèque, je suppose... Si vous essayiez l'effet de votre histoire, mademoiselle Marcia ?

Depuis quelques jours, il lui donnait ainsi son nom, comme à une vieille connaissance, et elle ne protestait pas ; même ce nom lui semblait presque agréable, prononcé par cette voix harmonieuse.

— Oh ! vraiment, vous serez déçu, dit-elle, éprouvant une sorte de répugnance irraisonnée à lui dire l'histoire contée à Luc avec tant d'enthousiasme. Le comte de la

Garaye et sa femme, qui avaient d'abord fait de ce joli château un lieu de plaisirs et le rendez-vous de chasses brillantes, furent pris tous deux d'une commune passion : la charité, et transformèrent en hospice et en lieu de refuge leur demeure et leur domaine, soignant les malades de leurs mains, et ne voulant plus connaître du monde que les pauvres et les souffrants...

— C'est héroïque, dit Mlle d'Espranges.

Raymond avait gardé un silence involontaire, évidemment déçu dans son attente, et trouvant que l'histoire ne valait pas la peine d'être contée.

— C'est très beau, dit-il enfin, mais je ne sais trop sous quel jour on pourrait présenter aujourd'hui un dévouement de ce genre. Nos modernes, très pratiques, se demanderaient pourquoi ce couple charitable ne se borna pas à confier à des sœurs le soin de son hospice, et ne continua pas, tout en visitant de temps à autre les malades, à jouir des plaisirs légitimes de la vie, et à faire l'ornement de leur monde.

Marcia ne répondit pas. Elle sentit comme un désappointement, avec la certitude que toute discussion serait inutile, et ne ramènerait jamais Raymond au même point de vue qu'elle.

— Il n'est pas à craindre que de tels faits deviennent assez fréquents pour priver la société de ses ornements naturels, dit Luc avec une légère ironie. Même pour ceux qui ne se sentent pas appelés à pratiquer tant d'héroïsme, il est bon, cependant, d'avoir à contempler des types sublimes de dévouement... Les grandes choses, même vues de loin, nous impulsionnent et nous élèvent...

— Ce qui me semble étrange, dit Raymond, répétant,

sans s'en douter, bien que dans un autre esprit, la réflexion faite jadis par Luc, c'est que le mari et la femme se soient trouvés d'accord pour exécuter ce dessein extraordinaire... Chez l'un d'eux, c'eût été déjà une assez singulière exception.

Marcia sentit de vives couleurs monter à ses joues Quelque chose d'inexpliqué l'empêcha de répéter pour Raymond la réponse qu'elle avait faite à Luc. Ce fut celui-ci qui répliqua :

— Il me fut dit, jadis, que les mêmes pensées et les mêmes sentiments viennent souvent d'eux-mêmes aux cœurs qui s'aiment ; dès lors, ne doit-on pas admirer cette émulation, cette ardeur pour le bien, qui est l'idéal des unions ici-bas ?

— Oh ! j'admets et je salue l'influence qui s'exerce entre deux êtres vraiment unis, dit Raymond. Seulement, il y a d'autres formes à donner au bien, et celle dont nous parlons me semble trop extraordinaire pour être goûtée à une époque pratique.

— Et cependant, M^lle^ de Laubly connaît des imitateurs du comte et de la comtesse de la Garaye.

— C'est très beau, et l'on doit s'incliner même sans comprendre.

Marcia baissa les yeux : elle ressentait une nouvelle et plus complète impression de désappointement. Qu'on ne pût imiter de tels exemples, à la bonne heure ! Tout le monde n'est pas fait pour les mêmes œuvres ; mais ne pas les comprendre, cela lui semblait si singulier ! Et cependant, Raymond paraissait avoir des intuitions de toutes les choses élevées... il eût admis la fondation d'un hôpital, un don d'argent ; ce qui le dépassait,

c'était le don de soi-même, ce dévouement personnel et passionné, sans mesure... La mesure ! Ah ! c'est vrai, il l'avait dit un jour, une génération dont les aspirations sont bornées et les sentiments médiocres, se prend comme type du beau et du bien... Elle n'admet pas ce qui est plus haut qu'elle...

Elle releva les yeux. Quelle belle et noble figure ! Quelle intelligence peinte sur ce front ? Quelle expression dans ce regard ! Pourquoi n'avait-il pas l'élan de Luc d'Espranges, cette faculté de vibrer aux grandes choses, cet enthousiasme, enfin, qui semblait n'avoir jamais échauffé son sang ou mouillé ses yeux ?... Il était plus âgé, plus expérimenté, peut-être... Mais le colonel avait, à son âge, gardé autant de jeunesse et de flamme que son fils... Une affaire d'éducation, de milieu, sans doute ? Mais alors, une influence élevée, tendre, puissante, ne pourrait-elle le grandir et le faire vibrer ? Il possédait le don de la parole, le trésor de l'éloquence... Quelle tâche pouvait être la sienne si...

Marcia s'arracha brusquement à ses pensées, et fit à Mlle Sidonie une réponse qui surprit un peu l'excellente fille, car cela n'avait aucun rapport avec la question qu'elle venait de formuler

XIV

Quatre ou cinq jours après le court voyage du colonel et de sa sœur aux Etangs, Marcia reçut de Mme de Laubly une lettre plus longue que n'en écrit d'ordinaire une mère de famille très occupée.

« Marcia chérie, je voulais attendre que tu fusses de « retour pour causer longuement avec toi, — longue- « ment et intimement. Il y a des choses si difficiles à dire « par écrit, et qui se glissent si doucement quand on « parle, et quand un sourire, une expression suppléent « à ce que les mots ont de trop brutal ! Mais on nous « demande quelque chose à quoi il faut répondre, et il « me semble qu'auparavant nous devons réfléchir, parce « que ce quelque chose peut avoir des conséquences « bien sérieuses !... Si tu savais ce que j'entrevois, « chérie !... Je me recueille un instant, cherchant à « m'imaginer que tu es là, assise sur mon tabouret, « tournant vers moi ta chère figure sur laquelle je lis

« tout ce que je veux, — cherchant surtout à croire que « je suis ta mère, et croyant tout à fait que je t'aime « comme l'un de nos enfants...

« Comme tu es jeune, chérie, pour qu'on te fasse « brusquement entrevoir la vie très douce, mais très sé- « rieuse, qui peut être ton lot près d'un être aimé « comme... j'aime Jean ! J'aurais voulu, d'abord pour « moi, pour nous tous, te conserver près de nous en- « core quelques années... Je l'aurais même souhaité « pour toi, car il est bon que les devoirs de la vie soient « précédés et comme préparés par des devoirs plus fa- « ciles, par une période d'heureuse insouciance dont les « joies, moins vives peut-être que celles qui attendent « quelques-unes d'entre nous, mais aussi moins mé- « langées de soucis et de larmes, nous soient plus tard « un trésor de souvenirs.

« Mais je crois qu'il faut te parler de ce qui arrive... « Peut-être t'en doutes-tu un peu... »

A cet endroit de la lettre, Marcia s'arrêta. Elle avait dévoré les premières lignes avec un battement de cœur violent. Un mélange extraordinaire de joie et de frayeur semblait l'envelopper comme dans un tourbillon et lui causer un étourdissement.

Elle était assise dans un petit coin retiré, au bord de l'étang. Une des nombreuses charmilles, restes d'un siècle disparu, descendait jusque-là, et une statue voilée, un peu dans le genre de l'*Agrippine* du Louvre, mais en marbre blanc, se reflétait dans l'eau qui venait baigner le sable de l'allée. Marcia aimait à regarder cette statue ; les plis légers du voile laissaient voir le contour

de ses traits, non pénétrer son expression, et elle offrait tout l'intérêt d'une énigme. En ce moment encore, la jeune fille leva sur sa figure de marbre un regard involontaire.

« ... Sans doute tu es préparée à ce que j'ai à te dire. « Tu nous parles trop souvent de *lui* pour n'avoir pas « deviné... Il y a des difficultés d'argent... Tu possèdes « si peu de chose, chérie ! à peine quarante mille francs...

« Le savais-tu ?...

« Mais évidemment tout peut s'aplanir, puisque son « père et sa tante, ravis de t'avoir vus, nous demandent « de te laisser faire chez eux, à Versailles, un séjour de « quelques semaines, et font des allusions plus que « claires à ce qui pourrait résulter de ce séjour et de « rapports plus fréquents entre toi et Luc... »

Une seconde fois, Marcia tressaillit. Ses yeux demeurèrent un instant sur ce nom, grands ouverts, fixes, puis elle laisser tomber le papier sur ses genoux, sans pouvoir achever sa lecture.

— Ce n'est pas lui... Ce n'est pas lui !

Elle se répétait machinalement cette phrase, envahie par un sentiment de déception intense ; puis, tout à coup, sa pensée se détacha d'elle-même :

— Luc ! pauvre Luc !

Tout s'éclairait maintenant : elle voyait surgir mille incidents auxquels elle n'avait pas prêté d'attention, et mille paroles dont elle n'avait pas compris le sens. Des larmes de regret, de chagrin, de pitié, montèrent à ses yeux. Quoi ! on ne s'était pas arrêté à cette bonne affec-

tion de camarade, d'ami, qu'elle lui avait donnée sans songer qu'elle pût inspirer un autre sentiment ! Etait-il possible qu'elle fût condamnée à le faire souffrir?

Et à cette pensée, elle éclata en sanglots nerveux.

Car elle ne pouvait l'épouser. *Avant*, c'eût été possible... Pourquoi avait-elle rencontré un être plus brillant, qui avait exercé sur sa vie une influence si réelle ? Pourquoi ne pouvait-elle dire oui ? Et pourquoi, en même temps, souffrait-elle si intensément à l'idée du chagrin qu'elle allait causer?

Elle attacha un regard vague et distrait, encore mouillé de larmes, sur la statue voilée qui s'inclinait vers l'étang. Et l'idée lui vint soudain, presque douloureuse, qu'elle ne connaissait presque rien de Raymond, si ce n'est ce contour vague d'homme du monde, ou même ce contour d'esprit et cette forme de sentiments qui ne révèlent pas l'homme intime. Luc, lui... Oh ! elle avait pénétré jusqu'au fond de son cœur. Elle aurait pu dire ce qu'il pensait presque sur toutes choses, et quand elle faisait appel à quelqu'un de ses sentiments, elle savait d'avance le son de la note qui lui répondrait et s'harmoniserait avec ses propres idées... L'autre, c'était encore le mystère. Hélas ! tout mystère a un attrait souvent dangereux... Mais il ne serait venu à l'idée de personne que le sculpteur qui avait ciselé la statue de la femme voilée n'eût pas prétendu cacher une belle et pure physionomie. Qui aurait osé soupçonner une laideur ou une imperfection sous le voile ? Tout ce que Marcia ne faisait que deviner chez Raymond, elle le supposait noble, idéal, et si elle avait un doute sur la solidité ou l'élévation de quelques-uns de ses principes, elle se livrait à la

la plus attrayante, à la plus dangereuse des chimères : l'espoir, la certitude de lui faire du bien.

Oui, dans sa généreuse imprudence, cette enfant de dix-huit ans, si inexpérimentée, se croyait sûre de guider, de réformer, s'il le fallait, l'intelligence et le cœur d'un homme de trente ans, le plus raffiné des délicats, le plus sceptique des blasés,... Elle avait eu parfois des doutes sur la profondeur de ses sentiments religieux ; mais ce dont elle ne doutait pas, c'était de l'amener à partager les siens propres. Et dans un ordre d'idées différent, elle se croyait capable d'éveiller en lui l'enthousiasme, la générosité qui devaient être en quelque sorte entravés par ce quelque chose de médiocre et d'étroit qui avait été son atmosphère morale. Tout cela, elle le ressentait confusément : elle subissait trop elle-même son influence pour consentir à s'avouer ouvertement qu'il y avait en lui des éléments imparfaits ou incomplets. Elle n'aurait pas voulu reconnaître non plus que, si elle avait beaucoup à apprendre de lui sous certains rapports, elle lui était supérieure au point de vue moral. Mais elle avait raison en un point : elle l'avait plus d'une fois ému, ou ramené à une appréciation d'idées qui n'était pas d'abord la sienne ; et plus il lui semblait intelligent, distingué, hors de pair, plus elle jouissait de l'empire qu'elle prenait ou croyait prendre sur lui.

Elle s'arracha à toutes ces rêveries. Jusqu'alors, elle n'avait eu, au sujet de Raymond, que des pensées confuses, ayant trait à un avenir vague et éloigné. Maintenant qu'une autre demande en mariage était imminente (oh ! pauvre, pauvre Luc !) elle voyait se rapprocher les événements, et rien ne l'aurait moins étonnée

que d'entendre son oncle lui dire ce jour-là même :

— Raymond Nalys demande votre main.

Il fallait achever la lecture de cette lettre. Marcia s'y résigna avec l'impression douloureuse qu'on peut ressentir au moment de subir une opération. Fallait-il vraiment voir se dérouler des espérances d'avance condamnées, et entendre plaider une cause perdue ?

Il semblait que chaque mot enfonçât profondément une épine dans son cœur, tandis qu'elle continuait sa lecture.

« Ils me parlent en termes voilés, et cependant si « clairs, de l'affection qu'on a pour ses enfants, de ce « qu'on rêve, de ce qu'on sacrifie, de ce qu'on réalise « pour leur bonheur ! Ma cousine Sidonie insinue, avec « une délicatesse et un tact infinis, qu'à son âge, elle « n'a plus ni besoins ni désirs, sauf le besoin et le désir « de voir les autres heureux... Rien de plus délicat que « la manière dont elle fait tout comprendre sans rien « préciser, de peur de t'engager trop tôt... Ce n'est « qu'une visite que tu vas faire à d'excellents parents. « Si la sympathie que tu parais éprouver pour Luc s'ac- « centue, et si tu crois être heureuse avec lui, il deman- « dera ta main ; si... c'est le contraire, il n'y aura rien « eu de décisif ; on t'épargnera même le chagrin de dire « *non !*

« Mais nous croyons, nous, ma chérie, que, dans l'état « des choses, tu te trouveras presque engagée en ac- « ceptant d'aller près d'eux ; c'est pourquoi, après avoir « beaucoup causé avec Jean, je viens te dire de réfléchir,

« de t'interroger, et de n'aller les trouver que si tu crois « possible ce qu'ils désirent.

« Il nous semble que ta réponse ne sera pas douteuse. « Sans peut-être que tu le sentes, il y a dans tes lettres « un ton d'affection quand tu parles de ce cher Luc. « Vous ne seriez pas riches, malgré les sacrifices que « pourraient faire mes cousins, mais il est si raisonnable, « et tes goûts, à toi, sont si simples ! D'ailleurs, je te « sais au-dessus des besoins de luxe vulgaires. Je crois « que tu trouverais dans ce mariage les plus purs des « bonheurs d'ici-bas, et les plus sûrs aussi, car ils s'ap- « puieraient sur des idées et des qualités rares. Tout ce « que nous savons de Luc est la perfection même...

« Ma chère petite fille, je pleure à l'idée de te perdre, « et je remercie Dieu, cependant, de mettre à ta portée « des joies auxquelles il puisse sourire...

« Nous aurons donc de belles noces au Chêne-Vert... « J'aime les vieilles traditions... Les pauvres y seront « conviés ; nous ferons de douces fêtes qui m'aideront à « oublier le moment redouté de la séparation. Mais « vous nous reviendrez deux, et vous trouverez dans « notre vieux ménage des échos à votre jeune bonheur. »

— Est-ce que, toutes les fois qu'on refuse un mariage, on souffre ainsi de faire souffrir ?

C'est la question qui revient sans cesse à l'esprit de Marcia, pendant que, pleine d'angoisse, elle cherche malgré elle à se représenter ce que pensera et sentira le pauvre Luc. Et le bon colonel ? Et cette chère vieille fille au visage rébarbatif et au cœur tendre, qui lui a montré tant de confiance et d'affection ?

Elle essaie de secouer cette souffrance importune... Raymond, lui, n'a pas de famille ; elle serait tout pour lui. Mais elle ne s'en réjouirait pas : elle aurait voulu aimer Luc rien que pour être gâtée par ces deux êtres excellents qui l'ont chérie à première vue, et dont elle se figure l'intérieur juste tel qu'elle le rêve, si elle doit avoir une autre maison que le Chêne-Vert...

Comment leur dire ? Elle s'aperçoit, avec un sentiment de soulagement indicible, que l'heure du courrier est passée pour ce jour-là, et qu'elle ne peut répondre à Lucie. Alors, elle prend la résolution de chasser jusqu'à demain ce tourment, de jouir de cette belle journée, et de la soirée qui ramènera les hôtes de la chasse.

Elle commence une promenade dans les jardins, mais l'idée fixe revient, cette fois, sous la forme d'un remords.

Comment a-t-elle pu... comment peut-elle n'être plus libre ? Comment, sans même s'en douter, a-t-elle laissé s'engager ses affections ? Car enfin, cette lettre lui a ouvert brusquement les yeux, et elle ressent une impression dans laquelle l'effroi et la tristesse dominent, en se trouvant en face de la réalité. Quoi ! elle a donné son cœur !... Et si elle se trompait ? Si Raymond, tout en s'intéressant à elle, tout en recherchant sa société et en sympathisant avec ses idées, l'aimait moins que ne le faisait Luc ?

A cette pensée, une honte insupportable s'empare d'elle, et, dans sa détresse, elle tourne son cœur vers Celui qui lit en nous et qui dirige toutes choses. Si elle a été imprudente, elle demande son pardon... Si lui-même a incliné ses jeunes affections vers Raymond, elle

supplie qu'il lui soit donné d'élever son âme et de l'aider à faire du bien. Elle ajoute une dernière prière, très fervente :

— Consolez Luc, et donnez-lui une compagne selon votre cœur !

Sa promenade sans but l'avait menée près de la maison de garde. C'était un petit châlet gracieusement tapissé de vigne vierge, tout empourprée à ce moment de l'année. Marcia entendit, sortant de la maison, dont la porte était ouverte, une voix monotone et chevrotante, qui murmurait les syllabes douces et caressantes d'une chanson créole, accompagnée par le rire perlé d'un enfant. Elle jeta un regard vers la porte, et un spectacle tout à fait pittoresque s'offrit à elle. La concierge était sortie un instant, laissant son petit garçon, un bébé d'un an à peine, assis sur le plancher bien lavé, et recouvert, à la mode du nord, d'une couche de sable fin. Sylvain lui tenait compagnie. Accroupi près de l'enfant, dont il tenait les menottes potelées dans ses grosses mains noires, il se balançait sur le rythme monotone de sa chanson. Sa tête grise toute crépue, ses yeux dont la sombre prunelle s'agitait dans un blanc laiteux, son gilet écarlate formaient un contraste amusant avec le bébé très blanc et très blond, vêtu de cotonnade claire, et portant au cou comme ornement exotique, présent du bon nègre, un collier à deux rangs de petites graines rouges et noires.

Sylvain se retourna au bruit léger des pas de Marcia, et montra dans un large sourire ses dents encore blanches.

— Comme vous l'avez fait beau, Sylvain ! dit la jeune

fille, s'efforçant de sourire, et montrant le collier.

Elle éprouvait de la sympathie pour ce brave homme, qui supportait avec le dévouement et la patience de certains de sa race les caprices et les brusqueries de son vieux maître, caprices qu'il jugeait compensés par quelques témoignages d'attachement. Deux ou trois fois, elle avait causé avec lui de son pays, et la veille encore, ayant vu des bananes sur la table, elle avait obtenu de Juliane qu'on lui en envoyât.

— Les graines de mon pays de la Guadeloupe sont jolies et brillantes, et ses fruits sont bons, même après un long voyage... Mam'zelle a été bien bonne, hier soir, car Daniel m'a dit qui avait pensé au pauvre Sylvain... *L'autre* n'aurait pas eu ce cœur-là... Mais, ajouta-t il vivement, si Mam'zelle aime les graines, j'enfilerai un joli chapelet pour elle... Et elle dira peut-être un *Ave* pour le pauvre noir qui ne reverra plus son pays...

— Je serai très contente d'avoir un chapelet de vos graines, Sylvain, dit-elle doucement, et je vous remercie beaucoup.

Elle se baissa pour donner au bébé un baiser sur sa joue rebondie, puis continua sa promenade, suivie par le chant mélancolique que Sylvain avait repris aussitôt.

... Comme les heures sont lentes! Enfin, voici la cloche du dîner. Marcia oubliera peut-être, dans l'animation qui va régner autour d'elle, et dans l'entretien plein de charme sur lequel elle compte sans se l'avouer, que demain il lui faudra écrire à Lucie, dire qu'elle n'aime pas Luc comme il l'avait espéré, et qu'elle ne peut encourager l'espérance du colonel d'Espranges et de sa sœur en allant chez eux... Ajoutera-t-elle autre chose ?

Non, mille fois non ! Si elle s'est méprise, personne ne saura qu'elle a donné sans retour la meilleure sympathie de son cœur... Il lui en coûte de cacher un secret à Lucie, et quel secret! Il lui semble qu'elle la trompe ; elle se hait et se méprise elle-même, et c'est dans ces dispositions qu'elle descend, habillée de mousseline et de rubans de velours vert sombre, avec le désir, mais non l'espoir de se distraire et de s'amuser...

Elle s'arrête à la fenêtre du palier. La concierge se dirige vers la maison, une enveloppe bleue à la main. Probablement un des convives s'excuse au dernier moment...

Elle entre dans le salon, où lady Trafford qui, malgré sa vie aventureuse, est très féminine, essaie un dessin de crochet.

— Il y a quelque chose de défectueux dans ce modèle ou dans l'explication, dit-elle, accueillant Marcia avec un sourire Vous êtes très adroite, tirez-moi d'embarras...

Au moment où Marcia, ayant pris de ses mains le crochet d'écaille, s'absorbe dans les mystères de l'explication placée devant lady Trafford, la porte du cabinet de M. Belde s'ouvre, et Sylvain s'avance de son pas lourd et silencieux.

— Monsieur demande Mam'zelle.

Marcia se lève.

— J'essaierai après dîner, dit-elle, s'excusant en posant l'ouvrage.

Son oncle l'a demandée souvent ces temps derniers, tantôt pour la prier de chercher dans sa bibliothèque un livre que ne trouve pas Sylvain, tantôt pour écrire une note ou un billet.

Elle entre, et voit entre ses mains un télégramme qu'il froisse machinalement.

Elle ne s'émeut pas. On ne peut nier qu'il existe des pressentiments ; mais très souvent aussi on en constate l'absence absolue, et c'est au milieu de la tranquillité, de l'insouciance, même de la joie la plus grande, que certains coups nous frappent à l'improviste.

M. Belde la regarde, puis détourne les yeux. Cela ne lui ressemble pas, mais elle ne remarque rien.

– Marcia, dit-il d'une voix où elle ne trouve encore aucune altération, quoiqu'il y en ait une légère, connaissez-vous à Morgères le nom de Rouville ?

— Je le connais très bien, c'est notre docteur, répond-elle avec un peu de surprise.

Et alors, même alors, elle ne soupçonne rien !...

— Ne vous inquiétez pas...

Elle a bondi en avant.

— Votre oncle est souffrant, et sa femme aimerait à vous voir...

— Oh ! mon Dieu !...

Elle porte ses deux mains à ses tempes avec un geste d'effroi, et les mots qu'elle veut proférer restent dans sa gorge.

— Calmez-vous, de grâce... On vous demande ; mais de quelle utilité pourrez-vous être si vous ne savez vous maîtriser ?

Ces paroles semblent sèches ; il y a cependant dans l'accent de M. Belde une nuance de compassion bien rare chez lui, et, en tout cas, elles ont la vertu de rendre tout à coup Marcia maîtresse d'elle-même. Ses

mains retombent, elle respire longuement, et elle sent qu'elle peut parler.

— C'est le docteur qui me demande? Que dit-il? Voulez-vous me donner la dépêche?

Comme sa voix est changée! Elle-même ne la reconnaît plus.

M. Belde serre le télégramme entre ses doigts.

— Vous en savez assez... Vous partirez demain, si vous le désirez.

— Demain matin! Oh! non, ce soir... Je puis partir, si je ne m'occupe pas de ma malle.. Mon oncle, *il faut* que je voie cette dépêche! Je ne supporterais pas l'anxiété de la route sans rien savoir... Si vous ne me la donnez pas, je croirai qu'il est mort!

Elle parle presque à voix basse, et cependant il y a dans sa voix quelque chose de si tragique que les nerfs de M. Belde en sont ébranlés. Il tend la main à regret, et elle s'empare du télégramme.

Il contient ces mots :

« Laubly apoplexie. Prière renvoyer immédiatement Mlle Marcia.

« Docteur Rouville. »

Est-ce un rêve affreux? Mais c'est invraisemblable, une apoplexie! Un homme de son âge! Marcia le revoit brusquement devant elle, si jeune encore, avec ses yeux brillants, sa démarche alerte, ses mouvements souples...

Elle regarde son oncle, pour voir quelque chose de vivant, et dans le vague espoir qu'il va l'éveiller de quelque sommeil étrange, lui dire que rien n'est vrai.

— Si réellement vous prenez le train de neuf heures,

il faut vous hâter... Je vais envoyer Guillemette à la station. S'il y a dans le wagon des dames une personne allant jusqu'à Rennes, elle pourra la prier de se charger de vous ; sinon, elle ira elle-même.

Tout à l'heure, il avait semblé à Marcia qu'une mer d'amertume l'avait submergée, et qu'au travers rien ne pouvait plus l'atteindre ; elle s'étonna d'être si étrangement sensible à la bonté que lui témoignait son oncle. Même une larme vint à ses yeux, qui étaient restés secs depuis l'affreuse nouvelle.

— Je n'aurai pas peur du tout... Mais merci d'être si bon ! Que Dieu vous bénisse ! Je suis fâchée de vous quitter...

Maintenant, ses dents s'entrechoquent, elle a peine à parler distinctement, et cependant, elle essaye d'articuler chaque mot pour montrer qu'elle est maîtresse d'elle-même.

— Attendez... Je suis votre proche parent...

Il a la main sur un tiroir ouvert auprès de lui. Elle le devine et arrête sa main.

— Non, non, je vous en prie ! Vous avez envoyé ce qu'il faut... J'aime mieux garder le souvenir tout pur, désintéressé, et... oh ! bien heureux de mon séjour ici... Non, je vous en *prie* !

Il ôte à regret sa main du tiroir.

— Vous reviendrez, Marcia ? Je vous reverrai ?

— Oui, oh ! j'espère que oui !... Ce n'est pas toujours mortel une apoplexie, n'est-ce pas ? Il est encore si jeune !

Elle le regarde avec angoisse, joignant inconsciemment la main, et avec un tel désir d'entendre un mot d'espoir, qu'il se sent ému.

— Il peut revenir à la vie, oui... Regardez-moi... j'ai survécu à l'attaque qui m'a frappé... C'est une vie misérable, il est vrai... Mais *lui* la verrait adoucie... Il a des affections...

Jamais M. Belde ne fait allusion au mal qui l'a frappé, et Marcia le sait. Il y a quelque chose de si peu semblable à lui dans ses paroles et ses manières, qu'elle cède à une impulsion soudaine et pose avec ferveur ses lèvres sur ce front pâle.

— Merci, et que Dieu vous garde ! dit-elle, redisant pour la seconde fois le nom sacré que ces murs n'entendent guère souvent.

Une demi-heure après, elle avait pris congé de Juliane et de lady Trafford, et montait en voiture avec Guillemette. Raymond se tint un instant à la portière, profondément sympathique, mais elle souffrait trop pour pouvoir, pour *vouloir* goûter même un léger adoucissement.

Comme la voiture allait franchir la grille près de laquelle elle s'était arrêtée quelques heures plus tôt pour jouer avec l'enfant du garde, des pas précipités retentirent par derrière, et une voix essoufflée se fit entendre :

— Arrêtez ! rien qu'un instant !

Sylvain, hors d'haleine, parut à la portière. Il tenait à la main un chapelet de graines grises, mélangées çà et là d'autres graines écarlates.

— C'est pour Mam'z-elle... N'oubliez pas... un *Ave* pour le pauvre noir... C'est de mon pays... Des larmes de Job !...

A la lueur que projetaient les lanternes du coupé,

Marcia regarda les petites graines allongées, d'un gris pâle.

Ainsi, comme souvenir de sa visite aux Etangs, elle emportait un chapelet dont les grains s'appelaient *des larmes*.

XV

Il y avait dans le train une dame âgée qui promit à Guillemette de prendre Marcia sous sa protection. D'ailleurs, ce rôle ne fut pas difficile à remplir : la pauvre fille s'enfonça dans son coin, abaissa sur son visage un pan de sa mantille, et resta si tranquille que sa compagne la crut endormie.

Non, elle ne dormait pas. Le cœur dévoré d'une affreuse angoisse, elle voyait fuir dans la nuit les masses sombres des arbres, les villages silencieux, les gares bruyantes. Elle ne pouvait pas pleurer, et, d'ailleurs, elle ne l'aurait pas voulu. Il ne fallait pas l'émouvoir, lui, le pauvre malade...

De temps en temps, un frisson la secouait, quand elle se figurait l'oncle Jean, si actif, si robuste, couché sur son lit, impuissant, immobile, inconscient peut-être. Ne le reverrait-elle plus jamais tel qu'elle l'avait laissé ? Sa vie se traînerait-elle, faible et souffrante, comme celle de l'infirme qu'elle venait de quitter ? Du moins, comme

l'avait dit M. Belde, il avait de tendres affections pour prendre soin de lui et se réjouir de le conserver à n'importe quel prix. On arriverait, à force de tendresse, à lui faire trouver la vie douce...

Il est cinq heures du matin. Le ciel se teinte de nuances roses. Une lumière plus vive enveloppe le paysage ; la rosée blanchit le gazon, et, encore une fois, le train s'arrête.

Elle balbutie un remerciement à sa compagne et descend, toute glacée. La voiture l'attend, la vieille victoria, remplie de couvertures ; elle la voit à travers les vitres, tandis que l'employé, presque endormi, reçoit les billets... Le docteur Rouville est là, sa figure rouge à demi cachée dans son col relevé

— Docteur !...

Elle éprouve un désir intolérable d'entendre dire qu'il y a du mieux, si intolérable qu'elle ne peut supporter l'idée d'une autre réponse, et que sa voix s'arrête tout à coup.

— J'avais calculé que vous pouviez prendre ce train... Montez vite, mon enfant...

— Mais... lui ?...

Le docteur feint de ne pas l'entendre. Même alors, la pire des solutions n'apparaît pas à la jeune fille.

— Il... il est plus mal ?

Le vieux médecin arrange la couverture sur elle, et fait signe au cocher.

— Oui, plus mal.

Il semble à Marcia que son cœur va cesser de battre... O jeunesse ! on parle de tes joies ! Quel autre âge a plus que toi la puissance intense de souffrir ?... Tu oublies

vite, c'est vrai... sans cela, tu succomberais sous tes propres tressaillements...

On dirait qu'elle s'enfonce dans quelque abîme toujours plus sombre, et que, maintenant, rien ne pourra plus l'étonner. Cependant, elle ne pense pas encore que tout peut être fini. Elle se sent envahie par une sorte de calme désespéré, et s'étonne elle-même de parler tranquillement.

— Vous n'espérez plus ?

Est-ce sa voix qui a dit posément, distinctement, ces paroles cruelles ?

— Non, mon enfant, je n'espère plus...

Elle courbe un instant la tête, comme sous un fardeau de plus en plus lourd, puis tous deux gardent le silence.

Le soleil se lève, et le ciel, tout autour, est comme strié de traits de lumière, jusqu'au moment où une nappe d'or se répand sur les nuées, absorbant tout dans sa splendeur. C'est une glorieuse journée qui s'annonce, une de ces journées d'automne, qui dépassent en beauté les magnificences de l'été. Dans les arbres, encore touffus, des touches d'or et de pourpre relèvent la sombre teinte verte du feuillage. Çà et là, le trèfle incarnat perce les rudes tiges du chaume demeuré dans les champs ; les prairies sont revêtues d'un nouveau manteau vert tendre ; la rivière, claire et froide, coule rapide entre les saules, et tout cela s'irradie, de moment en moment, de clartés toujours plus resplendissantes.

Se peut-il qu'avec une douleur si vive, on puisse être sensible aux beautés de ce radieux matin ? Mais presque aussitôt, Marcia songe que *lui* ne les verra plus, et un trait acéré s'enfonce dans son cœur.

Elle tourne vers son compagnon son visage presque hagard.

— Il a encore... de la connaissance ?

— Non...

Comme il répond brièvement ! C'est qu'il est affligé, lui aussi, lui, pauvre médecin impuissant qui n'a pu guérir son ami.

— Dites-moi comment tout s'est passé.

— C'était hier, à midi. Il a reçu une mauvaise nouvelle par le courrier, pendant son déjeuner. Il a eu une congestion cérébrale, et n'a pas repris connaissance.

— Et cette nouvelle?... Oh ! qu'est-ce qui a pu le briser ainsi ? Un deuil ?... Docteur, un des enfants ?

Et elle saisit son bras avec un surcroît de terreur.

— Non, pas un deuil, une perte d'argent considérable.

La main de Marcia retombe, et elle essaie de surmonter sa stupeur. Lui, l'oncle Jean, si courageux, si énergique, succomber à une perte d'argent !...

Le docteur lit ses pensées sur son front.

— Vous ne savez pas, dit-il, ce qu'est la sollicitude d'un père pour ses enfants, et la douleur de les voir appauvris !...

Et il se tait brusquement.

Voici l'avenue... Les feuilles des hêtres ont commencé à tomber, il y a un léger tapis d'or fauve sur le sol sillonné d'ornières.

— Arrêtez ! dit le vieillard, touchant l'épaule du cocher. Descendez avec moi, mon enfant, et marchons un peu...

— Oh ! non, chaque seconde m'est une torture, laissez-moi arriver vite !

— Il faut que je vous parle...

Oh ! se peut-il que la jeunesse soit si rebelle à croire au malheur !...

— Non, hâtons-nous, vous pouvez encore, peut-être, soulager ses dernières heures...

Le docteur prend sa main.

— Il n'a plus besoin de moi, dit-il d'une voix émue. Marcia, mon enfant, soyez courageuse, c'est sur vous que je compte, si jeune que vous soyez... La pauvre veuve est brisée...

Elle frissonne affreusement... Cette fois, elle a touché le fond de l'abîme... Elle cède à un moment de stupeur, mais elle revient à elle en entendant le docteur parler de nouveau :

— De grâce, soyez forte, tout va reposer sur vous !

Et elle se relève... Est-ce elle ou une autre Marcia qui a un cœur engourdi, insensible, qui sait son oncle, son ami mort, qui ne trouve pas une larme, et qui n'est plus mue que par une pensée presque machinale :

— Forte... il faut que je sois forte, tout va reposer sur moi...

Le vieux docteur la regarde avec inquiétude. Mais elle lève la tête ; il voit ses yeux sans larmes, ses lèvres qui se serrent dans un effort de volonté, et, si douloureux que soit ce spectacle, il se sent rassuré, car il touche de nouveau le bras du cocher :

— A la maison, vite, maintenant.

Sa maison ! Elle apparaît dans la gloire et le charme de sa parure d'automne, avec un pan de vigne vierge rouge comme du feu enveloppant le pignon, et toute brodée, sur la façade, d'une seconde floraison de gly-

cine. Marcia éprouve je ne sais quelle surprise de ce que rien n'est changé. Le grand noyer incline ses branches chargées de fruits sur le puits près duquel une servante tire de l'eau avec un bruit de poulie grinçante ; la meule de foin dépasse toujours le mur, et la fraîche brise du matin lui dérobe des brins dorés ; les vaches mugissent dans leur étable, étonnées qu'on ne les mène pas encore à la pâture. Et tout ce mouvement, cette gaieté, cette vie répandue partout, cette beauté animée de son riant domaine, *il* ne les verra plus...

Le cœur de Marcia bat à coups précipités. Elle passe sous le porche, et une rose s'effeuille en frôlant son épaule... Dans le large corridor, voici *sa* canne favorite, qu'il a sculptée un soir d'hiver en forme de tête de bull... Son chapeau de paille est suspendu à la patère... Tout semble l'attendre ; il a passé là hier, et il ne passera plus qu'une fois ce seuil... une fois, pour jamais...

Elle va monter ; le docteur l'arrête et lui montre silencieusement la porte du salon. Alors, elle s'appuie un instant, défaillante, avant d'affronter ce spectacle funèbre...

Deux fois seulement elle s'est trouvée au couvent en présence de la mort. Elle a vu, entourée de lis et de roses blanches, une petite élève vêtue de son costume de première communion, — semblant dormir, souriante, pareille à une fleur coupée et fraîche encore... L'autre fois, c'était une vieille religieuse, calme et solennelle, avec une figure d'ivoire jauni, se reposant d'une vie pleine d'œuvres, et portant sur ses traits figés dans une paix surhumaine comme le reflet des joies entrevues à la dernière heure. Marcia avait ressenti une émotion plutôt

douce ; aucun lien particulièrement tendre, d'ailleurs, ne se brisait en elle, ni pour la vieille religieuse, ni pour l'enfant. Mais maintenant !...

Le docteur pousse la porte. Les volets sont à demi clos, et deux cierges tremblent dans l'obscurité presque complète. Leur lumière jaune et vacillante éclaire le visage de celui qu'elle a tant aimé.

Les battements de son cœur se calment. L'espèce de terreur qu'elle se haïssait de ressentir se dissipe soudain. Il est à peine pâli, si tranquille, si beau... Seulement, quelque chose de majestueux qu'elle n'avait jamais vu sur son visage souriant cause à Marcia une impression étrange, et lui inspire un respect soudain pour cette dépouille d'une âme immortelle.

Elle s'avance, et le bruit léger de ses pas éveille tout à coup un sanglot dans l'ombre ; elle n'avait vu personne de ceux qui priaient près du lit. Mais Lucie se dresse devant elle... Elle n'a pas encore revêtu la triste livrée de son veuvage... Tout a été si horriblement soudain ! D'ailleurs, depuis la veille, on n'a pu l'arracher de cette place, et elle porte encore le peignoir de laine ponceau qu'elle gardait toujours pour déjeuner, dans la liberté de leur simple vie de campagne.

Cette couleur éclatante, tranchant sur la pâleur spectrale de son visage, est singulièrement tragique... Elle laisse échapper un gémissement et court à Marcia les bras ouverts, — oh ! pas pour la recevoir sur sa poitrine et la soutenir, mais dans un élan d'abandon et d'effroi, pour se jeter à son cou, et poser sa tête sur l'épaule de la jeune fille, comme si elle lui demandait de la protéger.

Et Marcia sentit à ce moment même, nettement, clairement, que les rôles étaient intervertis, et que cette infortunée avait perdu toute sa force en perdant celui qui était son appui.

Elle embrassa longuement Lucie, puis prit son bras et marcha vers le lit.

Ses yeux demeurèrent longtemps attachés sur cette belle et calme figure ; alors, tenant toujours la main de Lucie, qui s'était inclinée jusqu'à poser sur la couverture sa chevelure en désordre, et qui était secouée de sanglots convulsifs, elle ferma les yeux, et essaya de penser à cet autre monde où ceux qui s'aiment peuvent se retrouver un jour.

Il lui sembla qu'elle se rapprochait vraiment de l'âme immortelle qui avait rompu ses liens, et que cette âme lui traçait encore son devoir. Elle lui parla, bien que ses lèvres demeurassent closes, sûre d'être entendue et écoutée. Elle la pria de lui obtenir la force, et aussi la lumière, pour distinguer le sentier qu'elle voyait confusément s'ouvrir devant elle. Enfin, se relevant, elle baisa religieusement ce front d'ivoire, réprimant le tressaillement que lui causait le froid glacial contre ses lèvres, et elle entraîna Lucie dans la pièce voisine.

— Non, Marcia, je veux rester...

— Nous reviendrons tout à l'heure... Chérie, moi non plus, je ne voudrais pas perdre ces tristes et précieuses heures... Il faut que tu me dises tout...

Elles s'assirent dans cette salle à manger qui avait retenti des conversations animées, des rires joyeux, et Lucie frissonna en regardant autour d'elle.

— C'est ici qu'il est...

Le mot terrible ne put passer ses lèvres.

— Oh ! Marcia, demande à Dieu que je meure aussi ! Je suis sans force, vois-tu, il était tout pour moi, ma tendresse, mon bonheur, mon courage, ma vertu !

— Il le sera encore... Oh ! Lucie, il t'aidera à vivre, à être tout pour ses chéris qu'il a laissés !

— Oui, oui, les enfants !

Elle pleura encore, mais plus doucement.

— Quand ils seront éveillés, j'aurai plus de courage... René comprend si bien, et Bébé même n'a pas peur, et baise sa pauvre main froide !

Tout à coup, elle tressaillit.

— Marcia, tu ne sais pas tout... Les enfants... que deviendront-ils ? C'est une catastrophe, c'est une ruine subite qui a causé l'horrible malheur...

— Mais tout n'est pas perdu ?

— Je crains que si... Ma dot... Et puis autre chose encore... Pauvre ami ! Oh ! il ne faut pas que personne le blâme ! il croyait bien faire...

— Le blâmer ! répéta vivement Marcia, oh ! non sans doute ! J'ai ma petite fortune, chérie, et nous vivrons encore tous ici, tu verras !

— Nous ne pourrons rester ici...

— Je ne te quitterai pas, Lucie, nous serons deux pour le pleurer, l'aimer encore, parler de lui et élever les enfants...

— Tu ferais cela !... Oh ! oui, oui Marcia, reste, sans toi, que ferais-je !

Elle avait de nouveau appuyé sa tête sur l'épaule de la jeune fille. Tout à coup, elle se redressa et passa la

main sur son front, comme pour rappeler une idée à demi évanouie.

— Que dis-je, Marcia! Il me semble que tout s'est effondré, et que des siècles se sont écoulés depuis hier... Mais la vie existe encore pour d'autres... Tu auras ta part de bonheur, toi, et Luc viendra bientôt t'emmener...

Marcia posa doucement et longuement ses lèvres sur le front de la jeune femme.

— Si j'avais eu le temps de te répondre, dit-elle, tu saurais que je ne puis aimer le pauvre Luc comme il m'aime... Non, Lucie, je ne serai pas sa femme...

— Oh! je ne puis consentir, je ne veux pas que tu te sacrifies!

— Je ne me sacrifie pas en refusant d'épouser Luc, dit Marcia lentement.

Elle disait vrai en cela, mais elle se reprochait de sentir son cœur déchiré, même en dehors de l'autre affreuse blessure, en disant qu'elle ne se marierait pas, et en sacrifiant l'autre amour, celui que Lucie ne soupçonnait pas, et qui devait rester le secret de sa jeune vie.

XVII

Pendant les heures qui suivirent, Marcia vécut dans une sorte d'étourdissement douloureux. Tout reposait sur elle, comme l'avait dit le docteur, tous venaient à elle, et Lucie étant retombée dans la prostration dont son arrivée l'avait sortie un moment, elle dut prendre toutes les décisions et s'occuper de tous les détails.

Chose singulière, au milieu de cette espèce de tourbillon funèbre, elle sentait se développer en elle une lucidité parfaite. Elle songea à tout. Elle envoya des télégrammes aux proches parents, elle s'occupa du deuil de Lucie et des enfants, elle régla les funérailles, et commanda même le repas que les usages et les nécessités de la campagne obligeaient Lucie à offrir aux personnes venues pour les obsèques.

Il est superflu de dire que tout cela était nouveau pour elle, et que chacun des ordres qu'elle donnait pour des objets si douloureux froissait son cœur et lui causait une insupportable souffrance. Le docteur Rouville et le curé l'avaient assistée; elle s'était même un peu étonnée

en voyant la note de simplicité et même de médiocrité qu'ils s'étaient efforcés de maintenir. Elle n'avait pas oublié les enfants. Après avoir surveillé leur toilette, prié avec eux, consolé le désespoir bruyant du petit Georges et le chagrin plus tranquille, mais plus profond de René, elle aspirait à retourner près de la dépouille chérie qu'elle avait si peu de temps à contempler, lorsque le notaire de Morgères lui fit demander un entretien.

La salle à manger avait pris un aspect bien différent de celui qu'elle avait jadis. Le couvert était mis à l'un des bouts de la table, et à l'autre extrémité, le docteur et le curé écrivaient des adresses sur les billets de part.

Le notaire était, lui aussi, un vieil ami. Il serra avec une émotion vraie la main que Marcia lui tendait sans pouvoir dire une parole, puis regarda le prêtre, comme pour le consulter.

— Mon enfant, dit l'abbé, passant une main tremblante sur son front soudain devenu moite, nous avons pensé, nous trois, vos amis sincères, qu'il vaut mieux vous entretenir tout de suite de la situation de votre tante et de la vôtre. L'énergie que vous avez montrée depuis ce matin nous inspire la confiance que vous serez assez forte pour supporter la vérité, et Dieu vous donnera le courage de vous résigner à toutes les épreuves qu'il vous envoie...

Marcia eut un sourire tremblant.

— Après ce que j'ai enduré depuis hier, dit-elle, on peut tout supporter, tout entendre...

Et elle se reprocha encore de songer, en présence de la mort, à cet autre brisement qu'elle avait opéré dans son cœur de ses propres mains.

— Lucie est ruinée, je le sais, reprit-elle. Pourra-t-elle garder le Chêne-Vert? Il me semble qu'en louant les champs, nous y vivrons à peu de frais... Et puis, tout y est si plein de lui !...

Les trois hommes se regardèrent.

— Mme de Laubly ne pourra pas garder le Chêne-Vert, dit le notaire en soupirant ; il est hypothéqué, et il serait impossible qu'elle payât les intérêts.

— Vous aviez raison, monsieur le curé, dit Marcia se tournant vers le prêtre. Il y a des épreuves dans *l'épreuve*, et je regretterai profondément de quitter cette maison. Mais on se résigne à tout avec l'aide de Dieu... Naturellement, je demeurerai avec Lucie, et ce que je possède, si peu que ce soit, l'aidera toujours à vivre... Que lui restera-t-il ?

Le docteur se leva brusquement et alla vers la fenêtre, semblant regarder obstinément un point de l'avenue. Le curé prit la main de Marcia.

— On ne vous a pas tout dit, mon enfant. Faites appel à tout ce que vous avez de foi, d'une part, et de l'autre, à toute votre tendresse, à toute votre indulgence pour celui qui a été imprudent, malheureux, mais qui ne désirait que votre bonheur et votre bien-être...

Il y eut un silence, pendant lequel Marcia regarda alternativement le prêtre et le notaire. Elle comprit tout.

— Ce que j'avais est perdu aussi ? dit-elle avec calme. Oh ! non, je ne peux pas blâmer mon cher oncle. Alors, que reste-t-il à la pauvre Lucie ?

Le docteur Rouville se retourna brusquement et vint s'arrêter devant elle.

— Vous avez un grand cœur et une noble nature ! dit-il avec émotion.

— Il faut vous expliquer comment tout s'est passé, reprit Me Le Tixier, qui était bien près de laisser couler une larme. Laubly avait retrouvé, il y a deux ou trois ans, un ami de collège, lancé dans la finance, et à la tête d'une foule d'entreprises dont quelques-unes avaient rapporté beaucoup d'argent. Laubly vivait à grand'peine sur ses terres, consacrant, chaque année, les revenus de la dot de sa femme à payer les intérêts des hypothèques dont il grevait le Chêne-Vert. Je lui conseillais, moi, de louer la ferme, de ne garder que la maison, et de s'imposer un système sévère d'économie qui, avec le temps, lui permît de remettre ses affaires en ordre. Mais il tenait à son exploitation ; puis, il était généreux, donnant, prêtant, exerçant l'hospitalité, et s'enfonçant chaque année davantage dans l'abîme des dettes. Comme il commençait à s'inquiéter, son ami lui offrit de placer des fonds dans l'une de ses compagnies. Malgré mes observations, il engagea la dot de Mme de Laubly. Malheureusement pour lui, les deux premiers semestres lui rapportèrent des bénéfices exorbitants, et il crut servir vos intérêts en déplaçant vos fonds pour les jeter dans le même gouffre... Si vous étiez plus experte en affaires, ajouta le vieillard avec un faible essai pour sourire, je vous expliquerais ce qui peut tout d'abord paraître invraisemblable dans ce fait d'un tuteur déplaçant les fonds de sa pupille et en faisant, sans contrôle, un remploi imprudent. Le fait est que votre conseil de famille, composé de parents indifférents et incapables, laissait à votre oncle une initiative absolue.

— Peu importent les détails, dit Marcia avec douceur. Il a cru bien faire. Tout est perdu ?

— Il vous reste une somme de quinze mille francs, et à Mme de Laubly ce que produira la vente du Chêne-Vert, une fois les hypothèques remboursées.

— Et cela peut monter à combien ?

Le notaire soupira.

— Si la propriété est très bien vendue, dit-il, peut-être en retirera-t-on trente-cinq ou quarante mille francs... En faisant rentrer quelques sommes dues, on peut, en mettant les choses au mieux, évaluer vos revenus réunis à deux mille ou deux mille cinq cent francs.

— Deux mille francs !...

Pauvre Marcia ! Elle était bien inexpérimentée en matière d'argent ; elle n'avait fait, jusqu'à présent, que planer sur les détails de la vie pratique. Mais l'insuffisance de cette somme ne pouvait manquer de la saisir.

— Eh ! bien, dit-elle très doucement, je travaillerai...

Que pouvait-on lui répondre ? Si jeune, si délicate qu'elle fût, il fallait bien, en effet, qu'elle se livrât à un travail quelconque.

De ce moment, elle parut plus forte encore, et instinctivement, plus que jamais, chacun alla vers elle.

Il est superflu de décrire les scènes cruelles qui, hélas ! accompagnent partout la mort : le moment où Lucie revêtit la robe noire qu'elle ne devait plus quitter, l'instant, plus affreux encore, où le beau visage tranquille de M. de Laubly fut à jamais caché aux yeux de ceux qui l'aimaient, les heures lourdes pendant lesquelles on veilla près de son cercueil, dans le salon transformé en

chapelle où les paysans défilaient pieusement, leur chapelet à la main.

A présent, la fin est venue. Lucie, à demi morte, a été portée sur son lit, sous la garde d'une vieille cousine et de M. Rouville. Une foule en deuil remplit la cour, et les surplis blancs des prêtres apparaissent dans l'avenue. Les porteurs au pas lourd arrivent, — non pas des inconnus, des salariés, mais ses fermiers, ceux qui l'appelaient *le maître,* ou, plus familièrement « monsieur Jean », comme au temps où ils l'avaient connu jeune garçon, cherchant des nids avec eux. Le cercueil, couvert de fleurs, traverse une dernière fois la cour... Toutes les plates-bandes ont été dévastées, pas une fleur aux tons joyeux ne brille dans la verdure...

Et il franchit le seuil... Oh ! quel instant, pendant que le chant du *Miserere,* douloureux comme une plainte, pénètre jusqu'au cœur de Marcia !...

Pas de proches parents... Beaucoup de cousins éloignés, d'amis sympathiques... Marcia laisse passer la longue file des hommes, puis s'avance, tenant la main de René et de Georges. Ils serrent ses doigts et sont effrayés. Ils ne comprennent pas bien. Ils ne peuvent réussir à identifier la belle et pâle figure qu'ils ont contemplée avec une admiration mêlée de frayeur, avec ce long cercueil drapé de noir.

Pour Marcia, c'est comme un rêve ; elle a conscience d'être enveloppée d'une atmosphère fantastique, dans laquelle se meuvent des êtres qui n'ont rien de naturel ; elle-même ne se reconnaît pas, elle a les impressions d'une autre, ou plutôt elle n'a pas d'impressions du tout, si ce n'est une douleur sourde au cœur, avec une souf-

france aiguë ressentie quand les porteurs s'arrêtent un instant, par exemple, ou quand un champ, une barrière, un site, lui rappellent plus vivement quelque scène du passé à jamais fini.

A l'église, elle se trouve agenouillée sur la chaise de son oncle ; son nom y est inscrit. Tout ce qui faisait partie de ses habitudes, de sa vie est demeuré, et le mouvement, l'action, la routine de l'existence, tout reprendra sans lui...

C'est une grâce du ciel que cette espèce d'impassibilité qui lui permet de se tenir debout, de marcher, de voir, béant, le caveau de famille, de jeter l'eau sainte sur le cercueil, puis de laisser défiler devant elle tous ceux qui s'inclinent ou lui serrent la main.

Elle est dans un de ces états qui tiennent du rêve autant que de la veille, et où rien ne surprend. Aucun tressaillement ne l'agite lorsque la figure rouge du colonel d'Espranges, avec ses bons yeux clairs tout humides, passe devant ses yeux, tandis qu'il presse ses doigts jusqu'à lui faire mal.

— Je n'ai pu arriver que pendant le service... Luc a été retenu... si désolé...

Elle sent qu'elle peut être encore reconnaissante. Elle l'est envers tous, d'ailleurs, et, quel que soit son ardent besoin de solitude, elle ne trouve pas aussi cruel qu'elle l'avait pensé, après le moment terrible où elle a revu Lucie, de retrouver groupés dans la grande salle à manger ces amis sincères, qui tous ont un regret pour celui qui n'est plus. Elle a demandé au colonel, le plus proche parent de sa tante, de présider la table, et elle s'assied en face de lui, après avoir jeté, dans la grange où les

paysans sont réunis autour de longues tables, un regard attentif... Elle a pu se rendre compte, comme si elle avait l'esprit libre, que rien ne manquait à ces braves gens.

Elle ne mange pas, oh ! non, cela, ce serait impossible ; mais elle a laissé placer quelques mets dans son assiette, et elle donne à voix basse à ses voisins les tristes détails qu'ils demandent. Au premier moment, un silence presque absolu règne parmi les convives ; seulement, ce qui est dur, c'est qu'ils ont tous si grand'faim, venus de loin pour la plupart !... Puis, ils causent, tout bas d'abord, ensuite un peu plus haut... Leurs paroles n'atteignent jamais un diapason élevé, mais ils s'animent et arrivent à un bourdonnement presque bruyant. Au commencement, ils ne parlaient que de M. de Laubly, mais, peu à peu, d'autres sujets s'insinuent, puis dominent, et il y a des moments où disparaît complètement le souvenir de celui qui, si peu de jours avant, présidait gaiement cette table.

Cela, Marcia ne peut pas le supporter. Presque sans être aperçue, elle se glisse hors de la chambre, et va retrouver la pauvre veuve, qui, bercée entre ses bras et calmée par ses baisers, tombe dans un profond sommeil.

Le courrier du soir apporte à la jeune fille la lettre suivante :

« Ma chère nièce,

« J'ai été peiné d'apprendre le malheur qui vous est « arrivé. Votre lettre me fait comprendre que la fin sou-

« dame de votre parent est due à un chagrin, à une ca-
« tastrophe financière. Je ne voudrais pas froisser vos
« sentiments, mais il m'est difficile de ne pas remarquer
« que les Laubly sont particulièrement malheureux...
« ou imprudents, en ce qui concerne les affaires d'ar-
« gent.

« J'ai une proposition à vous soumettre. Puisque votre
« parent n'est plus, et que Mme de Laubly n'est votre
« tante que par alliance, il me semble convenable que
« vous veniez chez moi. Je m'occuperai des démarches
« nécessaires pour faire transférer votre tutelle entre mes
« mains, et j'assurerai votre avenir, qui pourrait bien,
« si je ne me trompe, se décider sans grand retard.

« Il est inutile d'ajouter, je pense, que j'arrangerai
« toutes choses de manière que vous ne subissiez aucun
« froissement de la part de Juliane.

« Je ne doute pas que la famille de Mme de Laubly ne
« s'occupe d'elle et de ses intérêts ; il me semble que
« dans quelques jours vous pourrez la quitter, et me
« rejoindre ici. Je ne retourne à Paris qu'au mois de no-
« vembre.

« J'ai quelque difficulté à écrire. Il est inutile d'insister
« sur le désir très sincère que j'ai de vous voir. Je ne
« suis ni aimable, ni affectueux, aussi je vous dis sim-
« plement : venez, vous me ferez plaisir.

« Votre grand-oncle,

« E. Belde. »

Ce soir-là même, Me Le Tixier eut une conférence avec Marcia, bien que la pauvre fille fût brisée de fatigue. Il lui donna divers conseils pratiques, désirant qu'on

l'émancipât, et lui expliquant que cette mesure épargnerait le souci de chercher une nouvelle tutelle.

— C'est ce qui vaut le mieux ! s'écria-t-elle, soulagée d'un grand souci. De la sorte, personne ne saura ce qui me concerne, et ne blâmera le pauvre oncle Jean. Cher Monsieur, ajouta-t-elle avec instance, promettez-moi quelque chose... Que Lucie ignore toujours ce qui me regarde... Qu'elle n'ait pas vis-à-vis de moi ce qu'elle appelerait un remords... On peut arranger tout ainsi, n'est-ce pas ?

Le vieux notaire passa son gros doigt rugueux sur ses paupières, soudain humides.

— Oui, cela se peut, dit-il, et que Dieu vous récompense !

XVIII

Il est inutile d'assombrir ces pages en peignant par le menu les impressions qui accompagnent les grandes douleurs. Ce fut une vraie douceur, au milieu de tant d'amertume, d'avoir, au Chêne-Vert, le bon colonel, sur qui Lucie s'appuyait avec une absolue confiance. La pauvre femme, absorbée par sa souffrance, ne savait pas bien encore quelle était sa situation ; elle ne se doutait pas, surtout, que la dot de Marcia eût disparu dans le gouffre, et elle entrevoyait vaguement, puisqu'il faudrait quitter le Chêne-Vert, la possibilité de se réfugier auprès de lui et de Mlle Sidonie, tandis que Marcia épouserait Luc et serait heureuse dans une vie nouvelle.

— Tu as tant désiré connaître Versailles ! dit-elle, attirant sa nièce à elle. Il paraît qu'il y a des appartements à bon marché dans le quartier Saint-Louis, des recoins loués dans les vieux hôtels délabrés où, du moins, on a de l'air et de l'espace... Puisque, paraît-il, nous ne pourrons garder cette maison, j'aime mieux quiter le pays où tant de souvenirs me déchireraient le cœur... Mon

bon cousin et sa sœur me seront un appui, et m'aideront à élever les enfants quand...

Elle s'arrêta un instant pour dominer son angoisse, et reprit avec un calme forcé:

— Quand tu nous auras quittés...

Marcia l'entoura de ses bras.

— Je ne vous quitterai pas, Lucie. Nos vies sont liées maintenant... Toi et les enfants, vous êtes tout pour moi.

— Oh non, pas tout ! Il y a encore pour toi du bonheur en réserve, et une tendresse moins impuissante que la mienne... Tu te rappelles ma lettre?... Oh ! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, y a-t-il des jours ou des années que je l'ai écrite? *Il* était là, et il l'avait lue !...

— Lucie, dit Marcia, l'embrassant, oublie cette lettre et ce qu'elle contient J'ai souffert, à ce moment, de penser que Luc serait malheureux par ma faute. Mais je n'ai pas pour lui l'affection qu'on doit, ce me semble, éprouver pour un mari, et je n'aurais pu consentir à faire aucune démarche qui m'engageât.

— Tu ne l'aimes pas ! Est-ce possible ?... Mais non, tu me trompes en prétendant me sacrifier ton bonheur... Cela, je ne l'accepterai jamais !

— Je t'affirme, Lucie... regarde-moi... je t'affirme sur mon honneur que je ne puis épouser Luc... Il vaut plus que ce que je pourrais lui donner. Je n'aurais pas hésité à faire un sacrifice pour te consoler et t'aider dans ta tâche, mais, ici, il n'y a pas de sacrifice... Lucie, tu sais que je ne t'ai jamais menti ! Je ne l'aime pas

Lucie ne pouvait pas se méprendre à cet accent sincère.

— Quel malheur ! dit-elle. Le bon colonel qui croit.. Oh ! nous ne pouvons alors nous réfugier près d'eux... Ce serait trop dur... Quel dommage ! Et comment le dire à ce pauvre père ?

Ce fut Marcia qui prit ce soin pénible. Elle sentait vaguement que beaucoup de tâches douloureuses allaient retomber sur elle, et il lui semblait que le fardeau qu'elle portait depuis quelques jours l'avait horriblement vieillie.

Elle descendit dans le salon où le colonel, debout près de la fenêtre, regardait mélancoliquement le jardin, qui descendait en pente douce, laissant voir un horizon déjà doré par les teintes d'automne.

Il se retourna aussitôt, et une compassion profonde se peignit sur son visage : ainsi vêtue de deuil, avec sa pauvre petite figure pâle et ses yeux cernés de noir, elle semblait si différente de la rieuse jeune fille habillée de mousseline qu'il avait vue dans le salon de son vieil ami !

Elle lui tendit la main avec un sourire tremblant.

— Vous êtes pour Lucie un si excellent parent, et pour moi un si bon ami, dit-elle avec un calme affecté, que je voudrais vous consulter sur nos plans de vie...

Il saisit ses deux mains, — de pauvres petites mains si froides ! — et l'interrompit vivement.

— Oui, mon enfant, je suis votre ami... En ce moment, il serait presque cruel de parler de ce que j'ai espéré être un jour pour vous... Mais quand tout sera arrangé, quand votre tante sera près de nous comme près de protecteurs aimants, il sera permis de penser à votre avenir, au vœu si cher de Luc... Vous me comprenez, chère enfant ?

— Oh ! non, non, ne parlez pas d'avenir !... s'écria Marcia douloureusement. Il ne m'est pas possible de songer à moi... Je vais tout vous dire, et alors, vous remercierez Dieu avec moi que mon cœur n'ait pas répondu à... à ce que vous dites... C'est un sacrifice de moins pour moi, et *lui* n'a pas encore pu laisser s'enraciner des espérances irréalisables...

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement le colonel, dont la figure s'altéra.

— Il faut que ce soit un secret pour Lucie, et le bon M. Le Tixier arrangera les choses de manière à le lui laisser ignorer... Si je vous dis tout, vous ne blâmerez pas le cher oncle Jean ? Vous savez qu'il croyait bien faire, et vous ne direz ni ne penserez rien contre lui ?...

— Non, non... Qu'y a-t-il ?

Marcia attacha sur lui ses yeux profonds.

— Presque toute ma petite fortune a disparu, dit-elle tranquillement.

Le colonel la regarda, effaré, leva les bras avec désespoir, puis soupira profondément.

— Quoi ! *cela* aussi !

Il fit quelques pas avec agitation, puis revint brusquement vers elle.

— Ecoutez, Marcia... Mon fils vous aime, et, si je le connais bien, il n'aimera jamais une autre femme comme vous... Nous ne sommes pas riches... Mais je puis vous constituer la dot réglementaire, et alors, comme l'union fait la force, vous savez, nous pourrions vivre ensemble... Sidonie est la perfection même... Moi, je ne suis pas gênant, et je serais si heureux de faire sauter vos enfants

sur mes genoux, d'apprendre aux garçons à faire l'exercice, et de gâter les filles à mon aise !

Il y avait tant de bonté naïve dans ses paroles, que Marcia sentit venir les larmes à ses yeux.

— Vous êtes, vous aussi, une perfection, dit-elle. Mais c'est impossible, et je vous honore trop, j'ai trop de sympathie... vraiment fraternelle, pour votre fils, pour accepter des sacrifices en échange desquels je ne saurais pas donner assez... Oh ! cher colonel, comprenez-moi ! Je suis bien malheureuse d'être obligée de vous parler ainsi... Si j'avais pu... l'aimer comme il le mérite, alors... j'aurais été...

— Assez, mon enfant ! Ne dites pas un mot de plus... Vous avez assez de vos peines sans vous affliger des nôtres... Peut-être, plus tard... Non, ne me répondez pas... J'ai un caractère singulier... Il faut toujours que j'espère... Même en ce moment, où vous me dites loyalement — et je vous en remercie, — que vous n'aimez pas mon fils, j'ai *besoin* de croire qu'un jour, tout changera. Comment, je n'en sais rien, mais *il faut* que j'espère .. N'en parlons plus... je reste votre ami quand même... Viendrez-vous habiter Versailles ?

— J'avais plutôt pensé à nous fixer à Paris... Il y aurait plus de ressources... Car nous aurons très peu de chose... et je... je pense beaucoup à cela depuis deux jours... il faudra que je travaille.

Le colonel étouffa une exclamation.

— Ah ! non, par exemple ! Travailler ! Que pourrait faire, je vous le demande, une pauvre petite mauviette comme vous ?

— J'espère, répondit-elle tranquillement, que mon

ancien professeur, Mme Armel, me recommandera et m'aidera à trouver des leçons de chant.

— Oui, votre voix est merveilleuse ; mais il y a la science du professorat à acquérir !

— Elle est facilitée quand on a eu soi-même un professeur incomparable... J'essaierai...

— Et croyez-vous donc que Lucie, qui est trop orgueilleuse pour accepter l'aide d'un vieux parent, consentira à une chose pareille ?

— Lucie et moi, nous sommes comme des sœurs... D'ailleurs, je lui dirai dans quelque temps que j'ai perdu de l'argent... Elle acceptera tout de moi, je le sais, parce que j'aurais tout accepté d'elle.

Il y eut un silence, puis, le colonel se frappa le front.

— Eh ! dit-il, nous oublions une chance pour vous ! Belde, qui a élevé votre mère comme sa fille, et vous a reçue avec une faveur qui, chez lui, représente l'affection, vous allégera un fardeau trop lourd.

Marcia secoua la tête, et tira de sa poche la lettre de son oncle.

— Je crains, dit-elle, de m'être aliéné pour jamais l'affection ou la faveur dont vous parlez. Lisez cette lettre.

Le colonel prit vivement la lettre, et la lut deux fois avec attention.

— Pour quiconque lit entre les lignes, dit-il avec émotion, il vous offre son héritage... Il a raison, enfant ; Lucie a des parents qui peuvent et veulent l'aider... Laissez-la à nos soins, et allez vers lui... Votre cœur restera fidèle quand même, je le sais...

— Colonel, dit Marcia d'une voix ferme, Lucie n'acceptera pas que vous dépouilliez votre fils pour elle ; elle n'oubliera jamais votre affection, mais ne recevra jamais votre argent... Elle en a si peu, elle, qu'il lui faudra, vous dis-je, le produit de mon travail... Et puis, ajouta-t-elle, sa voix faiblissant, il n'y a pas que l'argent. Elle est brisée, il lui faut un appui... quelqu'un qui ait connu, aimé celui qu'elle pleure, quelqu'un avec qui, sans crainte de se répéter, elle puisse redire ses inconsolables regrets, et toujours parler de lui... Elle mourrait sans moi... Ils m'ont recueillie dans leur bonheur à deux ; si mon cher oncle avait pu me dire adieu, il m'aurait recommandé de ne pas la quitter...

— Et alors, vous allez refuser ces offres ? Hélas ! elles ne seront jamais réitérées... Vous connaissez, par l'histoire de votre mère, l'implacable rancune, l'inflexibilité de cet homme vis-à-vis de ceux qui ont résisté à sa volonté tyrannique.

— Je lui ai répondu.

— Et... vous avez refusé ?

— J'ai essayé de lui témoigner une reconnaissance sincère ; mais je lui ai dit tout ce que je viens de vous dire, sauf notre extrême pauvreté...

Le colonel la regarda un instant en face ; puis, se laissant tomber dans un fauteuil, il cacha sa tête dans ses mains.

— Luc ! Ah ! mon pauvre enfant, quel trésor il a perdu !...

Marcia, émue de cette douleur, se pencha vers lui.

— Mon ami... Cher et bon ami, vous ne pouvez me désapprouver, n'est-ce pas ?

Il releva brusquement la tête, et lui montra sans honte ses yeux tout humides :

— Quoi qu'il arrive, mon enfant, et quoi que vous puissiez souffrir, vous êtes... une femme d'honneur !

Et se levant aussitôt, il sortit de la chambre sans tourner la tête.

XIX

Octobre... L'automne est froid, le vent dépouille les arbres, le jardin est humide, l'avenue boueuse, le vent siffle lugubrement dans les corridors et les escaliers du manoir ; le ciel, gris et bas, semble recéler des torrents de pluie ; on dirait que l'hiver est à la porte, et Marcia ressent un soulagement infini à voir la maison et la campagne si tristes, puisqu'il faut partir, et que l'impression des choses extérieures, au moins, n'est pas faite pour laisser des regrets.

Lucie souffre trop pour être accessible au côté matériel de l'épreuve. Jusqu'au jour où elle aura constaté d'une manière tangible que ses enfants auront des privations à subir, les pertes d'argent sont pour elle comme un mot vide de sens, et le changement de lieu, d'habitudes, ne serait rien, s'il n'entraînait un brisement de cœur. L'idée de voir passer en d'autres mains une terre qui a appartenu depuis quatre cents ans aux Laubly, pourrait encore la laisser insensible ; mais ces souvenirs intimes, chers et sacrés, qu'il faut laisser derrière soi, cette idée

poignante que des étrangers vivront désormais entre ces murailles, ignorants de ceux qui y ont passé, heureux et indifférents, là où le cher Jean a connu joies et douleurs, et a rendu le dernier soupir, — *cela* la blesse, la transperce comme une profanation ; elle s'imagine livrer quelque chose de lui.

Cependant elle a compris ce que la nécessité lui impose. Elle ne s'est pas plainte, et elle fait son possible pour s'intéresser aux plans dont Marcia a pris l'initiative. On ne lui a pas tout dit ; ce n'est que peu à peu qu'on lui fera accepter et sanctionner la situation et les obligations qu'elle impose. M. Le Tixier, sur la demande de Marcia, lui a laissé croire que, les affaires réglées, elle aura assez pour vivre. Elle parle sévèrement du silence et de l'insensibilité de M. Belde, ne devant jamais savoir que cette rupture est la conséquence du sacrifice que Marcia a fait de son avenir. Elle a accepté le projet de vivre à Paris, parce qu'un religieux de ses parents lui a offert de prendre ses enfants dans un externat qu'il dirige, et aussi, peut-être, parce que, ne pouvant vivre de ses souvenirs là où elle a été heureuse, elle aime mieux s'en aller bien loin, se cacher, ne plus voir les lieux ni les gens qui lui rappelleraient trop vivement le passé...

Elle est courageuse. Elle ne se consolera jamais, on le voit bien ; elle vit déjà à moitié dans le monde mystérieux où son ami s'en est allé ; mais justement parce que la source de sa douleur ne tarira pas, elle ne cherche à l'épuiser par aucune expansion bruyante. C'est un trait enfoncé dans une blessure inguérissable ; elle le portera jusqu'à la mort, mais elle s'essayera doucement

et simplement à vivre. Elle a aidé Marcia dans le choix des meubles que, naturellement, il faut restreindre en vue de l'exiguïté d'un appartement.

— Si tu veux, dit elle, nous garderons ce qui était à *son* usage...

Tout ce qu'il est possible d'emporter de *ses* meubles, elles le mettent à part : son bureau, son fauteuil, une partie de ses livres, — puis ce qui rappellera la vie passée : le plus petit des dressoirs de la salle à manger, la table de famille, la console Louis XV, une des bergères et les fauteuils en tapisserie au petit point du salon, et enfin les portraits de famille, dont Jean savait l'histoire, et aimait, comme des êtres vivants, les originaux morts depuis si longtemps.

Les fermes ont été vendues. Le manoir et très peu de terre restent seuls, mais M. Le Tixier, en attendant qu'un acquéreur hésitant se décide, fera cultiver ce terrain, et il a pensé que, puisqu'il faut le vendre, mieux vaut le quitter tout de suite, dans le premier étourdissement de la douleur. D'ailleurs, le travail de Marcia est devenu nécessaire ; ceci, Lucie l'ignore, mais elle consent à quitter tout de suite le Chêne-Vert pour rester près de son petit René, dont il faut commencer l'éducation, et aussi parce qu'elle ne peut plus entretenir les domestiques indispensables dans une si grande maison.

Et le jour vient où l'on parcourt une dernière fois la demeure ravagée, faisant une halte dans chaque chambre, retrouvant, même sur les murs, les traces des meubles enlevés, s'attardant aux poignants souvenirs, sentant se raviver les blessures à chacun des pas qui, bien qu'instinctivement étouffés, éveillent un écho

étrange dans les chambres dépouillées et vides de tentures...

Lucie s'attarde un instant.

— Emmène les enfants, Marcia, c'est moi qui dois sortir la dernière.

Elle est seule, elle s'agenouille et baise, avec une ferveur désolée, ce seuil qu'elle a franchi jadis, heureuse mariée, au bras de celui qui n'a pas trompé ses espoirs d'alors... Sa main tremblante tourne la grande clef antique qui semble gémir dans la serrure, puis, tout est fini... Ils s'en vont, comme s'en est allé, l'autre jour, le cercueil. Ils entrent un instant dans l'église, s'agenouillent dans le cimetière, sur la pierre armoriée... Du ciment tout frais ressort sur la sombre couleur grise, et les dernières fleurs du jardin sont groupées sur les marches...

Marcia oublie son chagrin pour ressentir la muette angoisse de la pauvre veuve. C'est dur de l'arracher de ce lieu, et cependant, la voiture est là, le cocher fait des signes désespérés, et l'heure tinte à l'horloge de l'église.

— Lucie... ma pauvre bien-aimée !...

Mme de Laubly ne proteste pas, ne demande pas une minute de plus. Elle se lève sans un murmure, s'enveloppe de son voile, et ferme les yeux dans une vision intérieure, tandis que la voiture tourne le coin du petit cimetière et les entraîne sur la route, blanche de poussière, qui se déroule en long ruban autour de la colline, vers la station de chemin de fer...

... Une longue nuit, entremêlée de courts sommeils, de rêves fantastiques, et d'insomnies pendant lesquelles on épie quelque lumière dans la campagne, se deman-

daut si, dans les maisons semées çà et là parmi les bois rougissants, on connaît aussi l'angoisse, les veilles, les larmes...

Une aurore sombre et froide, un paysage noyé dans la brume, la masse gigantesque et informe de Paris endormi, avec les dômes et les clochers se devinant vaguement dans le brouillard, puis l'arrêt du train dans la gare bruyante...

Il faut réveiller les enfants et même leur bonne, la placide Jeannette, qui est tout ahurie d'ouvrir les yeux si loin du Chêne-Vert et de son lit de balle d'avoine... Marcia se charge de rassembler les paquets ; elle ne se presse pas, personne ne les attend, et elle s'absorbe dans sa tâche pour ne pas ressentir trop vivement l'impression d'affreux isolement qui se dégage de cette arrivée.

Une exclamation de Lucie lui fait tourner la tête. Est-ce un rêve ? Tant de figures appartenant au passé ont hanté son sommeil interrompu cette nuit-là ! Mais non, c'est Luc en personne, qui tend les bras pour recevoir les enfants mal éveillés, et c'est sa voix affectueuse qui résonne aux oreilles de Marcia comme une musique amie.

— Je savais par mon père la date de votre arrivée... J'ai pensé que je pouvais vous aider, vous ôter quelques petites difficultés... Et ma tante viendra aujourd'hui même, ajouta-t-il, attachant sur Marcia un regard où la joie essaye en vain de se dissimuler sous une expression de sympathie et d'attendrissement.

Marcia a prévu les complications d'ordre intime que pourrait faire naître la présence de Luc à Paris. Elle s'est promis, bien qu'à regret, de le tenir un peu loin

d'elle, de ne pas l'encourager, de faire en sorte, au contraire, de détourner d'elle sa pensée. Mais comment ne pas se laisser aller à l'impression de soulagement, presque de joie que lui causent la vue de ce visage familier, et la pensée de se reposer sur lui de mille soins fatigants et difficiles ?

— Avez-vous un hôtel ?

— Votre père nous a indiqué le sien, rue des Saints-Pères... Que c'est bon à vous d'être venu !

Il lui adresse un sourire sérieux, puis prend l'initiative de toutes choses. Fatiguée et meurtrie comme elle l'est, elle éprouve une sensation reposante au possible. Elle s'assied près de Lucie, dans la salle d'attente, berçant dans ses bras la petite Germaine, et suivant vaguement les mouvements de Luc, qui s'assure de deux voitures, s'occupe des bagages, et organise le départ pour l'hôtel.

Vingt minutes après, toute la famille est installée dans des chambres tranquilles ; les enfants continuent leur sommeil interrompu trop tôt, et Lucie et Marcia voient apporter un déjeuner confortable ; après quoi Luc les quitte, n'osant promettre de revenir de bonne heure, mais annonçant, pour neuf heures, la visite de sa tante.

Et à neuf heures, en effet, elle est là, la chère et bonne créature, avec sa figure rébarbative et son sourire tout tremblant de larmes, — un peu timide d'abord, parce qu'elle n'a pas revu Lucie depuis huit ans, mais reprenant son courage et son initiative, quand la pauvre jeune femme s'appuie lourdement sur son épaule, et pleure en murmurant, comme un appel :

— Oh ! chère tante Sidonie !... Chère, chère tante Sidonie !...

Quand ce premier revoir, ces douloureuses émotions sont un peu adoucis, la question pratique reprend le dessus, cette terrible question pratique qui ne fait jamais trêve pour les déshérités, et qui presse en ce moment plus que jamais. Le séjour à l'hôtel ne peut être de longue durée.

— J'ai l'air d'un gendarme, ma chère, dit naïvement Mlle d'Espranges, et quoique je sois la dernière femme capable de discuter avec les concierges, dont j'ai une peur affreuse, je leur impose moi-même, et ils n'oseront pas, j'en suis sûre, vous raconter trop de mensonges ou vous faire trop de difficultés en ma présence... Naturellement, vous avez des idées arrêtées au sujet d'un appartement ?

Non, elles n'ont ni l'une ni l'autre d'idées arrêtées, elles s'en remettent à l'expérience de Mlle d'Espranges.

Eh! bien oui, sa timidité ridicule, maladive, cache un trésor d'intelligence et de qualités pratiques. Nul ne sait, en revanche, ce qu'il lui en coûte de les déployer. Tout contact lui est pénible, toute discussion l'épouvante, et elle a une horreur particulière pour les affaires d'argent et les marchandages. Pour qu'elle s'y résigne, il faut qu'ils prennent la forme d'un devoir ; alors, elle brave toutes ses répugnances et s'en va tête baissée, sans dévier de sa route, sans se soucier de ce qui lui coûte.

Grâce à elle, le difficile problème de l'appartement est résolu à la fin du second jour, après des courses fatigantes et des désappointements inévitables. Dans le quartier de Saint-Sulpice, rue Servandoni, il y a un vieil hôtel délabré, et, à l'étage supérieur de cet hôtel, trois grandes chambres et une cuisine avec une alcôve. Un

Parisien de nos jours se récrierait d'horreur : l'escalier de pierre, dépourvu de tapis, déploie sa large spirale contre un mur nu, taché d'humidité, dégradé par endroits ; les chambres sont irrégulières, il faut descendre deux marches pour accéder de la première dans la seconde, et l'étroit corridor qui les sépare de la cuisine, ne peut mériter le nom de vestibule. Mais, pour des femmes élevées en Bretagne, accoutumées à la rusticité de certains manoirs, à la pauvreté des vieux hôtels de petites villes, ce délabrement n'est pas très choquant, ni ces irrégularités d'architecture désagréables. La vaste dimension des pièces compenserait tout le reste, d'autant que des fenêtres, qui dominent des jardins, on aperçoit entre les maisons, à droite, les arbres du Luxembourg ; à gauche, les tours inégales de Saint-Sulpice. C'est le bon air et l'espace assurés pour les enfants, — c'est l'atmosphère céleste et la consolation pour *les mères*, comme dit Marcia...

Deux jours de fatigue suivent, mais peut-être cette fatigue est-elle salutaire, car elle endort la pensée et amène un sommeil profond et sans rêves. Marcia est étonnée que des lueurs de plaisir passent sur le fond sombre de ses journées, — étonnée de se sentir si sensible à la visite du colonel et de son fils, à la présence et aux attentions de M^lle^ Sidonie, — étonnée, surtout, de se trouver encore jeune, et de prendre un peu d'amusement dans les repas improvisés dont Luc se fait le pourvoyeur, après avoir été successivement menuisier et tapissier. Si elle pouvait oublier tout à fait qu'il l'aime et qu'elle ne doit pas l'encourager, elle serait certainement heureuse de le voir ainsi dans l'intimité de cet

emménagement improvisé ; elle s'amuserait franchement de manger du pâté froid dans des soucoupes ou des carrés de papier, et de faire du chocolat à la minute sur une lampe à esprit de vin.

Le soir du second jour, Sidonie s'assied à une table à peu près convenable, prend sa part de leur repas ; puis, pendant que Lucie va coucher ses enfants, et en attendant que Luc vienne la chercher pour la conduire à la gare, elle s'assied avec Marcia dans le salon presque rangé.

C'est une grande chambre dont les hautes fenêtres ont des petits carreaux à l'ancienne mode, et dont les murs sont revêtus d'un lambris peint en gris, avec des dessus de porte sculptés. Une poutre énorme traverse le plafond. Les meubles du Chêne-Vert l'encombrent presque, mais, chose étrange, ils ne se ressemblent plus dans ce nouveau cadre, et Marcia renonce tristement à l'illusion de se croire encore dans la vieille maison. Il a fallu s'ingénier pour loger tant de monde dans ces trois pièces. Lucie garde près d'elle ses deux petits, les aînés ont des lits déployés le soir dans la salle à manger, et Marcia s'arrangera du divan du salon. C'est donc *sa* chambre qu'elle parcourt du regard, comme pour se rendre familiers tant d'objets avec lesquels elle a cependant vécu... Tout à coup, elle a conscience d'un autre regard attaché sur elle, et, levant la tête, elle rencontre les yeux bruns de M^lle^ Sidonie.

— Quel changement depuis... depuis...

L'excellente fille n'en peut dire plus long. Marcia lui prend la main et s'attendrit.

— Vous me demandiez ce soir-là, aux Étangs, de

vous prendre sous ma protection, dit-elle, avec un sourire mouillé de larmes. Je n'étais cependant qu'une étrangère dans la maison de mon oncle... Et aujourd'hui, voyez comme nous nous appuyons sur vous !

Sa pression de main lui fut rendue, et Mlle Sidonie entr'ouvrit deux fois les lèvres, la regardant avec hésitation, comme si elle ne pouvait se décider à dire une chose qui, cependant, *devait* être dite.

— Mon appui n'est pas ce que je voudrais qu'il fût, dit-elle enfin, et votre fierté même, mon enfant, s'oppose à ce qu'il devienne bien efficace. Du moins, si l'affection d'un pauvre vieux cœur comme le mien peut vous être de quelque prix, sachez que vous l'avez gagnée dès le moment où vous m'êtes apparue avec votre doux regard et votre aimable sourire... Seulement, j'ai quelque chose qui me pèse.. quelque chose qu'il faut que vous sachiez...

Les yeux de Marcia l'encourageaient à parler, et elle recueillit tout son courage, baissant le ton de sa voix masculine pour cacher combien elle tremblait :

— Vous n'ignorez pas l'espoir que nous avions... Vous m'apparaissiez comme le bonheur même de notre cher garçon... Mais ne croyez pas que ce soit pour *cela*... Ne pensez pas qu'il entre une pensée égoïste ou intéressée dans l'affection que je vous porte maintenant... Même si cela ne peut jamais être ?...

Elle s'interrompit et regarda tristement la jeune fille, comme pour l'interroger.

— Non, dit Marcia à voix basse aussi, et très doucement, ma vie a désormais son but, et d'ailleurs...

— Oui, oui, je sais, mon frère me l'a dit. . Mais je

vous aime pour *vous*, chère enfant, et si je peux faire quelque chose pour votre bonheur, j'en serai trop heureuse...

Marcia leva les yeux sur elle. Que vit-elle dans ces yeux bruns et doux, qui semblaient s'isoler du visage rude et sévère ?... En ce moment où les ténèbres envohissaient cette chambre étrangère, des ombres glacées lui semblaient aussi envahir sa nouvelle vie ; ce premier moment de repos lui rendait le sentiment amer, désolé, d'un passé perdu, d'un sacrifice irrévocable, d'un avenir terne et sans joies... Eut-elle la curiosité passionnée de deviner ce qu'on éprouve après une longue vie de célibat, de savoir si le dévouement porte avec lui un baume ? Surprit-elle, en cette créature silencieuse et effacée, un secret pour supporter, des années et encore des années, un fardeau pesant ? Elle laissa aller sa pauvre tête fatiguée sur l'épaule de la vieille fille.

— Peut-être, murmura-t-elle, pourrez-vous me donner de la force...

XX

« Ma chère enfant, je voudrais pouvoir vous exprimer « ma profonde sympathie pour votre malheur, d'abord, « puis pour votre noble projet.

« Je vous adresse quatre lettres de recommandation « que vous voudrez bien porter vous-même. Deux « d'entre elles sont pour deux de mes anciennes élèves, « des femmes riches, aimables, qui reçoivent beaucoup « et ont de nombreuses relations. Une troisième est « adressée à M. Olnez, éditeur de musique. Il a publié, « jadis, des morceaux de ma composition, et nous avions « des rapports amicaux. Enfin, la dernière sera remise à « Mlle Nanguat. C'est aussi une de mes élèves. Je l'ai « aidée à se faire une situation, elle est aujourd'hui un « des professeurs de Paris les plus célèbres en dehors du « théâtre. Elle refuse chaque jour des élèves ; aussi, je « vous recommande à elle, espérant que la reconnais- « sance qu'elle m'a tant de fois exprimée n'est pas seu- « lement un mot.

« Puissiez-vous réussir, mon enfant ! Pour cela il « faut que vous travailliez encore. Laurence Nanguat ne « vous refusera pas ses conseils, et vous devrez vaincre « vos regrets et vos désirs de solitude pour assister à « quelques concerts, et vous rendre compte de la mé- « thode des artistes célèbres.

« Je m'intéresserai profondément à votre succès, je « l'implore du ciel dans ma retraite, et je compte que « vous tiendrez votre vieille amie au courant de ce « qu'auront pu pour vous ses recommandations. »

Marcia relit cette lettre de Mme Armel. Avec beaucoup de douceur et de précautions, elle a fait comprendre à Lucie l'insuffisance de leurs ressources, mais de là à lui faire accepter qu'elle, Marcia, l'enfant chérie, travaille pour vivre, il y a encore loin, et la sanction exigée n'est pas encore complètement arrachée. Cependant, novembre s'avance, beaucoup d'absents rentrent à Paris, et un jour que Lucie promène ses bébés au Luxembourg, en attendant l'heure d'aller chercher René et Paul à leur pension, Marcia prend un grand parti et se décide à porter les lettres de Mme Armel à leur adresse.

Il y a une sorte d'été de la Saint-Martin. La journée est douce et brillante comme au mois de mai, et si ce n'étaient les arbres presque complètement dépouillés, on se refuserait à croire que l'hiver est si proche.

Sauf les courses du ménage et la messe du matin, Marcia n'est pas encore sortie seule, et, si tendrement qu'elle aime Lucie, elle éprouve une détente à se trouver libre de la contrainte qu'elle s'impose depuis si longtemps.

Ce besoin de solitude, rare à dix-huit ou vingt ans,

est devenu pour elle presque douloureux. Même le soir, quand elle a arrangé le divan pour la nuit, et qu'elle espère déposer un instant son masque de sérénité, sa porte s'ouvre, et Lucie montre sa figure inquiète :

— Oh ! chérie, je croyais que tu pleurais !

Même à l'église, on l'accompagne. Et si parfois, excédée de ne pouvoir une minute être elle-même, elle aspire à s'enfermer dans le salon ou à aller errer dans les allées du Luxembourg, une sorte de remords la prend : il faut d'abord distraire Lucie, puis éviter de s'énerver et de perdre son courage.

Mais enfin, elle est seule, bien que les rues, par ce doux soleil, soient pleines de monde ; qui n'a expérimenté, en effet, l'impression de solitude singulière, absolue, qu'on éprouve au milieu d'une foule étrangère et indifférente ?

Même, ainsi qu'il arrive dans la jeunesse, chez les personnes actives, le mouvement et la marche accélèrent ses pensées sans les distraire. Et c'est ainsi, d'abord en suivant les trottoirs encombrés de la rue du Bac, puis en longeant les quais plus solitaires, que Marcia ose regarder en elle-même, et sonder ce que la douleur, les soucis, l'angoisse des responsabilités et des décisions, le soin des enfants, la sympathie toujours sollicitée, toujours prodiguée, a comme recouvert d'une vie factice.

Depuis deux mois, elle ne se reconnaît pas elle-même ; elle a revêtu une personnalité étrangère. Les autres l'admirent et disent que c'est le développement de qualités latentes, l'épanouissement de vertus en germe. On la trouve changée, grandie, mûrie. Mais elle sait bien, elle, que l'ancienne Marcia est toujours là, refoulée,

écrasée, mais vivante ; elle sait que la jeunesse, sévèrement comprimée, s'agite au fond de son être. La jeunesse ! Elle ne s'épanouit pas seulement dans la gaieté, les aspirations joyeuses, les espérances et les illusions : elle a ses formes douloureuses, qui lui sont propres, ses chagrins passionnés, ses désespoirs qui lui font envisager la vie, au moins pour un temps, avec plus de désolation et d'amertume que ne le fait la vieillesse désabusée. Et ce qui lui appartient, à elle seule, comme un douloureux apanage, c'est le sentiment oppressif de la longueur de la vie, du temps pendant lequel elle pense traîner son fardeau. De ce sentiment découle une impression de découragement affreux. Et c'est tout cela que Marcia trouve au fond de son cœur en y regardant pour la première fois.

Chose étrange ! A l'âge où nous possédons le plus de forces vives, le ressort le plus énergique, et la faculté de tirer de nous-mêmes des trésors de poésie pour en parer les laideurs mêmes de l'existence, nous dédaignons le présent, ce présent que nous avons le don d'embellir ou d'adoucir. Il nous faut l'avenir, un avenir plein d'espérances, et pourvu que nous croyions pouvoir porter nos regards en avant, nous reposer sur ce qui arrivera... *peut-être,* nous supportons sans nous plaindre les épreuves, les traverses, les ennuis. Oui, il nous suffit alors d'un point lumineux brillant devant nous, si faible, si incertain qu'il soit, si loin qu'il apparaisse, pour nous faire traverser sans peur et sans murmure les ténèbres qui nous pressent...

C'est justement ce point lumineux qui manque à Marcia dans l'espèce d'exploration intime à laquelle elle

se livre. Elle n'a pas une espérance humaine à laquelle elle puisse se raccrocher, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, il lui faut supprimer toute pensée personnelle. Elle n'a pas hésité un instant sur ce qui lui est apparu comme son devoir : le mouvement impétueux de son cœur l'a portée à l'accomplir. Mais elle se sent étrangement meurtrie ; elle constate, maintenant, qu'il y a eu en elle un déchirement, des fibres brisées, un espoir détruit, et, à la place de toute la lumière, de toute la joie qui ont jadis rempli son cœur, un sombre ennui, un vide affreux, puis cette impression de la longueur de la vie, de la croix qu'il faudra porter, — toujours la même, — pendant des années, franchissant d'interminables étapes de découragement, d'amertume, de tristesse et d'isolement, pour arriver à une vieillesse sans consolation.

Ce n'est pas qu'elle ignore ou qu'elle méconnaisse les secours, la lumière, la force qui viennent d'en haut. Ces temps derniers, elle a expérimenté ces secours divers ; plus d'une fois, quand elle a senti son courage défaillir, elle a levé les yeux vers le ciel, et a reçu comme une énergie distincte d'elle-même, agissant en elle et par elle, mais de source plus haute. Elle sait que la soumission à ce que fait ou permet Dieu établit l'âme dans une région supérieure de paix, et elle sait aussi qu'il y a des joies célestes qui transportent l'âme au-delà d'elle-même, bien au-dessus de ses propres douleurs. Mais ces joies, Dieu ne les donne pas toujours. Lui qui a voulu boire le calice de Gethsémani, et qui a crié sur la croix cette parole étrange : « Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il appelle ceux qui le suivent à participer à ses douleurs ;

et d'ailleurs, où serait l'épreuve, la souffrance d'ici-bas, si l'eau divine venait toujours enivrer l'âme et l'enlever au sentiment de la lutte ?

Il y a donc des heures sombres où l'on voit clairement qu'on recevra la force, mais non pas la douceur, et que le cœur, tout en allant jusqu'au bout du sacrifice, ne se verra épargné aucun froissement, aucune blessure.

Pourquoi se refuserait-elle à s'avouer à elle-même qu'elle a réellement accompli un sacrifice ? Si elle a été imprudente en prodiguant sa plus chère, sa plus intime sympathie, celui à qui elle l'a donnée n'en était-il pas digne ? Ne s'est-il pas, d'ailleurs, mêlé à son amour le généreux et pur désir d'élever, de rendre meilleur l'homme qui lui apparaît déjà si noble, si richement doué ? Une douleur indicible remplit son cœur à la pensée que tout est fini, qu'elle-même a prévenu toute expression de son amour à lui, toute possibilité de bonheur, en acceptant un devoir sacré, mais si lourd. Elle n'a pas l'idée que sa pauvreté présente pourrait l'éloigner d'elle : elle ne peut le voir que noble, généreux, désintéressé ; mais de ses mains elle a élevé une barrière entre elle et le bonheur... Et il faudra cacher *cela*, porter, sans rien laisser paraître, le deuil de son espoir, de son amour, de son avenir... Et la vie est si longue ! Car c'est toujours à cette impression découragée qu'elle revient, lasse et malheureuse...

En ce moment, dans la disposition où elle se trouve, et avec le besoin fébrile de distraire son ennui, d'abréger les heures, d'endormir sa pensée, le travail ne lui apparaît pas comme une épreuve, mais comme un soulagement. D'abord, la nécessité la presse ; puis, il y aura

encore une ombre de douceur dans ce confort donné autour d'elle ; enfin, le labeur qu'elle aspire à trouver ne lui déplaît pas : elle se sent assez d'amour de l'art, assez de feu sacré pour inculquer les principes qu'elle a reçus, — ne se doutant pas, la pauvre, combien l'art a peu à faire dans certaines leçons et près de certaines organisations musicales !

Elle arrive au bout d'une demi-heure rue Royale, devant un hôtel d'apparence majestueuse. La comtesse de Loslonges, l'une des deux dames à qui elle a été adressée, habite le premier étage de cet hôtel, mais elle n'est pas revenue de la campagne...

Le concierge en bonnet de velours et en lunettes d'or qui, après avoir jeté un regard inquisiteur sur Marcia, a adouci son ton jusqu'à une demi politesse, déclare ne pas savoir au juste l'époque du retour de M^me^ la comtesse. Elle ne fera probablement que toucher barre à Paris, ayant l'habitude de passer dans le midi les mois d'hiver.

Un peu déçue, Marcia laisse sa lettre, en y ajoutant son adresse, et se dirige vers la demeure de l'autre dame. C'est assez proche : rue Montaigne. Une nouvelle déception l'attend ; M^me^ Sarriet est en Italie ; mais cependant, on peut à peu près préciser le moment de son retour : elle l'a annoncé pour le mois de décembre.

Marcia se sent soudain lasse. Elle a résolu de ne faire aucune dépense inutile, et résiste à la tentation de prendre une voiture. Les omnibus et les tramways sont encore pleins de mystères pour elle. Elle demande son chemin et apprend, non sans un grand soulagement, que M^lle^ Nangouat, l'éminent professeur, habite à une distance relativement courte : rue Saint-Lazare.

Là, elle n'a pas à craindre de ne rencontrer personne : les occupations de M^lle^ Nangouat ne permettent pas les absences prolongées.

La maison offre une belle apparence ; l'escalier a des murs de stuc, des marches de pierre blanche et un tapis rouge, et la porte d'entrée de l'entresol, à laquelle Marcia sonne, est en faux acajou.

Un domestique vient ouvrir. Il porte une livrée un peu voyante, et a l'air insolent.

— M^lle^ Nangouat ?

Il toise Marcia comme l'a fait le concierge de la rue Royale. Elle a une dignité naturelle, et est jolie à ravir, malgré le cerne de ses yeux, dans une toilette de deuil à laquelle l'élégance de sa tournure donne un cachet de distinction très marqué. Il s'incline légèrement.

— Madame donne une leçon... Mais si Mademoiselle veut bien attendre dix minutes ?...

Elle traverse à sa suite un vestibule riche et encombré, où trouvent place des bahuts en chêne, imités du vieux, des faïences, des plats de cuivre, des tentures orientales et des fauteuils à haut dossier, recouverts de cuir, et est introduite dans un très petit salon tendu et meublé de japonneries. Au plafond, un immense parasol plane ; sur les murs, il y a des panneaux de soie, les uns crème, les autres rose pâle, sur lesquels s'enlèvent en délicates et merveilleuses broderies des vols de grue, des fleurs fantastiques et des Japonaises souriantes, à l'allure minaudière. Des divans drapés de damas épais, d'un bleu faux, des étagères en bois sculpté, supportant des tasses de satzouma, des ivoires et de petits dragons de bronze, des cabinets en laque incrustée d'ivoire, des po-

tiches au col élancé sur des colonnes, tout cela, réparti dans une chambre plus grande, offrirait un coup d'œil original et agréable ; mais dans ce salon minuscule, Marcia éprouve la même impression d'encombrement que dans le vestibule. Une portière de satin brodé de chrysanthèmes la sépare seule d'un autre salon où s'entend, avec un accompagnement adouci de piano, une voix maigre et ingrate, tremblotant l'air de *Mignon*. De fréquentes observations l'interrompent :

— Trop aiguë, cette note...Le début de chaque couplet plus tranquille, mieux assis... Ne portez pas la voix... *Connais-tu le pays*... Elle suit son rêve... Elle se parle à elle-même et revoit quelque chose...

Marcia écoute avec intérêt la leçon ; elle en arrive à presque souffrir de l'insuffisance de la voix, et à attendre avec une espèce d'angoisse nerveuse le cri désagréable que Mlle Nangouat essaye en vain de prévenir lorsqu'arrive ce passage : *C'est là que je voudrais vivre*. Ce *c'est là* devient douloureux pour une oreille délicate.

— Ecoutez-moi, dit le professeur d'un ton impératif.

Elle chante le couplet à son tour... Sa voix a perdu sa fraîcheur, et le timbre même en est usé ; mais jamais Marcia n'a mieux compris le triomphe de l'art qui supplée presque à la nature, et remplace les notes jeunes et harmonieuses par des *effets* arrivant *presque* au même résultat. Elle se souvient de la théorie de Raymond sur l'art et se sent près de l'admettre... Depuis deux mois, d'ailleurs, sans qu'elle le remarque, les théories de Raymond reviennent souvent à son esprit...

Enfin, la leçon prend fin. Quelques paroles animées s'échangent ; Mlle Nangouat déclare que *l'instrument*

étant charmant, les résultats d'études sérieuses ne peuvent être mis en doute ; un froufrou de soie suit, puis, une minute après, la portière du petit salon japonais est soulevée, et Marcia se trouve en face d'une apparition inattendue.

D'après les calculs qu'elle a pu faire, M^lle^ Nangouat ne doit pas être fort jeune. M^me^ Armel est, elle, presque une vieille femme. Mais dans l'embrasure de la porte s'encadre une personne mince et élégante, dont la robe de lainage gris clair, tout ornée de dentelle blanche au corsage, moule la taille irréprochable, dont le teint rivaliserait avec les lis et les roses, et à laquelle des cheveux blonds, légers et frisés, achèvent de donner l'air d'une très jeune femme.

— Voulez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler ? commence-t-elle avec un sourire qui découvre de véritables perles, et montrant à Marcia une place sur un des divans.

— Marcia de Laubly... C'est M^me^ Armel-Laugé qui m'adresse à vous...

— Pour des leçons ? dit gracieusement M^lle^ Nangouat, prenant la lettre. Il faudrait vraiment que ce fût pour faire plaisir à cette chère vieille amie, car mes heures sont littéralement débordées...

Marcia n'a pas le courage de rectifier cette erreur. Elle regarde avec anxiété les traits de son interlocutrice, tandis que celle-ci lit la lettre. Le sourire disparaît de son visage, et quand elle ne sourit pas, ses lèvres semblent minces et sèches. Elle lève une ou deux fois sur la jeune fille un regard qui s'est refroidi, puis, ayant achevé sa lecture, commence à rouler la feuille de papier

entre ses doigts chargés de bagues, et continue à regarder Marcia, jusqu'au moment où des larmes d'angoisse roulent sur les joues de la pauvre petite.

— Ce que me demande Mme Armel n'est pas très facile... dit-elle d'une voix qui ne garde rien de ses premières inflexions.

— Elle pensait, dit Marcia avec effort, que, refusant chaque jour des leçons, vous auriez la bonté de me recommander...

Mlle Nangouat a un petit rire un peu sec, qui lui enlève tout d'un coup son air de jeunesse.

— Vous recommander ! c'est fort bien ; mais encore faut-il que vous soyez en état de professer... J'ai ma conscience, dit-elle avec emphase, et ma recommandation ne peut être dépréciée... Avez-vous déjà donné des leçons ?

— Non, dit Marcia, laissant échapper quelques larmes, Mme Armel pensait que je pourrais *apprendre* à en donner, mais puisque vous ne croyez pas...

Elle se lève pour partir. Il y a une angoisse contenue, douloureuse à voir sur son visage. Mlle Nangouat est elle émue, ou bien l'idée lui vient-elle qu'elle ne peut se dérober aussi complètement aux obligations qu'elle a envers son ancien professeur ? Toujours est-il qu'elle fait un geste pour retenir la jeune fille.

— Non, ne partez pas ainsi... Je répète que c'est difficile, mais je ferais beaucoup de choses pour ma vieille amie... Le milieu dans lequel je recrute mes élèves me semble inaccessible, pour le moment, à un professeur qui débute...

(Marcia pense, involontairement, à l'inaptitude de l'élève qu'elle vient d'entendre).

— ... J'ai déjà, d'ailleurs, quelques protégées commençant à se faire un nom, et que je recommande... Voyez-vous, mon enfant, ajoute-t-elle d'un ton protecteur, à Paris, l'orgueil et la vanité font flèche de tout bois ; on prétend se faire honneur de tout, même de ses professeurs, et Philomèle viendrait-elle en personne enseigner ses roulades, qu'on la laisserait de côté si elle s'incarnait en une M^me^ Z. quelconque, parfaitement inconnue...

— Mais alors, que puis-je espérer? demande Marcia avec découragement. Comment me faire un nom sans trouver d'élèves ?

— Vous pouvez en trouver dans *un autre milieu*, répond M^lle^ Nangouat avec un retour d'emphase, et je puis, si votre talent me satisfait en conscience, vous en procurer d'une manière indirecte... Allons, ne vous affligez pas, et venez me chanter quelque chose...

Elle précède Marcia dans un salon plus grand, très richement meublé, où il y a deux pianos. Sur le pupitre de l'un deux se trouve encore la romance de *Mignon*.

— Chantez-vous ceci ? Quelle voix, d'abord ? Un mezzo ? Bien... Essayez...

Marcia domine, à force de volonté, son impression de terreur, et commence l'air qui vient d'être si horriblement torturé. Sa voix tremble d'abord, et les premières notes ne donnent pas l'impression de ce qu'elle vaut ; mais M^lle^ Nangouat est un professeur émérite, et en même temps, une accompagnatrice merveilleuse. Il se trouve que ses observations, un peu brusques, mettent

soudain Marcia à l'aise, peut-être parce qu'elles lui rappellent la méthode de sa chère maîtresse.

— Pas de tremolo, c'est indigne de votre timbre... Le tremolo est une *ficelle* bonne pour les voix usées... Plus rond... N'ayez pas peur, ouvrez le gosier largement...

Le sens professionnel de Mlle Nangouat reprenant ainsi le dessus et soutenant Marcia, celle-ci sent sa timidité vaincue, et commence le second couplet d'une voix si sûre, si harmonieuse, si riche, que l'artiste tressaille d'étonnement, et jette sur elle un regard mêlé d'admiration et d'envie. Mais Marcia ne s'en aperçoit pas; elle s'est absorbée dans son chant, et sent instinctivement qu'elle n'a jamais mieux dit.

Le dernier accord résonne. Mlle Nangouat garde un instant le silence, puis dit presque involontairement :

— Un timbre rare... une ampleur extraordinaire... Et vous êtes jeune, quel âge ?

— Bientôt dix-neuf ans.

— Vous acquerrez encore...

Elle regarde de nouveau la jeune fille, et paraît pour la première fois frappée de son visage. Peut-être est-ce, dans cette circonstance, un malheur pour Marcia d'être si jeune et si jolie. La jalousie de la femme a le dessus sur l'admiration involontaire de l'artiste...

— Il y a beaucoup à reprendre dans votre méthode, ajoute-t-elle froidement. Il y a des moments où vous manquez de souplesse ; vous n'êtes pas encore tout à fait maîtresse de vos notes hautes, qui devront être adoucies, et enfin, Mme Armel, qui a quitté Paris depuis dix ans, a un peu vieilli, non comme lignes générales, mais

comme nuances d'enseignement... Cependant, on peut essayer de vous confier des commençantes... Je m'occuperai de vous, laissez-moi votre adresse...

Marcia se hâte de l'écrire sur une feuille de son carnet, et remercie Mlle Nangouat avec un effort qu'elle se reproche.

— Est-ce que... ce pourrait être bientôt ? demande-t-elle timidement.

— Oh ! je ne puis vous le garantir, ma chère, répond l'autre d'un ton protecteur, on rentre si tard à Paris maintenant !... Mais quand j'ai promis une chose, ajoute-t-elle sèchement, on peut compter sur moi.

Et Marcia se trouve congédiée.

Elle baisse son voile et verse des larmes amères. Elle entre à la Trinité, qui est près de là, et épanche devant l'autel l'amertume de son cœur. Puis, après avoir longtemps pleuré et prié, elle revient à pied chez elle, espérant que ce long trajet fera disparaître la trace des larmes de son visage altéré et de ses paupières rougies.

XXI

C'est la saison des grandes joies et des grandes souffrances. Les heureux du monde s'amusent, les enfants attendent l'arbre merveilleux ou cherchent, près du foyer, la place où ils rangeront leurs petits souliers, et, pendant ce temps, les pauvres se demandent avec inquiétude si l'hiver sera très froid, si la grande fille qui va en journée pourra acheter un vêtement plus chaud que le petit châle qu'elle croise sur son buste maigre, si le père n'aura pas de chômages à subir, si les petits ne seront pas malades, et si l'on aura seulement du charbon à allumer dans la grille noire et froide...

Marcia, qui s'est instituée ministre des finances, a perdu le sommeil à force de calculer leurs misérables ressources. Il y aura bientôt un trimestre de loyer à payer, et les dépenses imprévues ont épuisé son épargne. Chaque jour elle et Lucie, sans se le dire, inventent quelque nouvelle et misérable économie... Elles ont découvert simultanément que le vin leur fait mal, que le

café les empêche de dormir, que le salon est trop chaud quand il y a eu du feu seulement pendant une heure... Elles n'ont plus jamais faim, et si réduits que soient les repas, il y a toujours quelque reste pour le lendemain... Elles travaillent sans relâche : cela les distrait, disent-elles, même quand leur travail consiste à refaire des talons aux bas des enfants, et à retourner vingt fois deux vieilles robes pour y trouver un costume neuf.

Lucie s'est chargée du ménage et des devoirs des enfants. Marcia travaille son chant, tout en l'aidant. Elle étudie presque sans trêve, bien qu'il y ait quelque chose de poignant dans le bruit du piano et les sons éclatants et superbes de sa voix dans cette maison en deuil. Mais c'est l'avenir qu'elle prépare, bien que pas une élève ne soit venue lui prouver la bonne volonté de M^lle^ Nangouat, et bien que ni la comtesse de Loslonges ni M^me^ Sarriet ne lui aient donné signe de vie. Elle commence à se décourager, et à penser qu'il est inutile d'aller trouver l'éditeur de musique, pour avoir une nouvelle et plus amère déception...

Lucie est pleine de courage. Son chagrin est désormais tissé avec sa vie ; mais elle ne veut pas qu'il assombrisse l'enfance de ses petits, ni qu'il alourdisse les soucis de Marcia. Elle s'oublie elle-même ; elle cherche à prendre intérêt à ce qui se passe autour d'elle, et, le soir venu, elle reprend avec la jeune fille les lectures en commun. Parfois, il est vrai, son esprit est absent, et, bercée par le bruit léger des mots qui n'ont pas de sens pour son oreille distraite, elle songe au passé jusqu'au moment où, revenant à elle, et voyant sur le visage de Marcia une légère animation et comme une ombre de plaisir,

elle remercie Dieu qu'il y ait pour la jeunesse des trèves aux douleurs et aux soucis.

Le colonel d'Espranges a une crise de rhumatismes, et sa sœur ne peut le quitter. Luc vient fidèlement, lui, bien que son cœur se brise à moitié quand il voit l'avenir clos pour lui et pour Marcia. Il ne sait pas quelle réponse elle eût faite s'il lui avait demandé sa main ; il espère, dans son amour désintéressé -- et avec quel ferveur ! — qu'elle ne pensera jamais à lui comme fiancé, et qu'elle ignorera toujours la douleur qui le ronge. Il essaie de s'oublier pour apporter un peu de gaieté dans ce triste intérieur. Il aide René à pénétrer les mystères des déclinaisons latines, et Georges à réciter les départements français ; il apporte des images au petit Paul, et des poupées à Germaine. Pour Marcia, il a un écho de ce qui se fait, s'écrit, se publie, se chante dans les sphères dont elle est si éloignée. Et enfin, Lucie le trouve toujours prêt à parler du cher passé, de l'ami parti. Elle ne veut pas ouvrir les yeux de sa nièce sur une abnégation si touchante et si simple : à quoi bon risquer d'éveiller en elle un amour sans espoir ? Mais elle apprend à respecter ce caractère, à connaître ce cœur, et ce qu'elle y lit de chagrin supporté dans un mâle silence l'attache encore davantage à son jeune cousin.

Un jour de la semaine qui précède Noël, Marcia est sortie pour quelques achats de ménage. L'hiver est plutôt pluvieux que froid, et Lucie a dit à Jeannette que le feu lui ferait mal à la tête. Elle travaille dans le grand salon un peu encombré, et ses yeux, entre chaque reprise, errent sur les meubles, qui ont tous leur histoire,

puis s'arrêtent sur les vieux portraits qui ont l'air tout surpris de se trouver là... Ce n'est pas que le logis soit indigne d'eux : ces trumeaux de bois peint en gris ont supporté d'autres portraits à mine aussi fière ; des femmes en robe de brocart, et des seigneurs en veste brodée et en habit de velours ont marivaudé entre ces murailles avant que le nom aristocratique jadis gravé sur la porte de l'hôtel ait été effacé, avant que l'hôtel même soit devenu l'asile de petits bourgeois à fortune médiocre. Mais c'est toujours chose étrangement triste de voir de vieux portraits enlevés de la demeure dont leurs originaux ont été les seigneurs. Il y a un sénéchal en robe rouge et en perruque dont l'air sévère, qui fait peur à Germaine, n'avait jamais frappé personne au Chêne-Vert. La teinte bitumeuse qui envahit certaines toiles semble devenir plus foncée et rend les figures tristes et renfrognées, et enfin la jolie marquise de Mauron-Laubly, la beauté de la famille, qui tient une rose et lève son petit doigt avec affectation, semble demander, avec son sourire piquant et ses sourcils étonnés, si du moins le toit qui abrite sa tête poudrée est digne d'une pareille faveur...

Un coup de sonnette... C'est chose rare dans cette vie de réclusion. Les fournisseurs viennent le matin, et Luc est de service aujourd'hui. Jeannette, qui n'a point eu, hélas ! l'occasion de se former aux belles manières, apparaît à la porte du salon, son tablier relevé, le visage ahuri, tenant entre ses doigts rouges une carte de visite.

— Un monsieur, Madame... Il est là...

— Mais vous avez dit que je ne reçois pas, Jeannette ?

s'écrie Lucie avec cette sauvagerie qui suit les grandes douleurs.

Il est trop tard. Par la porte ouverte, elle aperçoit un homme d'une stature élevée, debout dans l'étroite antichambre, et, l'instinct de la femme du monde reprenant le dessus, elle étouffe un soupir de contrariété en donnant rapidement à Jeannette l'ordre d'introduire le visiteur inconnu.

Elle n'a pas vu la carte, et il s'annonce lui-même.

— Je suis confus, Madame, de me présenter ainsi sans avoir l'honneur d'être connu de vous... Je me nomme Raymond Nalys... Peut-être Mlle de Laubly a-t-elle fait quelquefois mention de moi en vous parlant de son séjour chez son oncle... Je viens vous trouver de la part d mon vieil ami M. Belde...

Lucie s'incline, tandis qu'un monde d'idées et d'impressions traversent son esprit... Oui, Marcia avait parlé plusieurs fois dans ses lettres de Raymond Nalys, le conférencier ; mais elle n'avait jamais dit qu'il fût jeune et beau, et pour la première fois, il lui vient à l'idée que le refus qui menaçait Luc pouvait avoir un motif très spécial... Et que pouvait lui vouloir M. Belde en lui envoyant un étranger? Raymond aimait-il Marcia, et le vieillard, désarmé, allait-il rompre son étrange silence, faire taire sa rancune et assurer un avenir à sa nièce?

Tout cela tourbillonna dans son esprit pendant l'espace de deux ou trois secondes, tandis qu'elle attendait ce que M. Nalys avait à lui dire.

— Ma mission, commença-t-il avec une émotion qu'il s'efforçait avec peine de dominer, est à la fois difficile et très douce... Je crains de vous causer quelque peine,

d'ajouter à votre douleur, et cependant, puisque vous aimez Mlle de Laubly (elle m'a parlé souvent de votre amitié si intime et si tendre), vous vous réjouirez de ce qui peut lui arriver d'heureux, et vous travaillerez, je l'espère, à vaincre ses répugnances...

Une sueur légère mouillait son front. Le cœur de Lucie battait très fort. Elle resta cependant calme et digne.

— J'aime trop Marcia, en effet, dit-elle, pour ne pas agir en tout dans son intérêt ; son bonheur, si Dieu la fait heureuse, sera le meilleur baume pour mes peines...

— Vous avez naturellement eu connaissance, Madame, de la proposition que M. Belde a faite à votre nièce, lors de la perte cruelle que vous avez eue à déplorer ?

Mme de Laubly tressaillit.

— Quelle proposition ? demanda-t-elle vivement.

Ce fut au tour de Raymond d'être étonné.

— Quoi ! s'écria-t-il involontairement, se peut-il que Mlle Marcia ait tenu secrète une démarche qui pouvait décider de son avenir, et au sujet de laquelle elle n'aurait su prendre trop de conseils ?

Une vive agitation s'empara de Lucie. Elle commença à entrevoir la vérité.

— Monsieur, dit-elle d'un ton ferme, si, par un sentiment de tendresse ou de dévouement excessif, ma nièce m'a caché quelque chose qui devait lui être avantageux, il faut que je sache tout maintenant... Voulez-vous dire que M. Belde lui a écrit après... après notre malheur ?

Raymond était en proie à l'embarras le plus cruel. Il était venu pour lutter contre l'égoïsme d'une parente

autoritaire, retenant Marcia contre ses intérêts, ou du moins se laissant prodiguer un dévouement exagéré, et acceptant un sacrifice complet. Il se trouvait que cette femme ignorait tout, et que Marcia, avec ce qu'il appelait, moitié admirant, moitié critiquant, le raffinement du don quichottisme, avait tenu secret ce sacrifice lui-même, afin que sa tante ne le refusât pas, et n'en sentit pas même le fardeau ! Il hésitait, anxieux, mais elle le pressa de nouveau.

— Il faut parler, Monsieur... D'ailleurs, vous avez, dites-vous, un message pour moi...

— Ma mission, Madame, consistait à essayer de vous faire revenir sur un conseil donné par vous, pensions-nous, à votre nièce, ou, si vous aviez seulement cédé à sa volonté, de vous supplier d'agir pour la faire revenir sur sa décision.

— J'agirai dans ce sens si la décision dont vous parlez lui a été préjudiciable.

— Je vous dirai donc tout, Madame, vous suppliant de me pardonner le rôle que je joue... M. Belde avait offert à sa nièce de se charger de sa tutelle, de la prendre chez lui, d'assurer son avenir... Il ajoutait une allusion spéciale à cet avenir... Et si je suis ici, Madame, c'est qu'on plaide mieux sa cause soi-même, ajouta-t-il avec une émotion sincère. J'aime votre nièce... Je n'ai pas, malheureusement, une situation de fortune qui me permette de laisser de côté la question d'argent... Mais si elle cède au désir de son oncle, et répond à l'affection, étrange chez lui, je vous l'assure, qu'elle lui a inspirée, mes vœux ont son assentiment, et d'ici à quelque temps, il me sera permis de demander sa main...

Il était très beau, très ému, très sincère. La réserve qu'il avait faite au sujet de sa situation était sage, naturelle, indispensable à une époque où les nécessités de la vie sont devenues un lourd fardeau... Etait-ce la sympathie de Lucie pour Luc qui la rendait si froide?...

— Dois-je comprendre, demanda-t-elle avec calme, que M. Belde a fait de la docilité de ma nièce à ses projets une condition aux avantages qu'il lui offre?

Le visage de Raymond s'empourpra.

— Vous ne m'avez pas compris, Madame; non, mille fois non, il n'y a pas de condition semblable! M. Belde n'en attache qu'une seule à ce qu'il veut faire pour M^lle^ de Laubly : son séjour près de lui. S'il a parlé de... d'autre chose, c'est qu'il avait pensé... espéré peut-être que... que ma vive, ma profonde et respectueuse sympathie ne l'avait pas laissée tout à fait indifférente.

Hélas! Lucie *sentait* qu'il devait dire vrai. Mille réticences de Marcia lui étaient maintenant expliquées. Et un profond attendrissement, une pitié sincère pour la généreuse fille lui fit pousser un profond soupir.

— Marcia a-t-elle répondu à cette lettre dont vous parlez, et dont je n'ai pas eu connaissance? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Elle a répondu immédiatement, sans prendre le temps de réfléchir.

— Et elle refusait?

— Elle refusait...

— Par affection pour moi?

— Oui, son devoir, disait-elle, l'attachait à vous,

moins encore que son cœur... Elle restait avec celle qui l'avait recueillie dans son abandon, sans hésiter, sans regretter rien, si ce n'est de faire quelque peine à un parent qu'elle avait été heureuse de connaître, et auquel elle devait de douces et joyeuses heures.

— Et naturellement elle ne faisait pas allusion à... autre chose ? Peut-être, Monsieur, dit Lucie avec quelque hauteur, vous trompez-vous au sujet de la sympathie que vous avez cru surprendre chez M^lle^ de Laubly.

— Peut-être, Madame, dit Raymond sans conviction.

Et il ajouta avec douceur :

— Les sentiments d'une jeune fille sont chose si délicate et si sacrée, qu'on craindrait de les profaner en exprimant une *certitude*...

Comme il était séduisant ! Lucie se dit avec désespoir qu'il n'avait pas dû se tromper.

— M. Belde, reprit Raymond, a d'abord témoigné une vive irritation, et a exprimé la résolution de n'avoir jamais plus aucun rapport avec sa nièce ; peut-être une personne de son entourage, qui redoute l'influence de M^lle^ de Laubly, contribuait-elle à entretenir sa rancune. Mais une autre amie, lady Trafford, et moi, nous l'avons quelque peu adouci, et il m'a enfin confié le soin de vous voir, Madame, pour plaider auprès de vous la cause des intérêts, peut-être du bonheur de votre nièce... Je rougis, maintenant que j'ai eu l'honneur de vous voir, d'avoir pu attribuer à une pensée personnelle de votre part la responsabilité du refus de M^lle^ de

Laubly... Je n'insiste même pas pour que vous interveniez... Je suis sûr de votre affection pour elle...

Il se levait pour mettre fin à une visite qui avait été encore plus pénible qu'il n'avait pu le prévoir, lorsque la porte s'ouvrit...

Il tressaillit en voyant devant lui Marcia, plus mince et plus pâle dans ses vêtements de deuil, avec cette ombre bleue sous ses paupières. Mais, sur ce visage amaigri, la pâleur disparut soudain. Je ne sais quel espoir insensé, rapide comme l'éclair, mais aussi brillant, traversa l'esprit de la jeune fille, tandis que la surprise la clouait à sa place. L'éclatante rougeur qui couvrit ses joues révéla à Lucie le secret de son cœur.

La jeune femme se leva, lui prit la main, et l'amena devant Raymond, qui ne cherchait plus à dissimuler son émotion.

— Marcia, dit-elle avec une tendresse infinie, j'ai appris par hasard le sacrifice que tu m'as fait en refusant d'aller demeurer près de ton oncle... Chère petite, tu me connaissais bien en commettant cet acte d'héroïque folie... Tu savais que je t'*ordonnerais* d'aller là où ton avenir était assuré...

Marcia se tourna vivement vers Raymond. Si son premier regard avait exprimé une tendresse involontaire, ses yeux étaient maintenant pleins de désappointement et d'indignation.

— Ainsi, vous avez détruit mon œuvre et *son* repos ! dit-elle, désignant Lucie. Elle jouissait de ma présence, et maintenant, je lui serai un regret et un remords ! Comment avez-vous pu faire cela !

Et, secrètement, intimement froissée, elle cacha son visage dans ses mains, pleurant avec amertume.

— Mais, c'est involontairement! s'écria Raymond, consterné. Comment aurais-je pu croire que, dans une circonstance si grave, vous n'auriez pas pris conseil de votre parente, de la femme de votre tuteur?

Elle écarta lentement ses mains, et il rencontra son regard, encore chargé de reproches.

— Mais, murmura-t-elle d'une voix basse, et comme rêvant, je dirais plutôt : comment avez-vous pu croire que, *moi*, j'augmenterais sa croix, déjà assez lourde, du poids de ce qu'elle eût appelé un sacrifice?

— Laissons ce qui est passé, dit vivement Lucie ; j'en garde une gratitude que je ne cherche pas à exprimer, mais je me réserve de t'imposer ma volonté, chère bien-aimée, comme celle d'une autre mère, soucieuse de ton avenir...

— Jamais une volonté qui m'éloigne de toi et des enfants, Lucie, dit Marcia d'une voix claire.

— Et, poursuivit M^me^ de Laubly, comme si elle ne l'avait pas entendue, peut-être n'y a-t-il pas seulement ton avenir, mais ton bonheur... Monsieur, ajouta-t-elle, se tournant vers Raymond, je vais donner à M. Belde une preuve de ma sincérité, et à vous, un témoignage de ma confiance, en vous autorisant à dire vous-même à ma nièce tout ce dont son oncle vous a chargé pour elle... Et vous pourrez être sûr que lorsque vous l'aurez quittée, je me ferai encore votre avocate...

— Lucie, c'est inutile! s'écria Marcia, très pâle

— Non, chérie, laisse ma main... Je désire que

M. Nalys te parle seul, et je... je fais des vœux pour qu'il te persuade...

Elle sortit, s'inclinant devant Raymond, qui balbutiait un remerciement, laissant Marcia en face de sa destinée, à ce moment solennel où il est donné à notre initiative, à notre liberté de choisir une voie, d'accepter ou de refuser ce que nous appelons le bonheur.

XXII

Elle se tenait debout, visiblement agitée, effrayée d'affronter une nouvelle épreuve.

— Ne voulez-vous pas vous asseoir et m'entendre? dit Raymond, dont les traits d'ordinaire impassibles étaient bouleversés par une agitation non moins violente que celle de la jeune fille.

— A quoi bon? répondit-elle d'une voix entrecoupée. Rien ne peut changer ma décision, et...

Tout à coup, son visage se détendit, et elle s'écria, fondant en larmes :

— Comment avez-vous pu être si cruel pour Lucie! Vous avez détruit son repos, rendu inutile tout ce que j'avais fait pour le lui assurer!

— Mais je ne savais pas... je ne pouvais pas deviner cette... Oh! je ne voudrais pas vous froisser, surtout en ce moment! Mais vous paraissiez étonnée, tout à l'heure, que je ne vous eusse pas comprise... C'est que vous dépassez la mesure ordinaire de l'affection et du dévoue-

ment, et que vous vous placez au-dessus de la vie réelle... presque, si j'osais le dire, en dehors de la vérité des choses...

Elle se sentit froissée, et ne répondit rien.

— Laissez moi vous exposer les faits dans leur vraie lumière, dit-il avec une ferveur contenue. Je comprends — tout le monde comprendra — que, dans les premiers moments d'un grand chagrin, vous n'ayez pas abandonné votre parente. Maintenant, la première douleur est amortie, sa vie est organisée... On ne vous demande point, d'ailleurs, de rompre avec elle : vous pourrez toujours, habitant Paris une partie de l'année, la voir et lui témoigner votre affection... En demeurant près d'elle, vous lui donnez, certes, une grande satisfaction, mais une satisfaction qu'elle ne pourrait goûter sans égoïsme, puisque, au prix d'une séparation relative, votre sort est assuré...

A chacune de ces paroles, quelque chose se glaçait dans le cœur de Marcia. Que tout cela était pauvre, vulgaire et plat ! Quoi ! cet homme qui faisait de l'éloquence sa carrière même, ne trouvait pas mieux à dire, et lui, qui prétendait l'aimer, n'avait pas senti du premier coup que de tels raisonnements ne pouvaient pas même l'atteindre, *elle*, qu'il croyait comprendre !

— M^me^ de Laubly n'est pas même votre parente, reprit-il un peu déconcerté par son silence ; elle n'était que la femme de votre oncle...

— C'est vrai, et elle m'a accueillie et aimée, quoique je ne fusse pas sa propre nièce, dit Marcia avec froideur.

Il comprit immédiatement qu'il avait fait fausse route.

— Mais, s'écria-t-il, il ne s'agit pas seulement de vos

intérêts... Je devrais savoir que vous êtes indifférente non seulement à la question d'argent, mais encore à ce qui vous est uniquement personnel... Il y a d'autres mobiles, cependant, qui plaident en faveur de votre oncle... Il est votre proche parent ; il a élevé votre mère...

— Il l'a aussi abandonnée...

— Mais il semble s'en repentir, et vouloir réparer ses torts en vous donnant son affection et ses bienfaits... Il est vieux, infirme ; il n'a près de lui que des mercenaires ou des gens avides et intéressés... Peut-être ne serez-vous pas insensible à l'idée d'adoucir ses derniers jours, ni surtout, telle que je vous connais, à l'espoir d'élever cette âme, très peu croyante, très peu disposée, je le crains, à franchir le suprême passage de la manière que vous souhaiteriez... Il y aurait du bonheur à donner et du bien à faire...

Marcia tressaillit imperceptiblement.

— Entre deux tâches, dit-elle après un instant de silence, il faut toujours choisir celle que la conscience juge la plus impérieuse. Je fais des vœux ardents pour que mon oncle revienne à Dieu ; mais je ne me crois aucune responsabilité vis-à-vis de lui, tandis que la reconnaissance d'une part, et la nécessité de l'autre, m'attachent à ma tante de Laubly.

— La nécessité ?...

— Sa santé est profondément atteinte, dit Marcia, baissant la voix et essayant de dominer son émotion. Le chagrin et les privations lui ôtent la force physique nécessaire pour s'occuper de ses enfants... La pauvreté n'est pas chose déshonorante, et je n'ai pas honte d'avouer que mon travail sera nécessaire à ces chers êtres...

Raymond se leva brusquement.

— Vous !... Travailler ! dit-il avec une stupeur douloureuse.

— Serais-je la seule fille de mon âge employant utilement son temps et le peu de talent qu'elle possède ?

— Vous pensez alors ?...

— Je compte donner des leçons, dit Marcia avec une tranquillité affectée, et j'espère avoir bientôt des élèves.

Il se laissa retomber sur son fauteuil et cacha un instant sa tête dans ses mains, puis, se rapprochant brusquement :

— Oh ! non, c'est impossible ! D'ailleurs, je n'ai pas tout dit... Mme de Laubly sait ce qu'il me reste à vous confier... Et elle est favorable à mes vœux, puisqu'elle a bien voulu me donner cette occasion de plaider ma cause... Vous aviez deviné, n'est-ce pas, que je vous aime chèrement, et que mon vœu le plus ardent est de vous nommer ma femme !...

A son tour, elle cacha son visage dans ses mains... Quels qu'eussent été les froissements de ces dernières minutes, elle oublia tout pour un moment, et revit les heures charmantes des Étangs, avec les espérances qui, alors, avaient enveloppé son âme d'une atmosphère idéale... Mais ce ne fut que l'affaire d'une seconde. L'instant d'après, elle le regardait avec une expression tranquillement résolue.

— Je n'ai pas le droit de penser à moi... J'ai donné ma vie à une tâche sacrée... J'aiderai Lucie à élever ses enfants : elle ne le pourrait sans moi.

Le visage de Raymond se contracta.

— C'est trop, dit-il les dents serrées, et essayant de ca-

cher le tremblement soudain de ses mains. C'est là ce que j'appelais tout à l'heure outrepasser la note vraie ! Votre tante a eu sa part de bonheur ; n'avez-vous pas droit à la vôtre ?

Elle le regarda de nouveau ; le même petit frisson la mordit au cœur, et le charme d'un instant fut détruit.

— Je ne sais si j'ai un droit de ce genre, mais je ne saurais l'exercer au détriment de ce que je regarde comme un devoir...

Les mains de Raymond se tordirent instinctivement.

— Si vous êtes tellement impersonnelle qu'on ne puisse même atteindre votre cœur en vous parlant de vous, dit-il d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible, ne pouvez-vous penser à moi ? L'amour fervent, absolu d'un homme qui n'avait encore jamais rencontré une femme qu'il pût aimer, — une femme qui fût capable de le rendre meilleur, — cet amour-là ne saurait-il vous toucher ?... Parfois, il me semble que vous habitez une région étrangère à celle où je me meus.. Mais vous pouvez me la faire aimer, m'y attirer, peut être... O Marcia, me comprenez-vous ?

De nouveau, elle sentit le charme, l'enivrante tentation. Il vit quelque chose d'ému passer sur son visage, et l'ombre d'espoir qu'il conçut aussitôt l'inspira mal

— Je ne suis pas assez riche, reprit-il, pour vous faire à moi seul la vie douce et luxueuse que je rêverais pour la femme aimée... Mais en cédant au désir de votre oncle, en consentant, vous et moi, à demeurer près de lui, nous nous assurerons un avenir digne de vous, et nous pourrons même aider votre tante... J'ai assez de

relations pour obtenir à ses fils des bourses dans un lycée...

Cette fois, tout fut fini. Marcia savait qu'il était assez riche pour se passer des bienfaits de son oncle. Elle eut comme l'impression qu'elle tombait de très haut, que quelque chose se brisait à jamais en elle, et elle se leva, très calme.

— Je puis quelquefois vivre de la vie réelle, dit-elle avec une singulière dignité. Je vois les choses dans une lumière assez vraie, comme vous le dites, pour comprendre qu'une femme sans dot, qui ne croit pas pouvoir abandonner une famille, ne peut apporter une pareille charge à un mari... Aussi n'ai-je pas l'intention de me marier... Peut-être avez-vous commis une erreur lorsque vous m'avez demandé de vous laisser me rendre heureuse : on ne peut être heureux que si l'on s'est très bien compris, et si le cœur vibre aux mêmes émotions...

— Je vous en supplie... commença-t-il.

— Si vous avez eu quelque sympathie pour moi, interrompit-elle avec plus de douceur, abrégez un entretien qui devient pénible pour nous deux... Je sais l'honneur qu'un homme fait à une femme en demandant sa main, j'y suis sensible, et je fais des vœux pour que vous oubliiez un rêve éphémère, et soyez heureux bientôt...

— Marcia !...

Il balbutia ce mot avec angoisse, mais elle resta impassible, toujours debout, et il comprit, avec une sorte de désespoir, que si elle l'avait aimé, tout était terminé, fini pour jamais... Un instant après, il était parti, et

Marcia, réprimant le tremblement nerveux causé par l'effort qu'elle avait dû faire, ouvrit la porte de la chambre où Lucie, les mains jointes sur ses genoux, et les yeux errant douloureusement dans le vide, attendait qu'on l'appelât.

— Lucie, chère Lucie !...

Marcia était agenouillée près d'elle, la serrant dans ses bras, et levant sur elle sa figure aimante, singulièrement pâle, et ses yeux sans larmes, imprégnés de tendresse.

Lucie sourit avec effort.

— C'est oui, n'est-ce pas, enfant ? Laisse-moi aller le trouver.

— Il n'est plus là...

Le visage de Lucie s'altéra.

— Quoi ! tu t'es sacrifiée !... Oh ! Marcia, mon enfant chérie, comment as-tu pu croire que je supporterais cela, que j'accepterais un pareil brisement !

Les yeux aimants de Marcia restaient attachés sur elle avec une expression étrange.

— Lucie, dit la jeune fille d'une voix basse et douloureuse, *il* n'est pas ce que je le croyais...

— Que veux-tu dire ? Il y a quelque malentendu... Un homme qui défend son bonheur est excusable s'il dit quelque parole qui semble moins sympathique...

Marcia secoua la tête d'un air lassé...

— Avant, dit-elle d'une voix lente qui semblait venir de bien loin et exprimer une sorte de rêve, *avant*, je souffrais un peu parce que je... l'aimais... Maintenant, quelque chose est brisé... Il n'est pas celui que j'ai-

mais... Nous ne parlerons jamais plus de tout cela, n'est-ce pas, chérie ?

Et, cachant sa tête sur l'épaule de Lucie, elle pleura longtemps, avec le sentiment vague et doux qu'elle était comprise.

Le lendemain, Luc vint. C'était l'heure où Mme de Laubly surveillait les devoirs de René. La table de travail occupait une des larges embrasures, et Marcia travaillait dans l'autre. Il s'approcha d'elle, regarda un instant avec un peu d'angoisse les contours amaigris de ses traits et la pâleur de ses pauvres joues, et étouffa un soupir.

— Pas encore d'élèves Cia ? demanda-t-il doucement.

Peu à peu, il s'était mis à lui dire son nom ; cela semblait vraiment naturel, et quelquefois il faisait comme les enfants, qui s'en tenaient à leur diminutif.

— Non, pas encore... Je vais demain voir M. Olnez, l'éditeur de musique.

Il soupira de nouveau. Pauvre Luc ! Lui, si vif, si ardent, il comprenait Jacob, qui servit sept ans, et encore sept ans pour obtenir Rachel. Il se disait parfois que la vie est longue, et que dans des années son amour silencieux pourrait recevoir sa récompense.

— J'ai vu hier votre oncle, dit-il après un silence.

— Est-il bien portant ?

— Je trouve qu'il s'affaiblit un peu...

Marcia se sentit malheureuse. Un doute s'emparait d'elle tout à coup, et elle regarda Luc, hésitant.

— Etes-vous bon casuiste ? demanda-t-elle avec une gaieté affectée.

— Moi ? Oui, à la façon d'un boulet de canon, dit-il en riant.

— Un boulet a du bon, du moins en tant qu'il choisit la ligne la plus droite, si c'est ce que vous voulez dire... Ecoutez, Luc, j'aurais voulu voir votre tante et lui confier mes cas de conscience. Mais puisqu'elle est retenue à Versailles, il faut que quelqu'un me rassure... Je vais vous donner une preuve de confiance en vous disant un secret... Mon oncle m'a demandé à deux reprises d'aller demeurer chez lui.

— Je le sais, dit Luc d'un ton bref.

Marcia le regarda avec un peu de surprise, et continua :

— J'ai refusé de quitter Lucie, naturellement... Mais on m'a troublée en me faisant entrevoir... que j'aurais pu consoler ses derniers jours, et même l'amener à Dieu... Croyez-vous qu'en faisant taire mon cœur, au risque de paraître ingrate, j'aurais dû aller près de lui et forcer Lucie à recevoir de l'argent en échange de ma présence ? *Etait-ce* un devoir ?

Luc secoua énergiquement la tête.

— Ce n'était pas un devoir puisque vous en aviez un plus impérieux, répondit-il vivement.

— Ah ! vous pensez comme moi ! fit-elle soulagée.

— Je pense, reprit-il avec une émotion involontaire, qu'il faut ici-bas aller au plus pressé... Je crois aussi que Dieu ne permet pas qu'un bien soit empêché parce que nous agissons droitement. Il y a des gens qui vous diront qu'avec cette fortune... qui n'aurait pu tarder bien longtemps à vous échoir, vous auriez pu aider votre tante et les enfants... Oh ! la fortune peut beau-

coup de choses pour le bonheur ! Ou plutôt, sans elle, le bonheur est souvent impossible, dit-il avec une émotion soudaine.

Il fit une pause et reprit doucement :

— Mais il faut voir les choses comme elles sont... La santé de ma cousine est atteinte, son courage est brisé et ne tient qu'à vous, les enfants ont besoin d'une direction qu'elle peut à peine leur donner en ce moment... Oh ! nous avons parlé de tout cela avec mon père et ma tante !... Et nous avons cherché une solution jusqu'à en être fatigués, ajouta-t-il, les larmes aux yeux. Mais Lucie n'accepterait pas plus l'argent de M. Belde qu'elle n'a accepté ce que mon père, son parent, aurait fait de si grand cœur pour elle... Ma tante ne peut l'aider qu'en travaillant un peu pour les enfants, ou en en voyant quelques douceurs, tout en ayant peur de la fâcher... Si vous la quittiez, elle se mettrait à donner des leçons ou à prendre des ouvrages de couture dans les magasins...

Il parlait à voix basse, de manière que Lucie, occupée de son petit garçon, ne l'entendît pas... Même dans l'accès d'émotion qui s'était emparé de lui, il n'oublia pas d'étouffer ses paroles, ni de s'assurer qu'on ne pouvait les surprendre. Il joignit tout à coup les mains, comme l'avait fait Raymond dans un redoublement d'angoisse.

— Et pourtant, comme c'est dur de penser que vous travaillerez, vous !...

Elle se sentit remuée par son accent, mais plus encore, peut-être, par sa possession de lui-même et par ce que cet accent avait de contenu.

— Cependant, Luc, dit-elle, presque malgré elle, vous aimez mieux me voir souffrir et faire mon devoir ?...

Elle n'oublia jamais ce qui passa rapidement dans les yeux clairs qui la regardaient avec attendrissement. C'était quelque chose d'indéfinissable, de très haut, de très lumineux. Il se redressa légèrement, et, de ce jour, elle n'eut plus jamais l'idée de le regarder comme un grand enfant ou un bon camarade.

— Oui, dit-il, d'une voix ferme, je vous aime assez pour cela...

Elle baissa la tête sur son ouvrage pour cacher les deux larmes brillantes qui jaillissaient de ses yeux.

Il y eut encore un silence, puis Luc reprit de son ton ordinaire :

— Savez-vous que je suis brouillé avec M. Belde ?

— Quel dommage ! Vous y passiez de si bons moments ! s'écria Marcia avec un regret sincère.

— Oui, mais je ne pouvais oublier que les Laubly sont mes parents, et il a été si injuste, si cruel !

— Pour moi aussi ? demanda-t-elle avec un peu d'émotion.

— Eh bien ! oui, pourquoi ne pas vous le dire ? Et savez-vous ce que je pensais en l'écoutant ? C'est que, pour s'exprimer sur votre compte avec tant de colère, pour s'étendre avec tant d'amertume sur ce que vous auriez pu être pour lui, il faut qu'il vous ait aimée... oui, vraiment, je le crois !

Marcia soupira.

— Je prie Dieu, qui peut parler aux cœurs les plus endurcis, les mieux gardés des influences divines, les

plus enfoncés dans les choses d'ici-bas, de faire pour lui ce que moi, je ne peux pas... Lady Trafford n'était pas là ? demanda-t-elle après une pause.

— Non, elle est en ce moment en Angleterre... Savez-vous, Marcia, que Juliane joue un triste rôle près de son oncle? Elle l'excite contre vous.

— Je lui pardonne, Luc, et je souhaite que l'héritage de M. Belde compense pour elle l'affection sincère que, dit-on, elle a repoussée...

XXIII

La provision de charbon est épuisée, l'argent mis en réserve pour le loyer est dépensé ; on a déjeuné de pain et de lait depuis plusieurs jours, et Lucie, avec des larmes tremblant à ses cils, a demandé à Marcia si elle savait comment on s'y prend pour mettre un bijou en gage au Mont-de-Piété.

Faut-il donc en venir là, descendre cette pente fatale, voir les reliques de famille s'en aller, les murs se dégarnir ?

Les élèves ne viennent pas, M^lle^ Nangouat reste muette. Marcia n'espère rien de l'éditeur ; cependant, elle recueille son courage et sort pour faire cette dernière démarche...

... Un magasin du boulevard... Dans le fond, un homme très grand et très robuste, avec des cheveux blancs en désordre, une longue barbe, des yeux bleu clair et un air bienveillant, cause avec animation avec deux messieurs, dont l'un, tout en parlant, frappe

quelques notes sur un piano ouvert. Devant l'un des comptoirs, une femme élégante feuillette de la musique.

Un commis s'avance, très poli, très empressé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Madame ?

— Puis-je parler à M. Olnez ?

— Certainement, Madame le voilà, au fond du magasin...

Il la précède ; les deux messieurs s'écartent et la regardent curieusement, ce qui la fait rougir; l'éditeur, à demi assis sur un pupitre, se redresse et soulève son bonnet de velours.

— Je suis envoyée par Mme Armel-Laugé...

Sa voix faiblit; ce nom, jadis encensé, lui a été jusqu'à présent de si peu de secours !

— Mme Armel ! Eh ! quoi, elle vit encore ? dit-il d'un ton de bonne humeur. Quel dommage qu'elle se soit retirée si tôt ! Comme professeur et artiste de concert, elle n'a pas été remplacée, non, ses élèves me le disent encore... Est-il vrai qu'elle soit nonne ou quelque chose d'approchant ? demande-t-il négligemment, tout en prenant un binocle pour lire la lettre.

Marcia juge inutile de répondre, car il est déjà absorbé par sa lecture. Un des messieurs la lorgne, l'autre s'est assis au piano et en fait sortir des sons heurtés presque douloureux.

Comme l'attente est longue !... L'éditeur tourne la quatrième page, puis lève les yeux sur Marcia.

— A votre âge, on possède rarement l'expérience exigée d'un professeur... Vous serait-il désagréable, cependant, de passer là, dans ce salon, et de chanter n'im-

porte quoi, afin que je puisse, si l'occasion s'en présente, dire que je vous ai entendue ?

Il a l'air bon et respectable ; mais l'idée d'être écoutée par ces deux hommes à la figure insolente est plus que Marcia ne peut supporter.

— Je crains que ce ne soit inutile, dit-elle, dévorant des larmes de désappointement. Vous croyez vous-même que je suis trop jeune... Mlle Nangouat le pense aussi...

Un des messieurs se met à ricaner.

— Oui, Mlle Nangouat ne peut aimer les jeunes étoiles ; elle passe furieusement, dit-il.

Marcia s'incline légèrement devant l'éditeur.

— Je suis fâchée de vous avoir dérangé...

— Mais, voyons, attendez !...

Elle ne l'entend pas. Elle sort précipitamment, fait quelques pas sur le trottoir, puis s'arrête, inconsciente, devant un magasin dont elle ne voit même pas le brillant étalage.

— La lettre de cette chère vieille Armel est cependant pressante, dit M. Olnez, pensif. Je ne peux pas laisser protester comme ça la recommandation d'une ancienne amie... Je vais l'envoyer à ma fille... Eh ! Leroy, dit-il à l'un des commis, courez après la dame qui vient de sortir, et priez-la de revenir un instant...

Il se tient sur le seuil du magasin, voit le commis courir, rejoindre Marcia, et la ramener, hésitante.

— J'ai une fille malade, dit-il à brûle-pourpoint. Elle est encore plus que moi en état de juger d'une œuvre ou d'un talent, car elle est la musique incarnée... Je vais vous mener à elle... Si elle pense que vous pouvez pro-

fesser, je vous aiderai ; si elle juge que vous vous trompez... eh bien ! dans votre intérêt, il faudra la croire et chercher quelque autre moyen pour vous tirer d'embarras...

Elle le suit au fond du magasin, monte, après lui, un étroit escalier, traverse une antichambre, et est introduite près de la malade.

La chambre est vaste ; deux baies largement ouvertes permettent de suivre le mouvement et l'aspect bigarré du boulevard. Des plantes vertes et des orchidées remplissent l'embrasure de l'une d'elles. On a d'ailleurs rassemblé dans cette chambre tout ce qui peut charmer le regard d'une recluse : des toiles de prix et des fusains superbes, des petits meubles anciens aux pieds frêles qui s'harmonisent avec les minuscules bergères et les fauteuils à médaillons. Un piano à queue d'un petit modèle est placé dans un angle, et, près de la fenêtre, sur une chaise longue recouverte d'une splendide fourrure d'ours blanc, est étendue la malade.

Elle n'est pas très jeune, ou peut-être la souffrance l'a-t-elle flétrie avant l'âge. Ses cheveux, de ce noir lisse et bleuâtre, très rare chez les Françaises, feraient penser qu'un sang étranger coule dans ses veines ; ils sont arrangés en bandeaux et forment, par derrière, un nœud qui, contrairement à la mode du moment, repose sur la nuque, et ils font ressortir la pâleur du visage, qui donne l'illusion du marbre. Les traits sont amincis, l'ovale trop amaigri, mais les lignes demeurent d'une grande pureté, et les yeux, d'un bleu foncé, mais franc, avec des cils noirs d'une longueur invraisemblable, achèvent de donner à cette physionomie un aspect

étrange. La manière dont elle est vêtue est originale : une longue robe flottante en lainage écarlate, garnie de zibeline, enveloppe ses formes minces, et une étoffe indienne richement brodée est jetée sur ses genoux.

— Rosa, je t'amène une jeune amie de Mme Armel-Laugé. Tu ne l'as pas oubliée, n'est-ce pas ?

— Oh ! comment oublierait on cette voix d'or, l'eût-on entendue dans son enfance, — sans parler de l'impression que l'artiste laissait d'elle, de sa personnalité ?

Elle ne s'était pas soulevée, mais elle avait tourné la tête vers Marcia, et attachait sur elle un regard d'une expression et d'une intensité étranges.

— Mme Armel m'écrit que Mademoiselle est douée d'une voix merveilleuse, et que des malheurs de famille l'obligent à professer... Elle est bien jeune, elle arrive de la province, et elle ne possède pas, évidemment, le chic artistique parisien... Je te l'amène et te la confie... Mme Armel espérait, me dit-elle, que Mlle Nangouat la perfectionnerait... Je n'ai guère de confiance dans l'obligeance de Mlle Nangouat... Vois ce qu'il faut faire... Langlet lui donnerait peut-être des leçons à ta demande.

Les yeux de Marcia s'emplirent de larmes.

— Je suis si pressée de travailler ! dit-elle avec une angoisse contenue. Ne trouverais-je que des cachets de deux ou trois francs, je voudrais tant commencer tout de suite !

Le beau regard expressif de Rosa ne la quittait pas ; l'éditeur eut un demi sourire.

— Tout ce qui tient à l'art exige une préparation consciencieuse et demande de longs débuts... Oh ! si vous faisiez du métier, ce serait différent.

— Du métier ? répéta Marcia.

— Oui... Ainsi, tout à l'heure, une de mes clientes m'a fait demander une *tapeuse* pour une matinée qu'elle donne demain...

Le regard de Marcia exprima une surprise embarrassée.

— Je veux dire une pianiste pour jouer des valses et des quadrilles... Mais c'est naturellement ce que j'appelais du métier, pour lequel il ne faut que des doigts, de la mémoire, ou l'habitude de déchiffrer de la musiquette.

Il sembla à Marcia que son horizon se rétrécissait tout à coup, et qu'elle tombait très bas, dans des sphères inférieures qu'elle n'avait pas soupçonnées jusque-là. Mais la pensée de *leur* détresse lui revint aussitôt... Il y avait le terme de janvier, — puis le charbon qui manquait, — puis les chaussures des garçons qui devenaient minces...

La couleur s'effaça de ses joues, mais elle leva tranquillement les yeux sur l'éditeur.

— En attendant que je trouve des leçons, dit-elle avec douceur, je serais très reconnaissante si vous vouliez bien me recommander pour... pour des choses de ce genre. J'ai de bons doigts, je lis couramment la musique facile, et tout dernièrement encore...

Des teintes roses revinrent soudain à son visage : elle se revoyait dans le grand salon des Étangs, prenant au piano la place de Juliane...

— Tout dernièrement, on me disait que je faisais bien danser.

— C'est fatigant, dit Rosa, intervenant pour la première fois avec une nuance de compassion.

Marcia rencontra ses grands yeux étranges pleins de sympathie, et, dans l'angoisse qui la torturait, elle eut un élan involontaire de confiance.

— *Il faut* que je gagne quelque argent... Nous avons perdu ce que nous possédions, et je vis près d'une parente dont la santé est mauvaise, et qui a quatre jeunes enfants...

M. Olnez en avait entendu, de ces histoires lamentables ; il avait souvent ressenti de violentes colères contre ces femmes pleines d'illusions, ces provinciales venant chercher à Paris le perfectionnement et le profit de talents imaginaires. Mais il y avait dans l'attitude de Marcia quelque chose qui lui parut en dehors de ces tristes banalités.

— Vous ne savez peut-être pas qu'il s'agit de vingt-cinq francs seulement ? Cette dame a spécifié et marchandé : une tap... une pianiste vaut moins cher qu'un homme, et le jour, c'est encore moins cher que le soir...

Vingt-cinq francs ! Elle allait se déclasser ainsi pour vingt-cinq francs ! Mais il pouvait y avoir beaucoup d'autres occasions semblables.

— Je serais reconnaissante si vous vouliez bien me recommander...

— Parfaitement... Demain, de quatre heures à huit heures, 18, rue de Prony, M^me^ Lemoyne... Voulez-vous me laisser votre adresse ?

Marcia prit son carnet pour en déchirer une feuille... Une carte tomba ; — cela remontait au dernier jour où

elle avait fait des visites avec l'oncle Jean et Lucie. La carte portait leur nom, avec l'adresse complète au bas, comme c'est l'usage en province : Château du Chêne-Vert, près Morgères (Ille-et-Vilaine).

Elle prit la carte que M. Olnez avait ramassée, et y passa son crayon, ne laissant de visible que le nom de Laubly, puis elle ajouta son adresse.

— Très bien... Comptez que c'est arrangé, et soyez exacte demain... Rosa, je suis attendu... Tu me diras ce que je puis faire.

Il adressa un salut amical à Marcia, appuya ses lèvres sur le front de Rosa, et les deux jeunes filles restèrent seules.

— Est-ce qu'il vous serait pénible de me chanter quelque chose ? J'aime beaucoup la musique... Ç'a été ma vie, mon atmosphère ; je jouais du violon, et je chantais aussi avant l'accident qui m'a clouée ici...

Marcia la regarda avec une sympathie profonde, et se rapprocha par un mouvement instinctif.

— Un accident ?... Et... il y a longtemps ?

— C'est une chute de voiture... J'ai failli mourir, et l'épine dorsale est restée malade... Je suis paralysée.

Elle parlait avec une tranquillité, une sorte d'indifférence d'elle-même qui étaient plus touchantes que des plaintes. Les yeux de Marcia se mouillèrent.

— Mais on essaie de vous guérir ?

— Naturellement, on a tout essayé ; mais quand la moelle épinière est atteinte, vous savez, c'est inguérissable... Ne vous imaginez pas avoir affaire à un critique, quand vous allez chanter... C'est pour me distraire et me faire plaisir...

Sa voix, déjà harmonieuse, avait pris une inflexion encore plus douce, et il y avait dans ses yeux bleus aux cils noirs quelque chose d'irrésistible.

Marcia ouvrit le piano.

— Aimez-vous les vieilles choses ? demanda-t-elle timidement.

— Beaucoup...

Et Marcia commença une douce et mélancolique romance d'un opéra de Dalayrac : « Quand le bien-aimé reviendra... »

Pas un mot, pas un signe d'approbation ne l'interrompit. Mais, comme tous les vrais artistes, une fois sa première émotion surmontée, Marcia avait oublié ce qui l'entourait, et mis toute son âme dans son chant. Il y avait une nuance poignante dans les dernières notes : « Le bien-aimé ne revient pas... » Elle se tut, étonnée, inquiète de ne pas s'entendre adresser une parole. Elle se retourna, et vit Rosa immobile, les yeux fixés dans l'espace et les joues couvertes de larmes. Interdite, elle se leva, et ce mouvement rappela à elle Mlle Olnez.

— Voyez ces larmes que je n'ai pu retenir !... Elles vous disent tout ce que j'exprimerais mal... Voulez-vous me chanter autre chose ? Quelque chose de différent, un grand air d'étude, si vous voulez...

Marcia se rassit devant le piano et commença l'air du *Freyschütz*. Les souvenirs des Étangs lui revinrent en foule, mais l'émotion qu'ils ravivaient rendit sa voix plus vibrante encore. Un « bravo » sonore la fit tressaillir. M. Olnez était entré sans bruit, et était penché vers sa fille.

— Avec quelques leçons, s'écria-t-il, enthousiasmé,

vous ferez accourir tout Paris ! D'ici à deux mois, j'organiserai un concert pour vous... Votre sort est assuré, avec un timbre pareil ! Merveilleux !... Voyons, ajouta-t-il vivement, tandis que Marcia rougissait d'émotion et de timidité, il n'est plus question de jouer des valses à six francs l'heure, n'est-ce pas ? Vous pouvez escompter votre talent, je vous en réponds ! Entre femmes, vous savez, on s'arrange toujours, et Rosa va vous avancer tout ce que vous voudrez sur le concert... D'ici à deux mois... Je parlerai à Matha, à Johnsberg, et...

— Je vous en prie, laissez-moi aller à cette matinée, interrompit Marcia d'un ton résolu. Je ne veux rien escompter, rien emprunter... Vous êtes très bon, mais... ce sera une grande satisfaction pour moi de gagner un peu d'argent...

— Vraiment ?... Eh bien ! vous prendrez peut-être plus tard plaisir à vous rappeler ces modestes débuts... Restez encore avec Rosa... Vous l'avez charmée... Chantez-lui autre chose... Au revoir, je vous attends d'ici à huit jours... Les leçons viendront d'elles-mêmes après le concert...

Marcia n'avait pas eu le temps de répondre à ce flot de paroles bienveillantes. M^lle^ Olnez l'appela d'un geste près d'elle dès que son père eut quitté la chambre, et la regarda d'un air grave et pénétrant.

— Je n'aimerais pas à vous voir chanter dans les concerts, dit-elle lentement. Vous êtes si jeune !

Marcia tressaillit.

— Oh ! non, non, jamais ! Votre père m'a tellement surprise que je n'ai pu répondre ; mais je n'oserais, je ne pourrais jamais chanter dans une salle publique.

La longue main effilée de Rosa se posa sur la sienne.

— Quand j'ai entendu votre voix, si belle, si rare, et surtout si émouvante, j'ai eu peur que vous ne songiez au théâtre...

— Moi ! s'écria Marcia avec stupeur. Oh ! comment pouvez-vous en avoir eu l'idée ! ajouta-t-elle l'instant d'après, un peu froissée.

— Vous avez raison, j'aurais dû comprendre, à première vue, que vous avez été élevée dans la réserve sacrée d'un foyer honorable, et que vous n'aviez pas été d'abord destinée à laisser connaître vos talents en dehors d'une sévère intimité... Mais j'ai vécu, moi, dans un monde d'artistes... J'ai pu constater quelles tentations il y a dans un don même moindre que le vôtre, et j'ai eu peur que la bonté un peu imprévoyante de mon père ne vous entraînât peu à peu, par des degrés inconscients, à sortir de votre monde, où je voudrais vous voir rester...

Marcia serra la main qui tenait la sienne. Un intérêt de plus en plus profond l'entraînait vers cette belle créature malade, avec le sentiment vague, mais reposant, d'avoir trouvé un appui.

— Votre père est très bon, répéta-t-elle timidement, ne sachant et n'osant exprimer ce qu'elle ressentait.

— Très bon, mais il n'a pas, je puis vous le dire, le sens très juste de ce qui convient aux jeunes filles. Si ma mère eût vécu, tout eût pu être différent... Ne vous étonnez pas, s'il voulait vous faire chanter en public... Oh ! j'ai bien vu que vous étiez blessée !... Il n'y voit ni mal ni danger, et certes, des femmes comme M^me^ Armel sont respectées de tous. Mais *vous*, vous êtes trop jeune,

beaucoup trop jeune, et cela vous changerait de milieu.. Plus tard, vous le pourrez peut-être... Maintenant, ce serait dangereux... Ils voudraient tous vous faire arriver au théâtre !

— Vous êtes bonne de vous occuper de moi avec cette sollicitude, dit Marcia, moitié étonnée, moitié reconnaissante, mais je ne chanterai *jamais* au théâtre... Et vous avez encore raison pour les concerts ; d'ailleurs, je vous le répète, ce serait au-dessus de mes forces...

Rosa la regardait avec attention.

— Je vous crois... Vous êtes très féminine, très délicate... Et cependant, vous possédez une fermeté peu commune... Si je vous ai parlé ainsi...

Elle hésita un instant, puis ses yeux semblèrent devenir plus foncés et plus profonds.

— Que penserez-vous de moi si je vous parle presque comme à une amie, moi qui ne vous avais jamais vue ? Mais on dit qu'il est des êtres qu'on s'imagine reconnaître sans les avoir connus... Eh bien ! si j'ai insisté tout à l'heure pour vous garder des tentations auxquelles peut vous entraîner votre talent, c'est que moi, j'étais destinée au théâtre... Et je bénis maintenant chaque jour le mal qui a brisé mon avenir, mes affections, mes rêves, parce que, du même coup, il m'a éloignée d'une vie vers laquelle me poussaient follement tous ceux qui m'aimaient, même...

Elle n'acheva pas, mais Marcia se rappela soudain les larmes qui avaient mouillé son visage, tandis qu'elle chantait l'air de *Nina*, la romance du bien-aimé.

Les grands yeux profonds de Rosa plongèrent dans les yeux clairs et lumineux de la jeune fille, et elle sourit.

— On lit jusqu'au fond de votre âme, dit-elle. Vous avez compris ce que je viens de dire, n'est-ce pas ?

— Je crois que oui...

— Vous avez été, sans doute, élevée dans la région que je ne connaissais pas, mais où j'ai été jetée par mon malheur ?... On vous a appris, si vous ne l'avez goûté, ce que l'expérience m'a enseigné, à moi, qu'il y a des épreuves qui sont des grâces, et qui peuvent devenir une perpétuelle extase ?... C'est une sœur de Bon-Secours qui me l'a révélé tandis que je désirais la mort...

Marcia s'inclina par un élan irrésistible, et baisa la main fine et maigre de la jeune fille.

— Revenez me voir... Même d'ici, je puis vous être utile et vous garder de certains écueils... Vous ne voulez décidément pas que nous escomptions, non pas le concert, mais les leçons ?... Je n'insisterai sur rien qui vous soit pénible... Je vous honore pour ce que vous allez faire demain... Vous, une femme du monde, du vrai monde, et une grande artiste... Celui qui compte nos soupirs, Celui qui est près de mon lit de douleurs sera avec vous, même dans ce salon vulgaire .. Vous le sentez, n'est-ce pas ? Et vous reviendrez bientôt ?

Oh ! oui, elle reviendrait! Comme Dieu était bon de lui envoyer cette sympathie inattendue !

— Un mot encore, dit Rosa, la rappelant. Votre deuil est récent et profond... Mais vous ne regarderez pas à un froissement de plus... Il faudra quitter cette robe de laine pour demain...

Marcia inclina la tête. Qu'iraient faire les insignes du deuil et de la mort là où l'on danse et s'amuse ? Mais elle résolut de ne pas le dire à Lucie.

XXIV

Ne pas le dire à Lucie ! Il fallait cependant expliquer cette rentrée tardive à huit heures, après l'heure du dîner ! Le secret était impossible à garder. Et comment revêtir une autre toilette sans être vue dans ce petit appartement resserré ?

Quelles précautions, quelle tendresse Marcia prodigua pour adoucir ce qui devait blesser au cœur la pauvre Lucie ! Elle attendit le moment où elle fut couchée ; elle la borda dans son lit, s'agenouilla près d'elle, et lui reparla d'abord longuement de M^lle^ Olnez, qui avait intéressé M^me^ de Laubly. Après lui avoir fait partager l'espoir de leçons très prochaines, Marcia s'efforça de paraître gaie, et dit vivement :

— Je te ménageais une surprise, chérie ; je vais gagner, demain, une très petite somme, si on la compare aux trésors que je suis destinée à recueillir... Mais cette petite somme a son emploi tout prêt : des bottines pour les deux grands, et quelques bibelots pour leurs souliers le

jour de Noël. Tu sais bien qu'ils parlent déjà de mettre leurs pantoufles dans la cheminée ? Nous pourrons, même encore maintenant, jouir de leur surprise, n'est-ce pas, Lucie chérie ?

— Quelle somme ? Comment vas-tu avoir de l'argent? Est-ce une leçon ?

Mme de Laubly s'était soulevée sur son oreiller avec inquiétude.

— Oh ! un vrai amusement, une tâche facile, dit Marcia d'un ton léger. On m'a offert d'aller demain, dans l'après-midi, faire danser des jeunes filles...

— Toi ! aller pour de l'argent jouer des... Oh ! Marcia, Marcia !...

Elle éclata en sanglots, secouée tout entière par la violence de son chagrin, et essayant de protester, de s'écrier qu'elle ne permettrait pas un pareil labeur.

— Lucie, dit Marcia, découragée, les petits vont s'éveiller, et ils étaient fatigués ce soir !...

La pauvre mère se calma immédiatement, et contint, par un effort douloureux, les gémissements inarticulés qui s'échappaient de ses lèvres.

— Chérie, reprit Marcia avec fermeté, il faut être raisonnable, vois-tu. En attendant des leçons très prochaines, promises, on me laisse entendre que je puis gagner deux ou trois cents francs par mois en jouant des valses dans des soirées... Personne ne me connaît, et c'est pour un temps seulement... Je t'assure que cela ne m'ennuie pas... Tu sais, ajouta-t-elle avec douceur, il y aura le loyer bientôt...

Lucie l'embrassait convulsivement.

— Oh ! accepter cela de *toi* !... Et j'ai peur que tu ne

m'aies pas tout dit, Marcia... Mais, même si ta pauvre petite dot te reste, quelle honte à moi d'en vivre, et de te forcer encore à un pareil travail ! Si tu avais cédé à ton oncle...

— Lucie, s'écria Marcia, si tu veux me donner tout ce que je puis goûter de paix et de bonheur ici-bas, ne me parle jamais de ce que tu crois me devoir ; accepte-le comme j'ai jadis accepté ton hospitalité, tes soins et ta tendresse, et ne me rappelle jamais l'esclavage déguisé que j'ai repoussé sans regret.. Je vis aussi bien de ce que tu possèdes... Je manque d'expérience, tu le sais ; ma dot n'eût point suffi, je devais travailler n'importe comment, et combien c'eût été fastidieux de le faire pour moi seule !... Tu voudras bien, demain, me rendre un très grand service ?... Il faudra, pour cette journée, quitter ma robe de laine... Voudras-tu arranger ma robe grise et repasser mon fichu, chérie ?

Lucie pleura encore longtemps, puis s'endormit à la fin dans les bras de Marcia

... Et le lendemain arrive, — une journée pluvieuse, sombre... Il y a une couche épaisse de boue sur les pavés ; impossible de songer à se rendre à pied rue de Prony, avec une robe claire, un fichu de dentelles et de fins souliers... D'ailleurs, il y a à porter un gros rouleau de musique de danse que le bon Olnez a eu l'attention de lui envoyer le matin. Marcia soupire : le prix d'un iacre diminuera son modeste gain...

Elle part à trois heures et demie, la joue toute humide des larmes de Lucie, et tremblant d'arriver trop tard.

... Un quatrième étage d'une maison de la rue de

Prony. On a démeublé les deux salons et la salle à manger, et l'aspect en est particulièrement vide. Une dame grande et forte, en robe de soie noire, fermée au cou par un camée, se trouve seule à l'entrée du premier salon. Par la porte ouverte, ou plutôt absente, car on l'a démontée, elle surveille l'entrée, et son œil sévère tombe immédiatement sur le roulcau de musique que tient Marcia.

— La jeune personne que m'envoie M. Olnez? Julie, conduisez cette demoiselle au vestiaire, puis dans le salon... Et que M^lle^ Marguerite se hâte, s'il vous plaît... Il est quatre heures passées, on va arriver...

Elle se promène avec un peu d'impatience ; c'est évidemment une femme méthodique, et quand elle a fait écrire sur les cartes : quatre heures, elle trouve ridicule qu'on manque d'exactitude. Marcia reparaît, jolie à ravir, bien que si pâle, dans sa robe de cachemire gris perle, ornée d'un fichu de gaze, et M^me^ Lemoyne lui indique, d'un geste majestueux, un coin de l'antichambre où l'on a relégué le piano, et où le tabouret est si serré contre la muraille qu'on peut à peine s'y remuer.

— Vous êtes, naturellement, habituée à faire danser? J'espère que vous avez de la musique nouvelle?... Votre jeu ne manque pas d'énergie, au moins ? A La Châtre, où j'habitais jusqu'à l'année dernière, j'avais toujours un pianiste, ils ont plus de force dans les doigts... Mais à Paris, tout est tellement cher !...

La pauvre Marcia n'a pas un mot à répondre ; elle se sent tristement humiliée de venir recevoir un salaire chez cette femme vulgaire, qui semble joindre la sottise à la vanité. Une petite personne très blonde, sautillante et

frisée, dont la toilette et la coiffure sont empreintes d'une exagération presque choquante, arrive en ce moment, et la dévisage insolemment.

— Vous jouerez *Estudiantina*, s'il vous plaît; puis *Fraises au Champagne*. et puis la valse des *Cloches de Corneville*... Maman ! encore ce camée ! Je t'ai déjà dit que c'est démodé, odieusement province !

— Il m'a coûté trois cents francs, ma chère ; pour un camée, c'est...

— Et tu pourrais, par la même occasion, te défaire de cette habitude de dire à tout venant le prix des choses, interrompt ce modèle de respect filial, tournant les talons pour accueillir un groupe de jeunes filles qui entrent.

Pendant une heure, Marcia, assise sur son tabouret, cachée par le piano, put faire des études sur les soixante à quatre-vingts personnes d'une société évidemment aisée, mais médiocre comme manières, qui défilèrent sous ses yeux. Il manquait parmi elles cette cohésion qui marque qu'on est, sinon du même cercle, du moins du même milieu. Il se formait des groupes distincts, presque malveillants vis-à-vis les uns des autres. On ne fit que danser, sans autre interruption que le passage fréquent des plateaux. Pas un de ces jeunes gens qui, de temps à autre, venaient lorgner Marcia sous prétexte de s'informer de l'ordre des danses, — pas une de ces jeunes filles qui auraient pu avoir compassion de sa fatigue, ne lui offrit de la remplacer. Trois ou quatre fois, un plateau vint jusqu'à elle. Elle reçut quelques observations formulées d'un ton sec ou impatient : il fallait jouer plus fort, ou plus vite, ou bien l'on s'étonnait

qu'elle ne connût pas tel quadrille ou telle polka. Ses doigts étaient meurtris, tremblants, ses joues en feu ; la tête lui faisait mal, et tout son corps était brisé d'être demeuré immobile pendant si longtemps, dans un si petit espace. Il était huit heures passées lorsque ce supplice prit fin, au moment où elle se demandait si l'énergie et la volonté pourraient la soutenir seulement cinq minutes de plus.

Mme Lemoyne s'avança vers elle, enveloppant à demi un louis et une pièce de cinq francs dans un bout de papier. Une autre dame l'accompagnait.

— Quel est votre prix pour le soir, Mademoiselle ? demanda-t-elle, la toisant des pieds à la tête.

Marcia, prise au dépourvu, hésita.

— Ce n'est pas un bal, une simple sauterie... Tout sera fini à une heure...

Oh ! se peut-il qu'après avoir traversé de vraies douleurs, on puisse être si sensible à des choses de cette nature !...

— Mais, Madame... le soir, il y a les voitures...

— Oui, aussi trente francs me paraissent un prix convenable... Est-ce entendu ?

— C'est bien peu, balbutia la jeune fille.

Elle se méprisait de si mal supporter cette humiliation ; mais aussi, quel honteux marchandage !...

— Trente francs, à prendre ou à laisser, dit sèchement la dame. Vous comprenez que s'il faut payer plus cher, j'aime mieux un homme...

— Alors j'irai... quel jour, Madame ?

— Le 26. Voici ma carte... N'y manquez pas...

Elles s'éloignèrent sans que Mme Lemoyne lui eût dit un mot gracieux, et elle surprit leurs paroles :

— Vous dites qu'elle s'appelle de Laubly ?

— Oui... Un beau nom, s'il est à elle, quoi que je ne voie guère à quoi il lui sert... Mais ces personnes-là aiment à prendre une noblesse d'emprunt, s'imaginant que cela les *pose*...

Un petit rire froid retentit, puis la porte de l'escalier se referma sur Marcia, qui se mit à pleurer de fatigue...

Elle prit, cette fois, l'omnibus, et pendant le long trajet, enveloppée dans son waterproof, les yeux fermés pour essayer de calmer sa migraine, elle éprouva une sorte d'apaisement. Quelle journée !... Mais aussi, quel retour réconfortant ! On l'avait attendue pour dîner ; un petit feu économiquement construit brillait dans la cheminée, quelques violettes étaient posées à sa place, sur sa serviette, et les bras de Lucie se refermèrent sur elle dans un élan de tendresse.

— Que tu es belle, Cia ! s'écria René, tournant autour d'elle. Où donc as-tu été ?

— Jeannette me l'a raconté, à moi, dit Paul qui parlait peu, mais passait pour l'observateur de la petite bande. Elle est allée à une soirée...

— C'est vrai, Cia ? demanda Georges surpris.

— Laissez votre cousine... Vite, Marcia, ôte cette robe, baigne ton pauvre visage brûlant, et viens te mettre à table... Comme ils ont dû te fatiguer ! murmura Lucie, les larmes aux yeux.

Et quelques minutes après, Marcia retrouva dans la salle à manger Luc d'Espranges, tout surpris et profondément ému du récit entrecoupé de Lucie.

— Ne me regardez pas comme une martyre, s'écria-t-elle, essayant de rire et d'oublier son affreuse douleur de tête. Tout s'est très bien passé...

Et elle surmonte sa fatigue pour faire de sa journée un récit qui est à la fois rigoureusement vrai et tristement faux... Il est vrai, en effet, qu'elle a satisfait tout le monde, qu'elle a un nouvel engagement pour le 26; il est vrai encore qu'on lui a offert des glaces et du sirop... Mais ce qu'elle tait, c'est l'insolence, l'égoïste indifférence, le froid marchandage qui ont failli avoir raison de son courage...

Après ce dîner tardif, Lucie va coucher les enfants, la suppliant de rester dans un bon fauteuil, tandis que Luc lui tiendra compagnie.

Pauvre Marcia! elle aspire à reposer sur l'oreiller sa tête endolorie; mais si elle montre sa fatigue, elle augmentera le chagrin de Lucie. Aussi, elle reste — il peut y avoir de l'héroïsme dans les plus petites choses, — et elle prend même, pour garder son air de tous les jours, un tricot sur lequel retombent bientôt ses doigts lassés.

— Marcia, dit Luc à voix basse, je voudrais me mettre à genoux devant vous pour ce que vous avez fait ce soir... C'était affreux... Je sais, moi, comment on *les* traite... Il m'est arrivé, dans ces soirées intimes, où il n'y a pas d'orchestre, où tout l'effort retombe sur un seul être brisé de fatigue, de me mettre à sa place pour jouer une valse ou deux, et j'ai encore dans l'oreille le souffle pénible d'une poitrine haletante, ou le court soupir de lassitude étouffé aussitôt... J'aurais voulu être là aujourd'hui, ajoute-t-il doucement.

C'est trop... Elle a pu supporter la sécheresse, l'imper-

tinence, elle a pu se dominer pour Lucie ; mais entendre des paroles de sympathie et d'affection, c'est plus qu'elle ne peut endurer en ce moment. Elle verse quelques larmes involontaires, puis, cherche instinctivement un peu de courage dans les yeux brillants de pitié et d'admiration qui épient son regard.

— C'était très dur, Luc, dit-elle à voix basse, avec la confiance plaintive d'un enfant malheureux.

Il tressaille de douleur.

— Et cependant, Cia, vous voulez recommencer !

— Il le faut...

Elle se redresse, sa voix se raffermit, et elle dit avec douceur :

— Voyez-vous, Luc, nous sommes si lâches que le bon Dieu nous envoie, pour nous forcer à accomplir notre tâche, ce à quoi nous ne pouvons résister, ce qui nous forme et nous assouplit... *la nécessité*...

XXV

Noël a lui. C'est une belle et froide matinée ; une ondée de neige est tombée pendant la nuit, — juste assez de blanc éblouissant pour liserer les corniches et les saillies de l'église Saint-Sulpice, et poudrer à frimas les statues majestueuses des orateurs sacrés placés sur la fontaine. Le ciel est d'un bleu franc, et le soleil brille. Les rues sont pleines de ce mouvement joyeux des jours de fête qui, dans le quartier très spécial de Saint-Sulpice, prend un cachet recueilli et religieux. On se hâte vers l'église ; hommes et femmes tiennent ostensiblement leur livre de prières. Les enfants sont en habits du dimanche et, à voir certains types vieillots et curieux, certaines modes étrangement surannées, qui paraissent d'ailleurs rarement au grand jour, on se croirait dans quelque ville de province lointaine et arriérée. C'est qu'aussi bien elle est là, la province, réfugiée dans ce coin de Paris à l'aspect honnête et sain ; elle y abrite ses traditions et y retrouve sa tranquillité.

Les enfants dorment encore quand Lucie et Marcia

vont assister à une messe très matinale, où elles prieront, sans être distraites, avant de mener à leur tour à l'église les quatre petits, — Germaine ayant réclamé la faveur d'aller voir le petit Jésus dans sa crèche.

Et cette représentation naïve, que certains esprits forts déclareraient puérile, n'est pas pour l'enfance seulement une douceur et un enseignement. Si, par un mystère d'amour dont la sagesse profonde surpasse notre esprit borné, et dont la tendresse excède même la compréhension de nos cœurs, — si Celui qui est le Dieu fort, le Tout-Puissant, a voulu apparaître d'abord au monde sous les traits d'un petit enfant, pourquoi ne contemplerions-nous pas cette image d'une réalité divine, cette image aussi féconde en enseignements et en consolations que celle du Crucifié ou du Ressuscité glorieux ? Bien des fois l'orgueil humain est venu s'anéantir devant ce faible petit Enfant ; mais que de leçons diverses peut encore apprendre son silence ! Ce matin-là, Lucie eut la confiance que l'enfance de ses chers petits, à elle, serait protégée et bénie par ce divin petit Frère. Marcia contempla sa pauvreté... C'était doux, au milieu des froissements qu'elle venait de subir, ou qui l'attendaient encore, de voir loué et vénéré par l'Eglise entière ce que les hommes méprisent et humilient. Oui, cette pauvreté qui est ici-bas « la balayure du monde », cette pauvreté qui l'avait fait, elle, Marcia, traiter avec insolence, et descendre dans l'estime humaine et l'échelle sociale, la voilà sur un autel, recevant les hommages attendris des fidèles... Au milieu de la soie et de l'or, des cierges de cire pure et blanche, — au milieu des cœurs attendris et des fronts courbés, — voici un peu

de paille grossière... O beauté des symboles ! Ce n'est pas la figure insensible de ce petit enfant, ce n'est pas cette poignée de paille qu'on vénère ainsi en pleurant de tendresse... Ce sont des signes, des degrés pour monter plus haut, pour arriver, par les choses visibles, à ce qui est invisible, — comme le portrait chéri ou le jouet pieusement recueilli d'un enfant parti pour le ciel nous émeuvent, nous saisissent de respect, et nous transportent jusqu'à la demeure céleste d'où le bien-aimé nous appelle et nous enseigne...

Et en contemplant cette image d'un Dieu incarné sous la forme la plus impuissante et dans le dénuement le plus absolu, comment ceux qui sont privés des biens de la terre ne se sentiraient-ils pas relevés à leurs propres yeux par une telle similitude, fortifiés pour supporter le lot qu'a choisi leur Maître, et pénétrés des mystères profonds, sacrés, féconds de la pauvreté ?

Quand Marcia sortit de l'église, elle avait repris courage... Elle vivrait au jour le jour, comme un petit enfant, entre les bras de son Père céleste ; elle laisserait son cœur reposer entre les bras de la Vierge qui, en enfantant un Homme-Dieu, est devenue la Mère de tous les hommes ; — et quand les humiliations, les froissements briseraient sa force, elle irait en esprit se réfugier près de cette crèche où le Maître de toute la création n'en voulut prendre pour lui qu'une poignée de paille en attendant qu'il déclarât lui-même n'avoir pas une pierre où reposer sa tête.

— Joyeux Noël, Cia ! dit Lucie, essayant de sourire. J'espère que Dieu m'exaucera... J'ai ardemment demandé qu'Il t'aide.

— Et moi aussi j'ai confiance, Lucie. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas voir aujourd'hui nos amis d'Espranges ; mais j'ai pensé que nous pourrions aller les trouver le 1er janvier... Je te dirai mes calculs, tu verras...

Elles arrivaient, et les enfants, réveillés, réclamaient la clef du salon, où se trouvaient les pantoufles. Quelle vertu dans la gaieté de ces petits ! Lucie souriait d'un vrai sourire, et Marcia était aussi impatiente qu'eux, lorsque la clef fut tournée et qu'ils se précipitèrent dans le salon, suivis de Jeannette, qui faisait à sa maîtresse des signes mystérieux...

Quels cris de joie ! Les pantoufles sont bourrées d'oranges, de sucres d'orge, et de ces jouets à un ou deux sous qui, heureusement, amusent autant les petits que d'autres plus coûteux... C'est un bonheur de penser que les enfants riches, après tout, ne monopolisent pas le plaisir, et que des riens composés d'un peu de carton ou de fer blanc en représentent souvent une plus forte dose que les merveilles de la mécanique et de l'art. Pour la première fois depuis la mort de son cher mari, Lucie entrevoit que le cœur même qui semble brisé garde une fibre vivante, et une faculté de jouir que rien ne saurait éteindre, tant qu'il y a devant lui un enfant qui peut sourire et s'écrier qu'il est heureux...

Mais ce n'est pas tout. Au fond de la cheminée, il y a un gros paquet enveloppé de papier gris. René se précipite pour couper les ficelles ; Lucie et Marcia se regardent, surprises, et le rire étouffé de Jeannette leur indique qu'elle connaît le secret.

— Oh ! le bon petit Jésus ! s'écrie Germaine en s'emparant d'une poupée vêtue de rose.

— Et ces soldats !... Oh ! il y a un canon ! s'écrie Paul, transporté.

René voit son nom écrit sur un beau livre à images, et Georges lit le sien sur une boîte de couleurs, déclarant que le petit Jésus a un peu tremblé en écrivant, peut-être parce qu'il était très pressé.

Deux autres paquets, un grand et un plus petit, sont à l'adresse de Lucie et de Marcia. Le petit Jésus, de qui provient tout bien, et qui fait naître les douces inspirations dans les bons cœurs, a emprunté la plume de la tante Sidonie... Avec des pleurs qu'elle ne peut réprimer et une joie douloureuse, Lucie déballe une belle photographie de son mari, agrandie d'après une simple carte, seul souvenir qu'elle eût de lui. Et quand Marcia a partagé son émotion, et pleuré de joie et de tristesse, elle aussi, en revoyant si vivants ces beaux traits enjoués et expressifs, elle déballe son cadeau de Noël : un buvard avec son chiffre en argent.

On s'imagine que la souffrance rend le cœur incapable de jouir... C'est là un effet qui n'est que momentané, et qui, en tout cas, ne se produit pas chez les personnes douées de jeunesse et de vie Ces attentions, ces souvenirs délicats causent aux deux pauvres femmes une sensation de plaisir qu'elles ne croyaient plus connaître... Et comme un bonheur ne vient, dit-on, jamais seul, comme Noël est un jour béni, rempli de trésors, comme, surtout, Dieu est un père plein de bonté, qui mesure l'épreuve à nos forces et mêle avec sagesse dans notre calice les consolations qui tempèrent les peines, à ce moment même, le courrier apporte trois lettres pour Marcia.

La première, qui est parfumée, est de Mlle Nangouat, et contient ces mots :

« Mademoiselle,

« Je désirais trop vivement satisfaire Mme Armel pour « ne pas m'être occupée de vous. On me demande d'indi- « quer un professeur pour une jeune fille qui passe deux « mois à Paris. Il s'agit de lui enseigner les premiers « principes du chant ; je vous en crois capable, et ce « sera une manière de vous former. On veut quatre « demi-heures par semaine, et l'on refuse de payer la « demi-heure plus de trois francs. Si peu que ce soit, « je vous conseille d'accepter. L'adresse est, etc. »

— Douze francs par semaine ! Lucie, on m'offre une leçon ! s'écria Marcia, ravie.

— Puisse-t-elle être suivie de beaucoup d'autres, ma chérie, puisqu'il nous faut vivre de tes peines, dit Mme de Laubly, les larmes aux yeux.

La seconde lettre était de Mme Sarriet, l'une des anciennes élèves à qui l'avait adressée Mme Armel.

« Je rentre seulement de voyage, Mademoiselle, et je « trouve la recommandation de mon ancien professeur. « Consentiriez-vous à me faire entendre votre voix ? « Je vais commencer une série de réceptions et, à l'une « de ces soirées de musique, je serais heureuse de vous « avoir, vous offrant ainsi l'occasion de vous faire con- « naître et de trouver quelques leçons. Je suis chez moi, « tous les matins, de onze heures à midi.

« Recevez, etc. »

— Oh ! ceci, c'est plus effrayant... Chanter dans une soirée !... Lucie, je n'en aurais pas le courage, à moins qu'il n'y ait très peu de monde...

— Toi, aller là toute seule !... Oh ! non, je ne te le permettrai pas ! C'est déjà trop de ces séances de musique de danse qui, j'espère, prendront bientôt fin.

— Lucie, j'irai consulter Mlle Olnez. On peut se confier à elle... N'y pensons pas jusque-là, j'irai tantôt... Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, ouvrant la troisième lettre, c'est justement elle qui m'écrit !

Et avec une joie involontaire, elle lut le dernier billet :

« Chère Mademoiselle, j'ai une leçon pour vous, et « autre chose encore, mais il faut que je vous parle... « J'ai aussi grande envie de vous voir... Voulez-vous « venir luncher avec moi et m'amener ces petits ne- « veux dont vous m'avez parlé ? Ce serait tout à fait « digne d'un jour de Noël, j'ai toujours besoin de voir « des enfants ce jour là .. Quand ils s'ennuieront, je les « ferai conduire aux Tuileries.

« A bientôt, on ne refuse pas une malade, et je « compte sur vous. »

— Oh ! Lucie, tu me donneras les enfants, n'est-ce pas ? A moins que tu ne te trouves trop seule sans eux ?

— Non, j'irai à vêpres, et je serai contente qu'ils se promènent...

— Lucie, l'avenir s'éclaire !

— C'est toi qui en es la lumière, Marcia...

La série des bonheurs n'est pas finie. Un coup de sonnette bruyant résonne, et Luc entre, le visage plus heureux qu'on ne le lui a vu depuis bien longtemps. Il a les bras chargés de jouets, lui aussi, et un long moment se passe avant que les cris des enfants et les remerciements de la mère lui permettent de parler.

— Lucie, dit-il enfin, voulez-vous nous donner à dîner à tous, — mon père, ma tante et moi ?

— Oh ! mon cher garçon, comment pouvez-vous le demander !

Luc regarde Marcia. La pensée d'une table de famille l'a si profondément émue qu'elle a les larmes aux yeux.

— Ma tante veut à toute force contribuer à cette chère et tranquille petite fête, dit-il, parlant très vite, et elle apportera des poulets et un pâté fait par elle... Vous verrez comme elle est habile... Ils peuvent venir de bonne heure, n'est-ce pas ? J'emmènerai mon père flâner, et ma tante ira à quelque office... Elle aime beaucoup les offices de Saint-Sulpice...

— C'est une vraie joie pour nous, Luc... Que de bonnes nouvelles aujourd'hui !... Deux leçons en perspective, et M^lle^ Olnez me demande pour autre chose !

— Alors, Cia, il est à peine besoin de vous souhaiter un joyeux Noël ?

— C'est surtout l'idée de vous voir tous qui me rend heureuse... Je ne puis vous dire comme j'aime M^lle^ d'Espranges... Quand je pense à elle, je dis toujours : tante Sidonie, et j'ai la sensation de m'appuyer...

— Elle m'a soutenu aussi, dit-il à voix basse. Chacun a ses soucis, et tante Sidonie les comprend tous.

XXVI

Même la petite Germaine est de la promenade. Elle est encore vouée aux couleurs de la sainte Vierge, et porte en blanc le deuil de son père. Elle est ravissante avec sa frange de cheveux blonds et son teint qui rappelle celui des poupées anglaises, la figure enfouie sous une immense capote, et son manteau ayant une légère garniture de cygne. Les garçons sont charmants, chacun dans son genre, les deux aînés blonds et frais, avec une expression tranquille, le petit Paul plus brun, l'air mutin, et la lèvre toujours relevée pour rire. Jeannette elle-même s'est faite belle. Elle a gardé à Paris sa coiffe de Morgères, une coiffe de mousseline dans la semaine, de dentelle le dimanche, avec des barbes relevées, laissant voir un chignon lisse et brillant. Avec son petit châle de fin mérinos, garni d'une frange, drapé sur un fichu blanc, elle a bon air et attire l'attention de plus d'un passant.

L'omnibus amuse prodigieusement les enfants. René

s'est glissé jusqu'au fond, et regarde tout le temps les forts chevaux qui trottent d'une allure à la fois calme et rapide, tandis que Georges demande à sa tante le nom des églises et des monuments, qu'il prend pour autant de cathédrales.

Le magasin de musique est fermé. Marcia renouvelle les recommandations qu'elle a faites aux enfants, et sonne à l'entresol. Un instant après toute la petite bande, marchant sur la pointe des pieds, est introduite près de la « demoiselle malade ».

Ce jour-là elle est toute vêtue de blanc, une robe de cachemire, bordée de cygne. C'est la joie de son père de lui donner ces peignoirs luxueux qui sont désormais sa seule parure.

Près d'elle, sur un chevalet, il y a une très belle gravure : une Vierge de Murillo, avec l'enfant Jésus, que Marcia se rappelle avoir vue chez son oncle, et devant cette gravure, un vase de cristal très haut, à long col, dans lequel baignent des roses de Noël mélangées à des branches de houx piquées de baies rouges.

Son visage de marbre s'éclaire en voyant le groupe charmant que forment Marcia et les enfants. Et quand je dis qu'il s'éclaire, ce n'est pas tout à fait une figure : on dirait qu'une joie y produit l'effet que ferait un rayon vermeil ou une flamme à travers un vase d'albâtre ; sa pâleur prend vraiment quelque chose de transparent et de vivant.

— Vous ne savez pas le tableau que vous êtes, vous et ces enfants, dit-elle avec un sourire. Il y a en toute femme quelque chose de maternel... N'auront-ils pas peur d'une malade qui ne peut se redresser et

qu'ils devront embrasser sans qu'elle fasse un mouvement ?

Oh ! non ! il n'y a pas l'ombre de peur dans les regards attentifs des enfants; on dirait qu'ils sentent inconsciemment la beauté dans ce qu'elle a d'idéal, de presque immatériel. Et Marcia lui renvoie en elle-même le mot qu'elle a dit : que chez toute femme il y a une mère. Elle devient en un instant familière avec eux; elle parle à René de sa pension, à Georges et à Paul du Chêne-Vert; elle a ôté la capote de Germaine, et roule ses boucles sur ses doigts blancs. Les petits s'enhardissent. Paul la tutoie, Germaine lui fait une caresse en lui disant qu'elle est jolie, et René lui promet de demander au jardinier du Chêne-Vert du houx tacheté, encore plus beau que le sien.

Marcia, sur l'invitation de la jeune fille, a ôté son chapeau, elle aussi, et elle jouit de cette petite scène, fière de montrer comme ses neveux sont gentils et bien élevés. Une sœur de Bon-Secours entre alors, agréable à voir avec sa figure brune, contrastant avec sa cornette et sa guimpe bien empesée. Elle découvre derrière un paravent une petite table couverte d'une nappe brodée, et chargée de gâteaux. Et elle aussi prend un plaisir quasi maternel à servir les enfants, s'amusant de leurs réparties, et pouponnant Germaine, qui commence à se fâcher quand on l'appelle bébé. Et ce n'est pas tout, il y a des surprises, des jouets qui font pousser des cris de joie aux enfants, et dont ils ne se séparent qu'à grand' peine et à la condition qu'ils leur seront envoyés le soir même.

— Et maintenant, dit Rosa, voyant l'heure s'avancer,

voulez-vous permettre à sœur Anna de conduire les enfants et leur bonne aux Tuileries ? Elle se rend au salut et cela la dérangera à peine, n'est-ce pas, chère sœur ? Nous, nous allons causer, et vous pourrez ensuite reprendre vos neveux...

Un instant après, elles sont seules, et Marcia exprime chaleureusement sa reconnaissance

— Vous m'avez donné une vraie joie en m'amenant ces amours... Je n'ai pas osé demander la visite de leur mère, et cependant, je suis sûre que je l'aimerais... Mais parlons de vous... Comment s'est passée cette matinée dansante ?

Le visage de Marcia s'empourpre à ce souvenir.

— Mais comme cela se passe toujours, je suppose...

Les yeux profonds de Rosa ne quittent pas les siens.

— Vous avez été *très* fatiguée ? Et ç'a été long ?... Des parvenus, m'a dit mon père ?... Ecoutez, je ne veux plus que vous enduriez ces choses-là !

— J'ai cependant un engagement pour demain, dit Marcia en soupirant.

— Demain ? Dans la journée ?

— Le soir.

— Et l'on vous donne ?...

— Trente francs.

— Sur lesquels vous aurez deux voitures à payer ! Votre tante ne permet pas, je pense, que vous sortiez seule à cette heure ?

— Le concierge viendra me chercher.

— Et je me demande ce qui restera de ces trente francs ! s'écria Rosa. Non, vous n'irez pas... Mon père

trouvera quelqu'un pour vous remplacer ; c'est convenu, j'ai autre chose à vous proposer...

— Mais si monsieur votre père ne trouvait personne ?

— J'aime à vous voir consciencieuse, mais vous pouvez être tranquille, il y en a bas des quantités d'adresses... Maintenant, écoutez... Mais je ne puis souffrir ignorer le nom des personnes que j'aime... Voulez-vous me dire comment vous vous appelez, et me permettre de supprimer le *mademoiselle* ?

— Oh ! de tout mon cœur ! s'écria Marcia avec élan. Mais, ajouta-t-elle avec un sourire, vous allez être bien étonnée du nom que je porte... Je pense que tout le monde doit trouver qu'il me va très mal...

— Et ce nom, c'est ?

— Marcia !!

— C'est joli quand c'est *vous*, dit Rosa en souriant. Eh ! bien, j'ai compté sur votre complaisance pour chanter demain dans une chapelle...

Le visage de Marcia s'éclaira de joie.

— Oh ! c'est ce que j'aime par-dessus tout ! Comme vous êtes bonne !

— Attendez ! Je sais que ce sera très doux de chanter dans la maison de Dieu... Oh ! si une fois encore, maintenant que je l'aime, je pouvais retrouver mes forces et dire ses louanges !... Mais il y a autre chose : vous serez rétribuée.

— Ce n'est pas nécessaire...

— Si, et j'aime que le premier argent que vous employez si noblement, vienne de *sa* maison... C'est un salut, organisé dans une chapelle, pour une œuvre de charité... Pour éviter des rivalités de femmes du monde

et multiplier les *attractions*, on s'est adressé à des artistes ; l'une d'elles fait défaut au dernier moment, et j'ai promis qu'elle serait remplacée... J'aimerai tant envoyer là une voix pure et un cœur plus pur encore pour *le* louer !

Elle leva involontairement les yeux, dans un élan aussitôt contenu, puis reprit :

— Sur ce piano, il y a un *O salutaris*. Je voudrais vous le faire dire comme je le sens, afin qu'il y ait demain quelque chose de moi au pied de l'autel...

Marcia ouvrit le piano, et parcourut le morceau du regard, puis elle commença à chanter. Rosa ne l'interrompit pas une fois. Mais quand elle eut fini, elle lui demanda le morceau.

— C'est très bien... Ce *sera* merveilleux... Il faut dire ainsi cette phrase...

Elle modula l'air. et Marcia laissa échapper une exclamation. Sa voix était presque brisée, mais le sentiment était si profond et l'art si admirable qu'ils suppléaient à la faiblesse du timbre. Puis, Rosa possédait justement ce pouvoir de faire passer dans l'âme des autres ce qu'elle ressentait. Marcia se remit vivement au piano, et redit la phrase avec une fidélité qui n'était pas une servile imitation, mais la compréhension intime du sentiment exprimé.

— Admirablement rendu ! Oh ! comme j'aimerai à faire de la musique avec vous ! C'est moi qui vous donnerai des leçons... Etudiez ce morceau, puis revenez demain le dire une fois avant le salut... Mais j'allais oublier... J'ai une leçon pour vous. Il faudra venir la donner ici, dans un des salons de mon père. Beaucoup

d'artistes font ainsi ; la dame dont il s'agit vient de Versailles, et vous demeurez trop loin... Le mardi et le vendredi, de trois à quatre... Naturellement, vous viendrez me voir avant ou après... Ce sera dix francs l'heure, j'ai répondu de vous...

— Dix francs l'heure ! s'écria Marcia, interdite. Mlle Nangouat, qui m'a trouvé une leçon, a l'air de penser qu'une demi-heure est trop bien payée à raison de trois francs...

— Nangouat n'est pas bienveillante, dit tranquillement Rosa. Vous augmenterez bientôt vos prix... Pour demain, ce sera cent francs.

Quel bonheur inattendu ! Marcia ne savait plus comment exprimer sa joyeuse reconnaissance. Elle montra alors à Rosa la lettre de Mme Sarriet, et lui demanda conseil.

Rosa réfléchit :

— Je la connais... C'est une de ces femmes qui ne vivent que pour la musique... Je suis allée jadis à l'une de ses soirées, elle connaît tous les artistes... Ce serait peut-être le début d'une fortune si...

Elle prit les deux mains de Marcia, et la regarda avec attention.

— Il faut être résolue à ne jamais vous laisser éblouir... Vous resterez une vraie femme, n'est-ce pas, ayant l'horreur du bruit, même dans le succès, et prête... oh ! oui, prête à renoncer à cette vie quelque peu enivrante, si un foyer, si le réel bonheur d'ici-bas s'offrait à vous ?...

Marcia se redressa légèrement.

— Si vous saviez comment j'ai été élevée, dit-elle

avec une douceur mêlée de fierté, vous ne vous inquiéteriez pas à mon sujet.

— Oui, oui, mais j'ai vu de près l'entraînement de cette vie d'artiste, qui tue souvent dans leur germe les vertus de la femme et de la mère... Pourtant j'ai foi en vous... Néanmoins, vous êtes trop jeune pour aller à ces soirées seule. Votre tante vous y accompagnerait-elle?

— Oh! il serait cruel de le lui demander en ce moment!

— Alors, croyez-moi, attendez... Je ne puis supporter l'idée qu'on se méprenne sur vous, qu'on vous discute, — même qu'on vous parle... Je veux vous garder ce que vous êtes : une vraie jeune fille, et une femme du vrai monde... Fiez-vous à moi, et attendez, pour vous faire entendre, même dans un salon, le moment où votre tante aura le courage de vous y suivre...

Marcia l'embrassa, promit, et, le cœur léger, alla rejoindre ses neveux aux Tuileries

XXVII

Il y a des scènes qui se gravent dans la mémoire avec tous les détails qui les composent, — soit que ces scènes aient eu sur nos vies une influence décisive et se confondent avec quelque événement heureux ou pénible, destiné à laisser en nous des traces ineffaçables, soit qu'elles marquent simplement une halte dans notre voyage, un moment de paix, de repos au milieu de nos agitations et de nos labeurs, soit, enfin, qu'elles ramènent pour un instant les bonheurs disparus et les douceurs du passé.

Marcia se trouve à l'un de ces moments. Hier a été douloureux, demain peut l'être plus encore ; mais recevoir sous ce toit étranger des figures amies, c'est presque comme une consécration de la nouvelle demeure, et elle sent quelque chose de la gaieté ancienne quand Luc lui offre ses services pour dresser le couvert. Mille petites impressions fugitives, mais douces, traversent sa pensée, pendant qu'elle lui tend les assiettes

et les vieux couverts armoriés dont il s'est servi jadis au Chêne-Vert. Si sombre que soit l'avenir pour elle, si désespéré qu'il lui semble, à lui, ils sont jeunes, et peuvent oublier un instant la croix qui charge leurs épaules. Le pli creusé récemment entre les fins sourcils de la jeune fille s'est effacé. Elle redevient la Marcia d'autrefois, et le petit René, après l'avoir contemplée en silence, dit en confidence à Luc :

— J'aime beaucoup quand Cia rit .. Je pense que c'est toi qui la fais rire, car maintenant elle pleure toujours quand elle croit qu'on ne la voit pas...

Elle est jolie, la table de Noël. Les vieux meubles prennent un aspect presque joyeux sous la chaude lumière de la lampe, et semblent dire : « C'est nous, avec les trésors de souvenirs que nous renfermons » Dans une grande jatte en vieille porcelaine de Chine, il y a du houx et des roses de Noël, rapportées de chez Rosa, avec des poires du petit jardin du colonel, et des bonbons offerts par Luc. Germaine dîne à table, deux poupées dans ses bras. René et Georges écoutent, très attentifs, les histoires du colonel, qui parle volontiers de la guerre de 1870. Paul regarde les bonbons, et aspire à voir arriver le dessert.

Quant à Mme de Laubly, une plaie toujours ouverte, un souvenir toujours poignant, l'empêche désormais d'être heureuse, mais non pas de jouir du plaisir des autres. Au Chêne-Vert, il lui eût paru insupportable de rassembler autour d'elle même de proches parents. Dans cette maison, où son cher absent n'est jamais venu, elle ne sent que la douceur d'être entourée, et de voir sourire Marcia et ses enfants.

Après le dîner, pendant que Mlle d'Espranges, qui aime les bébés à la folie, implore la faveur de coucher les petits, le colonel descend un instant dans la rue pour fumer, et Luc vient s'asseoir près de Marcia qui, un peu lasse, reste dans un fauteuil.

— A quelle heure a lieu la cérémonie de demain, Cia ? J'aimerais à vous entendre chanter à l'église.

— Et moi, je voudrais ne chanter qu'à l'église, dit-elle avec un soupir de fatigue. C'est à cinq heures... Vous connaissez la chapelle ?

Elle a tourné la tête sans cesser de s'appuyer au dossier, et elle le regarde avec un peu d'incertitude.

— Luc, je crois que je puis avoir confiance en vous... Je désire que vous me donniez un conseil.

Le visage de Luc s'empourpre, et il rapproche son fauteuil avec un intérêt profond.

— Je n'ai pas à vous dire à quelles charges nous avons à faire face... On m'offre de chanter dans une soirée... Ce peut être très bien payé, cent, peut-être deux cents francs. . Je crois que si j'accepte, beaucoup d'autres occasions semblables se présenteront ; jusqu'à ce que j'aie un grand nombre d'élèves, ce serait notre sécurité assurée.

Une souffrance indicible se peint sur les traits de Luc, mais il reste immobile, sans protester.

— Mlle Olnez trouve que je ne dois accepter que si la pauvre Lucie peut m'y conduire... Je n'ose pas le lui demander encore... il lui faudrait quitter sa robe de veuve... C'est trop cruel, n'est-ce pas ? Et cependant, comment faire pour vivre ? Pensez-vous, comme Mlle Olnez, que je ne peux y aller seule ?... Je ne suis

plus une femme du monde, ajouta-t-elle, ses joues se couvrant de rougeur, je suis une travailleuse.

— Quoi ! Vous pourriez vaincre votre timidité, et vous trouveriez le courage de paraître seule chez des inconnus, pour y être admirée et...

Il ne put continuer. Quelques larmes s'échappèrent des yeux de Marcia.

— Je puis faire tout ce qui *doit* être fait, et *il faut* que nous ayons de l'argent d'ici au 15 janvier. Mais il ne s'agit pas de ma répugnance personnelle ; je ne voudrais pas faire quelque chose de singulier ou de contraire aux convenances... Qu'en pensez-vous ?

Le sang reflua de nouveau au visage de Luc.

— Jamais !... A aucun prix, je ne puis admettre que vous sortiez seule, qu'on vous croie sans protection ! Je vous en conjure, Marcia, dit-il d'une voix étouffée, ne vous laissez pas égarer par votre dévouement ! Croyez-moi, c'est impossible !

Elle soupira.

— Je vous crois, Luc, dit-elle doucement, et j'attendrai... j'attendrai pour avoir le courage de parler à Lucie...

Un peu après, elle chanta des noëls, et les tint sous le charme, puis elle répéta *l'O salutaris* qu'elle devait dire le lendemain au salut. Personne ne put parler : il semblait que les éloges dussent être trop banals, ou trop au-dessous de son merveilleux talent.

Comme l'heure du train approchait, M^lle^ Sidonie, qui avait eu avec Luc une conversation mystérieuse, s'approcha de Marcia, en essayant de réprimer une agitation évidente.

— Chère enfant, Luc me dit que vous pourriez gagner une forte somme, bien que cela nous coûte... à tous de produire en public cette chère et admirable voix... si quelqu'un pouvait vous accompagner... Je pense qu'il serait dur de le demander à Lucie ; mais si vous croyez que ma robe de soie noire, à l'âge que j'ai, suffise pour paraître dans une réunion nombreuse, je puis aller avec vous, et vous me donnerez un lit jusqu'au lendemain... avec une boule d'eau chaude, s'il vous plaît...

Marcia prit vivement sa main :

— Oh ! chère tante Sidonie, dit-elle avec émotion, c'est trop bon de votre part ! Mais... j'ai peur que ce ne soit bien pénible pour vous...

— Pourquoi donc, ma chère ? Je sais que je suis ridiculement timide, mais ne connaissant personne, je pourrai rester dans un coin, bien tranquillement, et. .

— Si je ne me trompe pas, et d'après ce que j'ai entendu dire, je n'irai pas là... ni la personne qui m'accompagnera... comme... une invitée, comme une égale...

La rougeur qui envahit son visage sembla avoir un faible reflet sur celui de M^lle^ Sidonie. Si celle-ci conservait une ombre d'attachement à quelque chose de mondain, c'était à son nom et à la situation sociale qu'elle avait toujours occupée. Il se passa en elle quelque chose de pénible, non pas une lutte, mais la difficulté de se courber sous le seul genre d'humiliation qui pût encore l'atteindre ; puis ses traits reprirent leur sérénité.

— Ce que vous supporterez, chère petite, je puis l'accepter comme vous...

— Oh ! comme vous êtes bonne !

Et un flot de larmes jaillit des yeux de Marcia.

Il fut alors convenu qu'elle avertirait Mlle d'Espranges dans le cas où elle aurait besoin d'elle, et cette soirée, si douce et si reposante, prit fin, demeurant seulement dans ce trésor de la mémoire d'où nous aimons à exhumer les heureux souvenirs.

Le lendemain, Marcia se rendit à la chapelle du couvent. Elle était trop occupée et de chanter dignement l' « Hostie salutaire », et de satisfaire celles qui lui avaient confié cette tâche si douce, pour oser regarder l'assistance très nombreuse et très élégante placée au-dessous de la tribune. Luc, lui, vit avec un mélange d'orgueil et de souffrance les regards d'étonnement et d'admiration qui se levaient vers elle, et entendit les chuchotements, les murmures de la foule, succédant à un silence charmé.

Comme elle descendait l'escalier de la tribune, encore tremblante d'émotion, et tout enveloppée dans une douce odeur d'encens, deux dames couvertes de fourrures s'avancèrent rapidement à sa rencontre.

— Splendide ! Idéal ! Rosa Olnez ne nous avait pas trompées... S'il ne s'agissait d'une bonne œuvre et du bien des pauvres, je rougirais de vous offrir une si mince rétribution, Mademoiselle...

— Et moi je vous ai écrit sans savoir si Mme Armel n'exagérait pas votre talent... Je suis Mme Sarriet... Une autre audition serait superflue... Puis-je compter sur vous, jeudi soir ? Je voudrais deux morceaux... Il y aura une demi-heure d'intervalle environ, puis nous vous rendrons votre liberté .. Je compte sur vous... Merveilleuse voix, vraiment ! Et de l'inédit, ajouta-t-elle en souriant, et, pour moi, le plaisir de vous révéler à un

public très délicat... Si vous voulez me promettre de ne chanter nulle part avant jeudi, ce sera deux cents francs. Adieu, c'est convenu, jeudi, pas plus tard qu'onze heures...

Dans la rue, Marcia reçoit le salut très respectueux de Luc, et elle se hâte vers la maison, tenant serré le billet de cent francs qui va faire pleurer la pauvre Lucie de joie et de chagrin...

La vie nouvelle commence... Elle donne ses premières leçons... Heureusement, elle a affaire à des commençantes auxquelles elle a beaucoup à apprendre, en attendant que les merveilleux enseignements de Rosa l'aient perfectionnée. Les heures passent vite, elle a donné trois leçons du lundi au jeudi, et elle a étudié longuement et ardemment, sous la direction de Rosa, les morceaux qu'elle doit chanter chez M^me^ Sarriet...

Enfin, elle a quelque chose à faire, et les longues courses à pied dans Paris, pour économiser l'omnibus, lui font plutôt du bien. Chaque fois qu'elle est fatiguée, d'ailleurs, elle pense combien cette fatigue est fructueuse pour ses chers bien-aimés, et sa pensée se trouve engourdie, heureusement, car ainsi elle n'a pas le temps de souffrir de tant de changements douloureux.

L'épreuve suprême arrive... Ceux qui la redoutent pour elle, Luc d'une part, et aussi Rosa, seraient rassurés s'ils la voyaient enfermée dans le salon, mettant d'une main fiévreuse la dernière main à la toilette que Lucie lui a taillée dans une de ses robes : sa seule robe en étoffe de soie, et un peu étrange pour une si jeune fille, une robe de satin noir, aux beaux plis un peu raides et aux brillants reflets, tout unie, toute droite,

avec un corsage bas sans garniture, et le fichu de valenciennes qu'elle mettait pour les soirées des Etangs. Elle est inaccessible à la vanité. Si les éloges lui causent un plaisir naturel, il lui est odieux de les acheter, odieux de chanter pour de l'argent, et surtout, ce qu'il y a en elle de féminin, de digne, de fier, proteste et se soulève contre cette exhibition au milieu d'étrangers, dans une réunion si nombreuse. Il y a des moments où elle se demande si le courage ne va pas lui manquer. Et, cependant, il le faut : tant de choses font défaut dans la maison !...

Mais l'heure presse. Elle essuie ses larmes... Si amères qu'elles soient, elles n'ont pas laissé d'autres traces, sur ce jeune visage, qu'une ombre plus marquée sous les yeux redevenus tranquilles. Elle embrasse Lucie, redit encore à M^lle^ d'Espranges sa reconnaissance ardente, et Luc, les lèvres serrées, les sourcils contractés, le cœur en révolte, les met en voiture et s'achemine ensuite vers la rue de la Pépinière.

Le premier étage de l'hôtel où demeure M^me^ Sarriet est brillamment éclairé. La porte est ouverte, un valet de pied en livrée embrasse d'un coup d'œil l'aspect des deux femmes, la pelisse de cachemire que M^lle^ Sidonie met également pour la messe matinale et pour les sorties du soir, et le rouleau de musique que Marcia tient à la main.

— Madame est une des artistes ? Par ici, s'il vous plaît...

Elles traversent le vestibule, et sont conduites, pour ôter leurs manteaux, dans une sorte de petite antichambre d'ailleurs bien éclairée, qui précède un salon d'étroites

dimensions, où elles sont introduites. Une femme très décolletée, en toilette ponceau, feuillette un album, et un jeune homme en frac, avec une fleur à la boutonnière, fait semblant d'examiner un tableau. C'est le salon destiné aux artistes. Derrière une portière, il y a un bourdonnement joyeux et bruyant, et Marcia regarde avec émotion Mlle d'Espranges... Cette portière ! c'est la séparation d'un certain monde, c'est la ligne de démarcation, c'est ce qui établit une différence de niveau social... Pauvre Mlle Sidonie ! Malgré son étrange laideur, sa gaucherie, et l'évidente timidité qui forme avec son apparence masculine un si singulier contraste, on ne peut se méprendre sur son compte : au milieu des éléments disparates qui composent sa personnalité, il y a quelque chose d'indéfini qui dénote l'origine, la distinction de race, la femme bien élevée. Elle est là, cependant, comme une inférieure. Parmi les personnes qui entrent dans le petit salon, il y en a qui possèdent peut-être quelque étincelle de génie ; peut-être quelques-unes sont-elles aussi bien nées que celles qui s'agitent dans les grands salons déjà encombrés. Il n'importe : soit qu'on les considère comme d'un niveau inférieur parce qu'ils gagnent de l'argent, soit qu'ils paient chèrement la déconsidération que quelques artistes ont méritée, on ne les admet pas à titre d'égaux dans cette réunion. Il y a certainement dans la foule élégante invitée par Mme Sarriet des hommes d'argent qui font des affaires malhonnêtes derrière les grillages de leur banque, des femmes du monde qui oublient la dignité de leur foyer ; mais les uns et les autres regardent de haut, avec une bienveillance impertinente, ceux qui demandent à leurs ta-

lents le pain de chaque jour. Marcia de Laubly, dont la famille paternelle possède de respectables titres de noblesse, et dont la mère était nièce d'un de ces millionnaires devant lesquels s'incline la foule, est maintenant reléguée dans ce monde qualifié d'inférieur, et Mlle d'Espranges, qui compte seize quartiers, y est descendue avec elle, immolant ainsi secrètement la dernière faible attache de son cœur...

Mme Sarriet, très parée, très souriante, vient bientôt faire relever la portière, et adresse des paroles aimables à ceux qu'elle a conviés pour l'amusement de ses hôtes. Elle encourage Marcia, regarde à peine sa compagne, et s'inquiète du retard d'un célèbre violoncelliste qui doit faire sa partie dans un quatuor. Il arrive juste à ce moment, pressé, important, brusquant quelque peu la basse et l'alto, contre lesquels il semble ligué avec le violon, et le morceau commence, exquis, faisant un instant oublier à Marcia la terreur de son début. Des applaudissements retentissent. Le petit salon est envahi. Pendant que le violoncelliste s'en va pour jouer dans une autre soirée, des jeunes gens viennent serrer la main au premier violon, qui va se faire entendre encore, saluer la dame en rouge, qui est une harpiste distinguée, causer avec une très jolie personne en bleu pâle qui, d'après leur conversation, appartient à un théâtre quelconque et doit dire des vers. Marcia se sent encore plus étrangement dépaysée que lorsque le salon était presque vide. Les regards qui se portent de son côté l'intimident et la rendent malheureuse. Elle s'est réfugiée avec Mlle d'Espranges dans un coin presque inaccessible, derrière une table chargée de photographies, et elle essaie de causer.

pour distraire la pauvre Sidonie, dont la main gantée de noir tremble d'émotion et de secrète souffrance. Elle sent qu'on s'occupe d'elle, qu'on demande son nom, que la jeune femme en bleu, qui a l'air insolent, la toise des pieds à la tête, en se demandant de laquelle d'entre elles toutes elle va être la rivale. Mais son tour arrive. L'accompagnateur, très correct, avec des cheveux en brosse et un habit des mieux coupés, vient lui offrir le bras, et elle élève son cœur dans une muette prière pour obtenir la force qui lui manque.

Elle ne regarde personne. Elle a conscience qu'elle passe à travers des flots de soie et de velours piqués de diamants et constellés de fleurs. Elle pense tout le temps à Lucie, qui veille en l'attendant, aux enfants, endormis dans leurs blancs petits lits, au *devoir*, qui s'offre à elle sous cette forme étrange, à Celui qui compte en tout lieu nos peines et nos soupirs, qui lit dans nos cœurs, et qui reconnaît et reçoit le sacrifice même déguisé sous un triomphe...

Elle commence... D'abord elle tremble. Mais, par un effort de volonté, elle s'isole de ce public inconnu, et au bout d'un instant, involontairement charmée et entraînée par les sons mêmes de sa voix, elle chante comme elle n'a jamais chanté, peut-être, encouragée tantôt par le murmure, tantôt par le silence ému de l'auditoire, consciente que le succès va venir, et amener la paix, la sécurité, l'aisance sous ce toit qu'il lui est donné de protéger ..

C'est fini... Les applaudissements éclatent, plus vrais, moins mesurés que ce public blasé n'en donne d'ordinaire. Elle n'en jouit pas... Maintenant qu'elle peut

sentir *pour elle-même*, l'émotion l'écrase presque... Elle a hâte de regagner l'asile du petit salon. Elle chancelle au bras du pianiste, entendant à peine les louanges enthousiastes qui éclatent sur son passage, et les remerciements de Mme Sarriet.

Elle lève les yeux pour répondre, et devient soudain plus pâle : près de la porte, Alice de Sonneval la regarde curieusement, comme une étrangère, sans vouloir la reconnaître ; — comment avouerait-on qu'on a eu une intimité passagère avec une artiste payée pour une soirée ? — et elle retient, pour la voir passer, l'homme au bras duquel elle s'appuie. Lui... une souffrance visible, une expression presque hagarde se peint sur son visage...

Marcia rencontre son regard... Mais il ne s'incline pas, il ne paraît pas la reconnaître, lui non plus, il détourne les yeux et, cette fois, réussit à entraîner sa compagne.

— Je voudrais... un peu d'air...

On s'empresse obligeamment, quelqu'un ouvre la fenêtre, et la petite actrice en bleu jette sur elle son écharpe en dentelle.

— Là, respirez, mais pas trop longtemps, l'air est bien froid... Serrez mon écharpe autour de vous... C'est la première fois que vous chantez en public, cela se voit... Mais vous vous y ferez... Quelle voix ! On en parlera demain dans Paris, vous savez, et avant longtemps, vous aurez l'engagement que vous voudrez...

Marcia balbutie d'abord un merci, mais elle n'entend pas ces paroles, dites dans une intention bienveillante... Penchée au dehors, et ranimée par l'air froid de la nuit, elle regarde avec émotion une forme immobile, — un

homme enveloppé dans un manteau, et se tenant de l'autre côté de la rue.

Des larmes jaillissent de ses yeux, et la conscience d'une sorte de protection lui rend à l'instant son courage et même sa force physique...

Elle ne tremble plus quand on vient la chercher pour son second morceau. Elle le chante mieux encore, s'il est possible, avec l'espoir que, dans le silence de la rue déserte, les notes vibrantes de sa voix arrivent jusqu'à celui qui attend là, patient dans sa veille solitaire...

Un quart d'heure après, Luc fait avancer une voiture... Un sentiment nouveau, mêlé d'une étrange douceur et en même temps d'une douleur pénétrante, s'éveille dans le cœur de Marcia...

— Comme il est fidèle !... Ne pourrai-je jamais... jamais... lui faire oublier ce qu'il souffre aujourd'hui ?...

XXVIII

Les Etangs offrent un coup d'œil austère et désolé. Les bois qui, couvrant le sommet de la colline, formaient au château un fond verdoyant, sont dépouillés, et les arbres agitent désespérément leurs grands bras dans l'atmosphère toute rayée des hachures grises de la pluie. Les charmilles n'offrent plus que d'inextricables réseaux noirâtres, mais les petites feuilles raides du buis luisent sous l'eau, et les arbres verts, les ifs et les cyprès taillés se dressent comme autant de fantômes sombres, montant la garde le long des allées désertes, tandis que les statues, dégouttantes de pluie, se dressent mélancoliquement au milieu des bosquets dénudés, et que l'étang prend une teinte grise et désolée, ses eaux troublées n'ayant d'ailleurs à réfléchir qu'un ciel gris et terne.

C'est un spectacle lamentable, et cependant M. Belde n'a point encore voulu retourner à Paris. De jour en jour, il a remis son départ, puis il a déclaré qu'il passerait l'hiver aux Etangs. Nulle instance, nulle objection

n'a eu raison de son caprice... L'air y est froid?... Qu'importe à un homme qui ne sort pas de sa chambre... Le paysage est triste?... Est-ce qu'il est un jouvenceau sentimental pour s'inquiéter de la couleur du ciel ou de la teinte du feuillage?... Ses amis reculeront devant les ennuis, en cette saison, d'une heure de chemin de fer?... Il sait ce que valent les amis, et il n'y tient guère. Ce sera une expérienee de plus à faire sur ceux qui l'entourent et s'empressent autour de sa fortune... on reconnaîtra ainsi les plus avides.

De guerre lasse, Juliane s'est tue. Elle s'est résignée à ce dur hiver, sans distraction, presque sans société, — résignée aux boutades et aux exigences de son oncle et à ces caprices, qui, tantôt la retiennent à lire à haute voix jusqu'à ce que le souffle lui manque, tantôt la bannissent pour deux ou trois jours entiers de cette chambre où peuvent s'élaborer des desseins inattendus, des testaments mystérieux.

Il se trouve, cependant, que la solitude est moins complète qu'elle ne l'avait craint. Des traditions de jeunesse, le goût commun de la science, des routines de vieillards ramènent encore aux Etangs quelques habitués, et de mystérieuses espérances en attirent d'autres.

Oui, si désagréable que soit cet homme, il y a une fascination dans cette fortune dont aucune parenté directe, dont aucune loi ne restreint l'usage suprême. Certes, Juliane fait bonne garde; cependant, quelques fins observateurs ont pris note de l'air bourru avec lequel M. Belde lui parle, et du sourire méchant avec lequel il la suit quand elle s'empresse à le servir. On eût

craint davantage cette douce jeune fille à la fois gaie et tranquille, qui a fait aux Etangs une si courte apparition ; mais le bruit de sa disgrâce s'est promptement répandu. Et puisque le vieillard n'aime personne, pourquoi ne diviserait-il pas sa fortune entre les hôtes fidèles qui ont sacrifié plus d'un engagement agréable à l'obligation imaginaire de venir le distraire dans sa solitude ? Ils sont prêts à se croire des droits à son héritage parce qu'ils ont accepté sa luxueuse hospitalité, qu'ils se sont assis à sa table délicate, qu'ils ont largement usé de ses voitures. Ces droits, ils ne veulent pas les perdre par une négligence apparente, et c'est pourquoi eux aussi viennent se joindre aux vieux savants désintéressés.

Et vraiment, quand la nuit tombe, quand les volets sont clos et les rideaux baissés, l'intérieur du château offre un aspect agréable et gai, avec les brillants feux de bois allumés dans les grandes cheminées, les fleurs de serre disposées dans les jardinières et les cornets de cristal, et la quantité de revues et de recueils artistiques qui s'amoncellent sur les tables pour les heures de pluie.

Malheureusement, une bizarrerie nouvelle de M. Belde est venue ôter à ses hôtes un élément de distraction : par un caprice inexplicable, lui, qui aimait la musique, ne peut plus la souffrir ; il s'est fait remettre la clef du piano, et Juliane n'a plus même la permission de lire une partition ou de dérouiller ses doigts dans les brillants exercices qui étaient pour elle un délassement.

Un jour de décembre, sir Rupert et lady Trafford arrivent inopinément. Peut-être l'aimable femme a-t-elle été mue par quelque secret désir d'apporter à ce cœur

glacé quelque influence du chaud rayonnement de son âme ; peut-être elle et son mari savent-ils qu'il n'aura guère de cœurs affectueux autour de lui.

Et quand, le soir de son arrivée, elle le voit dans le salon, moins froid qu'à l'ordinaire, peut-être parce qu'il ne peut la soupçonner, ni elle ni son mari, d'aucun motif intéressé, elle s'assied près de lui et ose prononcer le nom de Marcia.

Les traits de M. de Belde revêtent une expression rigide ; mais avant qu'il ait pu répondre, Juliane est là avec ses grands yeux sombres et sa voix dont la douceur cause toujours une impression de surprise :

— Oh ! chère lady Trafford, voulez-vous venir voir les serres ? Elles sont pleines de camélias...

— Je vous prie, Juliane, de ne pas importuner lady Trafford de vos attentions mal venues... Quand elle désirera voir les serres, elle n'aura pas besoin que vous l'y invitiez...

— Je demandais, reprit lady Trafford, d'un ton très doux mais décidé, si vous n'avez pas de nouvelles de cette aimable fille dont la grâce et le magnifique talent nous ont tous ravis, l'automne dernier.

— Non, j'ai rompu avec elle, dit sèchement M. Belde.

— Et c'est un sujet pénible qu'il vaut mieux éviter à mon oncle, murmura Juliane. Il est toujours dur de penser à l'ingratitude et à l'insensibilité.

— De l'ingratitude ! de l'insensibilité ! s'écria lady Trafford d'un air incrédule. Ce sont là les derniers défauts que je consentirai à admettre chez Mlle de Laubly... J'ai derrière moi l'expérience d'une longue vie, j'ai vécu

dans des milieux divers, et je ne pourrais, je crois, me tromper si étrangement...

— Ce que j'ai à reprocher à ma nièce, dit M. de Belde de sa voix la plus glacée, est, en effet, tout autre chose... Elle n'a pas voulu reconnaître les droits et l'autorité d'une proche parenté, ni les obligations que lui imposaient vis-à-vis de moi ce que j'ai fait jadis pour sa mère... Mais je ne pardonne jamais.. Le jour, où, vaincue par la misère, elle se tournera vers moi, ma porte lui sera fermée...Vous jouez toujours aux échecs,lady Trafford?... Juliane, approchez l'échiquier et allez porter à sir Rupert les revues qui viennent d'arriver...

Il commença à arranger les pièces sur l'échiquier; mais, dès que Juliane se fut éloignée, avec une expression de triomphe mal dissimulé peinte sur le visage, lady Trafford reprit tranquillement la conversation :

— Pourriez-vous me donner l'adresse actuelle de M^lle^ de Laubly ? J'aimerais à la revoir, car je conserve d'elle un souvenir que rien n'a altéré.

— Je l'ai oubliée, répliqua sèchement M. Belde, faisant tomber une pièce d'un mouvement de sa main tremblante..

Sur cette main, qui se crispait pour relever le morceau d'ivoire, lady Trafford posa la sienne d'un geste affectueux.

— Mon ami, dit-elle avec une douceur qui n'ôtait rien à l'autorité de ses paroles, j'ai entendu parler du différend qui vous a irrité contre votre jeune parente... Laissez-moi vous dire que vous auriez pu gagner son cœur et vous assurer en partie ses soins, si vous aviez été moins absolu... Elle n'eût pas été celle que nous ai-

mions tous, — oui, tous, même vous, — si elle eût consenti à abandonner ceux qui l'avaient recueillie et élevée à l'époque où vous n'aviez nul souci d'elle... En vous montrant plus juste, vous auriez eu la joie de revoir souvent son charmant visage, et de conquérir une affection qui, vous en avez la preuve, n'eût pas été intéressée.

Les longues paupières de M. Belde se relevèrent lentement, et il jeta un regard singulier à la généreuse femme.

— Qui vous a dit que je l'accuse d'être intéressée ? demanda-t-il de son accent le plus aigre. Non, elle ne l'est pas... Je ne la méprise pas, *elle*, quoique, ces temps derniers, j'aie appris que, même avec mon expérience, j'avais évalué trop haut certaines gens... Seulement, je lui ai juré de ne jamais la revoir si elle ne m'obéissait pas, et... je ne la reverrai jamais...

— Vous vous privez d'une douceur ! dit lady Trafford avec émotion. Nous vieillissons tous... Nous approchons tous d'une heure où nous aurons besoin de miséricorde, et pour des torts réels, pour des fautes sans excuse... Il sied mal, à notre âge, d'être inflexibles...

Elle s'interrompit. Juliane s'était avancée sans bruit. Elle tenait à la main une orchidée gracieusement épanouie. C'était une grappe de fleurs blanches au cœur empourpré, gracieusement arrondie en demi-couronne.

— Regardez, mon oncle, j'ai cueilli cela pour vous... Je sais comme vous aimez les orchidées...

Quelque souvenir, sans doute, traversa l'esprit du vieillard fantasque et violent. Les veines de son front se gonflèrent, son œil terne lança un éclair soudain, et, ar-

rachant l'orchidée à Juliane, il la déchira de ses mains faibles et tremblantes.

— Je déteste cette fleur, dit-il, d'une voix rendue aiguë par la colère. On dit qu'elle vit de lumière et d'air... J'aime mieux les sucs grossiers de la terre qui produisent des fleurs plus vulgaires, mais plus solides, pouvant supporter les chocs et les frimas... Lady Trafford, si vous ne tenez pas à cette partie, Sylvain va me ramener dans ma chambre... Je me sens souffrant ce soir, et encore plus maussade qu'à l'ordinaire...

Huit jours s'écoulent, et une nuit, lady Trafford est réveillée en sursaut par un appel désespéré.

Elle passe une robe de chambre et ouvre, tremblante ; Guillemette, à demi vêtue, ses cheveux gris en désordre, est là, pâle, haletante.

— Mon maître... Monsieur... On m'a dit que sir Rupert est médecin... C'est une attaque...

Une sorte de sanglot l'interrompt. Cette pauvre créature, qui n'a guère reçu de marques de bonté de son maître, est fidèle par nature, et sincèrement affligée.

— Sir Rupert n'est pas docteur, mais il a acquis assez d'expérience médicale pour donner les premiers soins à son ami... Nous serons près de lui dans un instant... A-t-il sa connaissance ?

— Non... Sylvain, qui se levait deux fois par nuit pour le voir, l'a trouvé à demi hors de son lit, les yeux fermés, sans mouvement...

Elle étouffa un sanglot, puis reprit, joignant les mains :

— Vous et sir Rupert, vous êtes de bons chrétiens... Oh ! Madame, mon pauvre maître ne doit pas s'en aller

sans que personne lui parle du bon Dieu ! Mlle Juliane aura trop peur de l'effrayer et de le fâcher... Moi, on ne me laissera pas arriver jusqu'à lui... Mais vous !...

— Soyez tranquille, nous remplirons nos devoirs d'amitié...

— Et puis, dit Guillemette, l'arrêtant d'un geste, il y a cette enfant... Mlle Marcia... j'ai élevé sa mère... Ce serait mal à lui de mourir sans la revoir, et de ne pas lui laisser les moyens de vivre sans misère...

— Laissez-moi me hâter, dit lady Trafford avec douceur. Tout ce qui est possible sera fait...

Peu d'instants après, elle entrait, avec son mari, dans cette chambre qui avait inspiré à Marcia un sentiment de tristesse et de compassion. Juliane, en peignoir, et les belles nattes de ses cheveux noirs tombant presque à ses genoux, se tenait près du lit, un mouchoir sur les yeux. Elle releva brusquement la tête au bruit de la porte, et s'élança sans bruit vers lady Trafford.

— Je crois qu'il ne faut pas trop de monde dans la chambre, dit-elle avec une agitation qui trahissait le désir de rester seule. J'ai envoyé un exprès au docteur, et je l'attends...

— Avant son arrivée, je puis être ici de quelque utilité, dit sir Rupert, l'écartant doucement. Les nécessités de ma vie de voyages m'ont mis à même de donner à mon ami des soins que le docteur approuvera.

— Mais je ne sais si je dois accepter, permettre... Vous n'êtes pas médecin, sir Rupert, dit-elle d'une voix frémissante, et...

— Je ne souffrirai pas qu'un de mes semblables meure sans secours près de moi, dit-il d'un ton presque rude.

entrant dans la chambre. Venez, Harriett, vous pourrez m'aider.

Juliane tremblait de colère, mais elle n'osa pas résister. Tout en murmurant que sir Rupert prenait une grave responsabilité, elle se tint immobile près du lit, tandis que le baronnet, priant sa femme de tirer les rideaux et d'ouvrir une fenêtre, s'approchait de son ami. Sans une respiration faible et saccadée, on eût dit un cadavre. En quelques instants, une direction intelligente fut imprimée aux domestiques affolés, et Juliane ne put qu'admirer secrètement l'entente et la rapidité des soins administrés.

Quand le docteur arriva, il y avait une détente visible dans l'état du malade. Il approuva sans restriction tout ce qu'avait fait sir Rupert, donna des indications précises, et promit de revenir, sans d'ailleurs laisser d'espoir. M. Belde reprendrait peut-être connaissance, mais la paralysie était complète, et la secousse trop forte pour un homme aussi usé. Avec des soins, il ne serait pas impossible de prolonger de quelques jours une vie qui ne tenait plus qu'à un lien fragile, mais cela même était peu probable.

Et les deux femmes — l'amie désintéressée et la parente avide, s'assirent près du lit, attendant dans un but différent la lueur d'intelligence espérée, — épiant, dans un sentiment différent aussi, ce visage livide, sur lequel la mort avait déjà mis son empreinte.

Juliane, une fois, releva ses paupières et attacha sur lady Trafford un regard acéré.

— Vous vous fatiguerez, dit-elle, avec sa douceur forcée. Pourquoi rester là, chère lady Trafford ? Je suis jeune, forte, et... je suis sa nièce...

— Et moi, je suis une vieille amie, qui l'ai connu avant même que vous fussiez née, mon enfant, dit tranquillement l'Anglaise.

Il y eut un silence, puis Juliane reprit, essayant d'amortir les éclats de colère contenue qui perçaient dans son accent :

— J'aime à espérer, du moins, que, s'il reprend connaissance, vous n'appellerez près de lui aucun étranger... Il m'en voudrait, à moi, de vous avoir laissé faire...

Une horreur involontaire se peignit sur les traits de lady Trafford, et elle jeta un regard mêlé d'effroi et de pitié sur cette jeune fille, chez qui l'amour de l'argent desséchait les sentiments les plus sacrés.

— Le prêtre n'est pas un étranger, dit-elle lentement se redressant avec majesté sur son fauteuil. Et je vous plains, mon enfant, si la crainte servile et intéressée d'encourir la colère d'un mourant vous empêche de donner à son âme les secours suprêmes dont il a besoin...

— Je ne voudrais pas l'en priver...

Juliane fondit en larmes ; le remords, le dépit, la crainte se partageaient son cœur. Et cette crainte était surtout la peur d'entendre prononcer le nom détesté de Marcia. Cependant, que pouvait faire son oncle désormais ? S'il ouvrait les yeux, s'il recouvrait assez de connaissance pour accepter l'absolution du prêtre, il ne *pourrait* pas, du moins, écrire ou dicter un testament ! Et cette idée lui rendit son calme, ou du moins l'impassibilité extérieure qui était une de ses forces.

Quelles longues, longues heures, tandis que l'une pesait silencieusement les chances de son propre avenir

terrestre, et que l'autre implorait sans relâche la divine miséricorde pour l'avenir éternel de cette âme qui avait si peu pratiqué le pardon !

Vers le soir, il devint évident que M. Belde avait repris connaissance. Ses yeux suivaient les mouvements de ceux qui l'entouraient, et sir Rupert supposa qu'il devait entendre. Mais aucun son ne sortit de ses lèvres minces : jamais plus il ne devait parler.

Une expression inquiète, hagarde, se peignait dans ses yeux, qui erraient maintenant autour de lui sans relâche, et dont l'agitation était d'autant plus pénible à voir que son corps demeurait immobile. La chambre avec ses tentures foncées, avait un aspect triste et funèbre, et le vent d'hiver sifflait dans les arbres et le long des corridors. Un vieux prêtre, averti par lady Trafford, se tenait depuis le matin dans la chambre voisine. Sir Rupert fit signe à sa femme que le moment était venu, et elle s'approcha de lui...

Oh ! imprudents sont ceux qui, ensevelis dans les préoccupations du monde qui passe, attendent, pour préparer leur sort éternel, la minute suprême qui ne leur sera peut-être pas donnée ! Elle ne leur est pas due, certes, après tant d'années, pendant lesquelles ont retenti des milliers d'appels... Car la voix divine leur parlait sous des voiles transparents et par des accents innombrables. Les beautés de la terre étaient une de ses formes ; les joies venaient révéler la beauté suprême, les douleurs rappelaient que la terre n'est qu'un passage et que le lieu du bonheur infini est ailleurs... Et dans l'intime du cœur, que de paroles mystérieuses, que de mots presque irrésistibles murmurés clairement, constamment ! Pourquoi

après tant de mépris, compterait-on sur une dernière miséricorde? Et d'ailleurs n'avons-nous pas appris, par des leçons renouvelées chaque jour, que la mort vient comme un voleur, qu'elle surprend souvent sans le plus léger avertissement, qu'elle frappe l'intelligence et la volonté avant d'avoir achevé de tuer le corps défaillant, et que cette minute sur laquelle on compte, après une vie de péché, pour acheter une éternité de bonheur, — que cette minute est ce qu'il y a de moins sûr pour nous?

Oui, ceux-là qui agissent ainsi sont fous aussi bien que coupables. Cependant, Dieu prend souvent pitié d'eux. Il écoute en leur faveur les prières d'âmes innocentes qui se vouent à l'expiation, dont la vie, toute d'amour et de sacrifices, se consume à implorer le pardon de ces coupables, de ces insensés. Peut-être les anges du ciel offrirent-ils à Dieu ce soir-là, pour l'être qui agonisait dans une secrète épouvante, les accents d'une jeune fille qui, le cœur brisé, chantait un air profane, — des notes cependant rendues saintes, sacrées, par le dévouement de son cœur, et qui, en élevant son âme vers Dieu, avait donné une pensée à l'homme dont le ressentiment l'obligeait à cette tâche pénible... La minute de grâce, cette minute incertaine, lui fut donnée, à *lui*. Après une vie d'égoïsme et d'indifférence, une faveur divine descendit sur son cœur. Une influence mystérieuse l'enveloppa... Des cordes qui n'avaient pas vibré depuis sa jeunesse résonnèrent à la voix généreuse de l'amie qui, agenouillée près de lui, tout en larmes, lui parlait de sa mère, de sa jeune femme si tôt perdue,

repos suprême et de la facile condition du bonheur,

qui se réduisait à immoler son orgueil, déjà abaissé sous l'approche de la mort, et à jeter à Dieu un cri de pardon...

Tout ce qui lui restait de vie était réfugié dans les regards intenses qu'il attachait sur elle, et ces regards dirent le oui qu'elle avait tant imploré. Alors le prêtre vint, et la bonté infinie de Dieu se contenta de la réponse muette, de l'acquiescement silencieux de ces pauvres yeux, que vint mouiller une dernière larme. Le pardon descendit sur lui, — le pardon, la paix, l'aurore de la vie éternelle.

Alors, lady Trafford revint, et prononça le nom de Marcia. Et les paupières alourdies s'étant abaissées par deux fois, elle laissa son mari prier avec le mourant, et se mit en devoir de chercher l'adresse de la jeune fille. Juliane ne pouvait lui être d'aucune utilité, Guillemette ne savait rien. Un peu découragée, elle appela Sylvain qui, assis dans la bibliothèque attenant à la chambre de son maître, regardait la porte close d'un air triste et inquiet.

— Sylvain, connaissez-vous l'adresse de M^lle^ de Laubly ?

— Massa la demande ? s'écria-t-il, retrouvant, dans son émotion, le langage à demi oublié de sa jeunesse.

Ses yeux brillèrent, et il s'approcha de lady Trafford :

— J'ai entendu Monsieur dire à M. Nalys qu'elle demeure dans la rue Servandoni, n° 16. Je l'ai retenu, parce que, si nous étions allés à Paris, comme tous les hivers, je serais allé la voir... Oui, là !... Servandoni... répéta le vieux nègre, montrant ses dents encore

blanches ; je l'ai répété souvent, souvent, pour ne pas l'oublier... Servandoni... Madame se rappellera ?

— Sylvain, voulez-vous envoyer un homme à cheval, à Versailles, pour porter ce télégramme ?

Et, attirant à elle une plume et du papier, elle rédigea rapidement une dépêche :

« Oncle mourant. Prenez immédiatement voiture à tout « prix pour venir aux Étangs. »

Un quart d'heure après, un garçon d'écurie galopait sur la route de Versailles.

XXIX

Il est une heure du matin. La voiture qui a ramené Marcia s'arrête, et, en levant les yeux, Luc voit une fenêtre éclairée et ouverte, et la silhouette de Lucie se penchant au dehors.

— Luc, est-ce vous ? Montez et hâtez-vous !

Marcia, effrayée, le devance, tandis qu'il aide sa tante à descendre. Elle gravit d'un pas léger l'escalier, sur les marches duquel la lampe, tenue tout en haut par Lucie, projette une faible lumière, et arrive, haletante, sur le palier.

— Est-ce un des enfants qui est malade ? Qu'y a-t-il ?

— Non, non, pas les enfants, grâce à Dieu... C'est M. Belde qui est très mal, et lady Trafford t'appelle.

— Est-il possible qu'il me désire ? Oh ! Lucie, crois-tu que ce soit lui, vraiment lui ?

— Lady Trafford ne prendrait pas d'elle-même une telle initiative, dit Luc, lisant la dépêche. Chère tante, êtes-vous capable de partir tout de suite ?

— Encore une fatigue à vous imposer ! Oh ! c'est trop ! dit Marcia.

— Pour un mourant ! Va, Luc, procure-nous une voiture s'il se peut, et reviens nous prendre, tu pourras être de retour à Paris avant le jour...

Marcia ôte sa robe de soirée, et Lucie oblige Mlle d'Espranges à prendre au moins une demi-heure de repos. L'idée de la mort qui menace, là-bas, rejette au second plan tous les intérêts secondaires. A peine quelques mots sont échangés au sujet de la soirée ; il semble à Marcia qu'une longue période la sépare du moment où elle a chanté, où elle a manqué défaillir, où elle a vu se détourner le visage de Raymond, où elle a surpris, dans la rue déserte, la veille silencieuse de Luc...

Deux heures... Deux heures et demie... Une voiture roule enfin dans le lointain. Avec quelle angoisse on l'a attendue, écoutant chaque faible bruit qui semblait se rapprocher, puis se perdait dans la nuit !

Les voilà tous les trois dans la voiture, traversant d'abord Paris endormi, puis prenant les larges voies désertes qui, menant à Versailles, ont vu passer, dans les grands jours de l'histoire, tant de magnificences, puis tant de douleurs. La pluie a cessé, des étoiles se montrent au ciel, et dans la nuit, devenue moins sombre, on distingue les silhouettes des arbres et celles des maisons éparses çà et là... La voiture n'entre pas à Versailles, mais prend un chemin de traverse. Une heure encore, une heure lente, interminable. Mlle d'Espranges s'est endormie de fatigue, elle est si peu accoutumée à veiller! Luc et Marcia on causé d'abord, occupés tous deux de ce vieillard, de cette âme si près de son éternité.

Est-il revenu à Dieu ? Est-ce à Marcia que sera confiée la tâche de lui dire les paroles suprêmes ?... Ils ne pensent qu'à cela, ces jeunes cœurs généreux... Puis, brisée de lassitude et d'émotion, Marcia s'assoupit par instants. Elle fait des rêves pendant lesquels elle s'imagine avoir dormi des heures, alors qu'en réalité, les fantasmagories qui ont passé devant elle n'ont rempli qu'une durée de quelques minutes, tout en réunissant dans une confusion étrange le salon des Etangs et celui de Mme Sarriet, un concert et un convoi funèbre. Il est près de six heures quand la cloche de la grille tinte bruyamment. L'aube est encore loin ; mais dans l'obscurité, les buis et les ifs découpent vaguement leurs formes bizarres, et les statues apparaissent comme de pâles reflets blanchâtres...

La voiture fait crier le sable des allées... Voici la maison, avec des fenêtres éclairées çà et là dans la sombre façade... Marcia tressaille. Depuis quelques instants, il lui semble cheminer dans le domaine de la mort.

La porte est ouverte. Le vieux Daniel se tient sur le seuil, grave et solennel. Lady Trafford, accourue au bruit de la voiture, est derrière lui.

— Marcia, chère enfant !

— Oh ! lady Trafford, n'y a-t-il plus d'espoir ?

Lady Trafford la serra dans ses bras.

— Non, chère fille... Dieu n'a pas permis qu'il vous revoie... Tout est fini... Mais vous serez heureuse d'apprendre qu'il a reçu en pleine connaissance, bien qu'il ne parlât plus, les secours de notre sainte religion...

— Dieu soit loué !

Elle se souvient que, cette nuit même, elle a prié pour

lui... Certes, elle ne peut ressentir aucun tendre sentiment de regret ; mais elle a plaint ce vieillard isolé dans son orgueil et son égoïsme, elle a eu l'espoir d'adoucir sa dernière heure, de tenir près de lui la place de la nièce qu'il avait élevée, et, après les émotions de la soirée qui vient de se passer, ses forces lui manquent un instant devant la nouvelle inattendue que tout est fini, que la mort a réellement pris possession de cette demeure...

Elle se lève bientôt du siège sur lequel on l'a forcée à s'asseoir un instant.

— Puis-je le voir et faire une prière près de lui ?

Lady Trafford prend son bras et l'emmène à travers les salons presque obscurs... Elle jette un regard ému sur cette bibliothèque où tout garde encore la trace de la vie soudainement interrompue, et pénètre dans la chambre où elle est entrée un soir, et où elle a vu, dans un émoi mêlé de confusion, ce vieillard si dur reconnaître ses torts... Les sombres rideaux de velours sont abaissés... Sur les murs, la figure mélancolique de la jeune femme en robe blanche forme seule une tache claire...

Et au fond de la chambre se dresse le grand lit sur lequel tombe la faible et vacillante lumière des deux flambeaux.

Est-il possible que quelques heures de maladie aient changé ce visage au point de le rendre méconnaissable ? Ce n'est pas qu'il soit effrayant, mais il est si vieux, si étrangement jauni, qu'on se rend compte tout à coup de la volonté inflexible qui accroissait chez cet homme l'intensité de la vie et de la flamme intérieure, lui conservant, en dépit de l'âge et des souffrances, un aspect

presque jeune. Mais il y a sur son front, sur ses traits détendus, une expression de repos qui, à elle seule, le changerait étrangement. Ce qui s'est passé là, à la dernière heure, a laissé son empreinte, — une empreinte consolante pour le cœur oppressé de Marcia.

— J'aurais voulu qu'il pût une dernière fois me regarder et serrer ma main, murmura-t-elle, une larme sincère venant à ses yeux.

— Jusqu'au dernier moment, il vous a attendue et cherchée, j'en suis sûre, dit tout bas lady Trafford. Mais Dieu a peut-être voulu que ce fût son châtiment de ne pouvoir réparer à temps le mal que lui avait causé à lui-même son injuste ressentiment... Il avait voulu vivre sans affection... J'aime à penser que l'angoisse de ces derniers moments a contribué à l'expiation imposée à toute âme... Maintenant, mon enfant, il vous voit, j'en ai la confiance...

Sur la table, au chevet du lit, deux riches flambeaux d'argent ciselé encadraient le modeste crucifix de cuivre apporté par Guillemette de sa propre chambre. Une des sœurs du village priait près de cet autel improvisé.

— Et Juliane ? demanda Marcia, se relevant après une oraison fervente.

— Elle s'est retirée, brisée de fatigue... Mais vous, mon enfant, ne voulez-vous pas que Guillemette vous prépare votre ancienne chambre ?

Marcia rougit, et se tourna vers M^lle^ Sidonie, qui, bonne et tendre toujours, essuyait les larmes sincères qu'elle avait versées sur son vieil ami.

— Quand les chevaux se seront reposés, nous retour-

nerons à Versailles où tante Sidonie me gardera, si elle le veut bien, pendant quelques heures... Il faut que je sois à Paris, cet après-midi, pour une leçon... Je reviendrai assister au convoi...

— Notre maison vous est ouverte, chère petite... Luc va s'occuper de notre retour, puis il reprendra le train le plus matinal...

— Pour une leçon ! répéta lady Trafford, qui regardait Marcia sans avoir entendu la réponse de Mlle d'Espranges. Se peut-il, vraiment, que vous soyez obligée de... de travailler pour vivre ?

— Nous avons tout perdu, et ma pauvre tante a quatre petits enfants, dit Marcia avec douceur.

Lady Trafford laissa échapper un profond soupir. Oh ! combien de choses blâmables seraient évitées ici-bas, si les hommes savaient quelle peine on a à les réparer ! Comme ce pauvre mort avait dû souffrir si, regrettant son inflexibilité et désirant revoir sa nièce, il avait songé qu'il était trop tard pour lui venir en aide, et que sa main inerte ne pouvait pas plus tracer des volontés que sa langue paralysée n'était capable d'exprimer des regrets !

— Mon enfant, dit-elle après un instant de réflexion, je prie Mlle d'Espranges de rester ici avec vous jusqu'au moment où le notaire de M. Belde arrivera. Mlle Vaubley prétend qu'elle ignore si votre oncle a pris des dispositions... S'il n'existe pas de testament, vous êtes sa plus proche parente et sa légataire universelle, et, en ce cas, votre place est ici. Cependant, c'est là, je regrette de le dire, un cas presque improbable. Me Girardet venait ici de temps à autre, et il nous semble d'autant

plus impossible que M. Belde n'ait fait de testament, qu'il devait, hélas ! désirer vous retirer les avantages de votre parenté, puisqu'il était brouillé avec vous... Si les choses sont ainsi, j'approuverai que vous partiez... Venez toutes les deux dans ma chambre, on vous y servira un peu de thé ou du chocolat...

Luc s'attarda un instant au pied du lit, avant de prendre congé des trois femmes, devant prendre immédiatement le train pour être à Paris à l'heure de son service.

— Marcia, dit-il d'une voix émue, j'ai dû penser à votre généreux oubli de vous pour regarder sans amertume celui qui aurait pu vous épargner le travail et vous donner... le bonheur.

Elle soupira. Depuis quelques heures, elle sentait plus lourdement son fardeau, et elle éprouvait plus que jamais l'impression pénible de la longueur de la vie...

— Voulez-vous que nous priions ensemble pour lui ? demanda-t-elle avec douceur.

Il inclina gravement la tête, et ils rentrèrent dans la chambre funèbre. Marcia pria à haute voix, tandis qu'il inclinait la tête. Oh ! Dieu seul sut le prix d'une telle prière et de ce qu'elle renfermait de générosité, de douleur et de sacrifice !...

Le train de dix heures amena le notaire. Sir Rupert alla au-devant de lui sur le chemin.

— C'était un événement prévu, dit l'homme de loi après avoir entendu quelques brefs détails sur la fin de son client. Une belle fortune... On doit regretter de n'avoir pas d'enfants à qui laisser un pareil héritage ..

— M'est-il permis de demander si M. Belde a fait des

dispositions testamentaires? dit sir Rupert, faisant entrer Me Girardet dans la maison.

— Il y a un testament, de date assez récente, et j'ai pour instructions de l'ouvrir avant les funérailles... Y a-t-il dans la maison des parents du défunt?

— Mlle Vaubley y habite, comme vous le savez, et la petite-nièce de M. Belde, Mlle de Laubly, a été appelée par lady Trafford, sur le désir de notre pauvre ami. Mais il ne pouvait plus parler, et il est mort avant l'arrivée de cette jeune fille.

— Elle est ici, alors?

— Oui, mais elle désire quitter la maison... S'il n'y avait pas eu de testament, elle héritait, naturellement, comme la plus proche parente; mais, comme son oncle avait rompu avec elle, et qu'un testament ne pourrait avoir d'autre objet que de la priver de cette fortune, elle préfère retourner à Paris, et revenir seulement pour le convoi.

— Quel que soit le contenu du testament, dont il ne m'est permis de rien faire préjuger, dit le notaire, Mlle de Laubly, comme la plus proche parente de M. Belde, doit assister à l'ouverture de cet acte... Et je puis vous dire dès maintenant, sir Rupert, que vous êtes désigné comme exécuteur testamentaire, et que je compte également sur votre présence... Voulez-vous prier ces dames de se trouver, d'ici un quart d'heure, dans le cabinet de M. Belde?

Il se dirigea lui-même vers cette chambre qui lui était familière, et où il avait eu avec son client maint entretien confidentiel.

Dans le petit salon, Juliane était assise, immobile, plus

pâle qu'à l'ordinaire, mais calme et majestueuse. Elle avait revêtu la seule toilette noire qu'elle eût : une robe de soie garnie de jais.

Ses joues s'enflammèrent un instant à la vue de Me Girardet, et elle se leva aussitôt.

— Y a-t-il un testament? demanda-t-elle, serrant instinctivement les mains dans une muette angoisse.

— Il y a eu plusieurs testaments, successivement détruits... Le dernier date du mois d'octobre dernier.

Le mois d'octobre! Un long soupir de soulagement échappa à Juliane. C'était après le départ de Marcia, après la rupture dont elle n'avait pas connu les détails, mais qui lui avait semblé sans retour.

— Voulez-vous venir assister à la lecture de ce testament? Je viens de prier sir Rupert Trafford et Mlle de Laubly de s'y trouver aussi, l'un comme exécuteur testamentaire, l'autre en sa qualité de proche parente.

Juliane réprima une expression de méchanceté satisfaite.

— Et vous connaissez le contenu du testament? demanda-t-elle, son cœur se mettant à battre.

— Oui, je le connais.

— Est-ce que vous ne pourriez... me dire... me faire pressentir...

— Vous saurez tout dans un instant, dit froidement le notaire, entrant dans la bibliothèque, et posant sa serviette sur le bureau de M. Belde.

Que de suppositions, de doutes, de craintes, d'espérances, d'angoisses depuis le matin! Juliane était à bout de forces. Elle avait redouté qu'il n'y eût pas de testament, que ce vieillard, souvent méchant, ne se fût plu à

la tromper cruellement... Et alors, il faudrait retourner partager la vie besogneuse de ses parents, renoncer à ces habitudes de luxe, végéter misérablement, un jour peut-être travailler pour vivre. Et pour en arriver là, elle avait rejeté l'affection sincère du seul être qui eût éveillé en elle une réelle sympathie !

Ce qui la rassurait dans ses pires craintes, c'était l'inflexibilité de M. Belde. Il avait évidemment rejeté Marcia loin de lui : il n'aurait pas voulu, en mourant intestat, lui donner son héritage... d'ailleurs, il y avait chez lui une certaine droiture : il avait demandé et reçu les soins de Juliane, il n'était pas possible qu'il les eût laissés impayés... Oui, mais quelle serait la rétribution ? Ici, l'imagination pouvait se donner carrière, et passer par toutes les teintes de l'espérance la plus ambitieuse et du découragement le plus complet.

Sir Rupert entra presque aussitôt, accompagné de Marcia. Celle-ci s'avança vivement vers Juliane, qui, jusqu'à ce moment, avait refusé de la voir.

— Juliane, dit-elle avec émotion, il est probable que nous ne nous reverrons plus guère... Soyons amies en souvenir de celui dont le toit nous a abritées un instant ensemble... Soyez sûre que je ne ressens aucune amertume contre vous, et que je souhaite sincèrement que vous soyez heureuse...

Juliane murmura quelque paroles peu distinctes, et M. Girardet ôta de sa serviette une enveloppe scellée.

C'est toujours un moment solennel que celui où vont se révéler les volontés dernières qui ont survécu à celui qui n'est plus. Sa voix est muette, il est rayé du nombre des vivants, et cependant, c'est encore lui qui va parler,

et c'est son œuvre qui va le perpétuer en quelque sorte, en réalisant son vouloir suprême...

La bibliothèque avait son aspect familier... Après out, l'avant-veille, le maître y était encore... Il y avait sur une table un journal déplié, un livre à demi coupé ; des brins d'héliotrope baignaient dans un petit vase, et la fourrure qui recouvrait l'infirme était jetée sur le pied de la chaise longue comme s'il venait de la quitter.

Il y eut, dans le silence pesant de la chambre, le petit bruit des cachets qu'on brise et de l'enveloppe déchirée. Puis M. Girardet déplia une feuille de papier timbré, longuement écrite de la main tremblée de M. Belde.

Juliane éprouva un premier désappointement. Un testament si long devait éparpiller la fortune...

Et la lecture commença.

D'abord, il y avait un legs important, deux cent mille francs, destiné à fonder des prix à l'Académie des sciences.

Une seconde disposition attribuait cent mille francs à une œuvre charitable, ayant pour objet de secourir des veuves de professeurs.

Des rentes étaient laissées aux domestiques.

Puis suivait une longue énumération d'objets particuliers : la collection d'armes, célèbre dans Paris et très précieuse, était léguée au colonel d'Espranges, la collection de médailles à M. Havard, la bibliothèque, comprenant des manuscrits précieux, au baron de Saint-Marc, etc., etc.

En qualité d'exécuteur testamentaire, sir Rupert était prié d'accepter les tableaux du petit salon, et sa femme

deux parures anciennes, l'une en ors ciselés de diverses couleurs, l'autre en diamants et rubis cabochons.

Le nom de Raymond Nalys n'était pas même mentionné; mais, en revanche, Luc d'Espranges recevait une somme de cent mille francs, « en témoignage de l'estime qu'il avait inspirée à M. Belde par son courage à défendre ses amis ».

Enfin, une autre somme de cent mille francs, également nette de tous frais, était léguée à « ma parente, Juliane Vaubley, pour les deux années désagréables passées près d'un vieillard morose, et pour reconnaître ses peines et *sa souplesse de caractère* ».

Cent mille francs ! Pour deux ans de sa vie, et bien plus encore : pour le sacrifice de son avenir et l'abandon d'un amour sincère !...

Juliane essaya de réprimer la colère folle qui, après un moment d'affreuse stupeur, bouillonnait en elle jusqu'à l'étouffer... Il fallait entendre le nom de l'héritier privilégié à qui devait échoir la part principale de cette énorme fortune...

« Je donne et lègue le reste de mes biens, tant meubles qu'immeubles, à ma petite-nièce et filleule, Marcia de Laubly. Son refus de vivre près de moi m'a fâché, et je me suis juré de ne pas la revoir. Mais la manière dont elle a agi m'a prouvé qu'elle est digne de posséder et d'employer ma fortune. »

Sir Rupert se tourna rayonnant vers Marcia, pâle et tremblante, partagée entre l'incrédulité, la joie, et la pitié pour l'affreuse souffrance qui décomposait les traits de Juliane.

Le notaire posa le testament sur la table, laissant sa main appuyée dessus.

— Les legs déduits, et les frais de succession acquittés j'estime qu'il restera à M^lle^ de Laubly un revenu de cent quatre-vingt mille francs environ... Une belle fortune, qui a été bien gérée... M^lle^ de Laubly a été émancipée, je suppose ? Cela simplifiera les affaires... Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir mes félicitations... Mon client m'avait exprimé à votre sujet un singulier mélange d'estime et de ressentiment...

Juliane s'était levée, et se tenait droite, tremblant de tous ses membres, malgré son attitude fière.

— Juliane, s'écria Marcia, qui croyait vivre dans un rêve, je vous en prie, que cette maison soit encore la vôtre ! Et vous me rendrez heureuse en choisissant les objets qui vous plaisent le plus... Vous reviendrez ?...

— Jamais, dit la jeune fille, les dents serrées. Je resterai jusqu'aux funérailles, parce qu'il le faut, et puis...

Elle se dirigea vers la porte sans pouvoir achever. Là, elle se retourna, et retrouvant la force de parler :

— Je vous félicite... Vous avez fait preuve d'une rare habileté...

Et la porte fut refermée avec un bruit qui eut un écho étrange dans cette maison pleine d'un silence solennel.

XXX

Tout est fini. Le maître des Etangs a pour toujours quitté sa belle demeure. Il s'en est allé reposer dans le cimetière du village, dans son vieux tombeau de famille, par une froide gelée qui fait étinceler, sur les toits et sur les branches dépouillées, la neige brillante tombée pendant la nuit.

Lucie n'a pas osé laisser ses enfants à la timide Jeannette. Marcia est allée l'embrasser, puis est revenue assister au convoi, et maintenant, elle rentre aux Etangs pour y passer la journée avec sir Rupert, et donner des signatures pour les affaires les plus urgentes.

Il est deux heures. Juliane est partie sans vouloir lui serrer la main. Elle est chez elle, maintenant, et tandis que lady Trafford prend un court repos, que sir Rupert s'entretient avec le notaire et le colonel d'Espranges, elle s'enveloppe d'un capuchon et s'en va errer à travers les charmilles, dont la neige gelée argente les noirs enchevêtrements.

Pourquoi une sourde douleur, une vague angoisse

agite-t-elle son cœur ? Elle devrait être heureuse, pleinement, complètement heureuse.

Elle ne saurait éprouver à l'égard de son oncle qu'un sentiment de reconnaissance attendrie, mais elle ne l'a ni aimé ni connu, et aucun regret trop vif ne peut la troubler. Elle voit fuir à jamais la vie de travail, d'humiliations, de froissements, et surtout, elle peut assurer maintenant l'avenir de ceux qu'elle chérit en proportion de ce qu'elle a souffert pour eux... En outre, toutes les jouissances nobles et légitimes de la fortune s'offrent à elle : elle a déjà songé à aider les pauvres jeunes filles, les travailleuses dont elle a récemment expérimenté les peines et les soucis. Le bien à accomplir, la facilité de la vie, l'agrément du confort, le plaisir d'être généreuse en toutes choses, la satisfaction d'habiter une belle demeure, tout cela compte dans le bonheur qui lui arrive, et elle remercie Dieu à toute heure du jour. Mais pourquoi, alors, cette agitation intime, cette impression de vide ou de tristesse qui l'empêche de goûter cette heure de solitude et de penser à ses bonheurs ?

C'est qu'une question se pose sans cesse à elle, — une question à laquelle elle ne peut faire de réponse, et au sujet de laquelle elle n'ose interroger personne... Depuis la mort de son oncle, elle n'a pas revu Luc...

Il a appris le grand événement qui la rend riche et clôt pour elle l'ère du travail et des inquiétudes ; elle sait qu'il a félicité Lucie. Mais, ni à Paris ni aux Etangs, il n'est venu la complimenter... Elle l'a aperçu au convoi... A diverses reprises, elle a eu l'intuition qu'il la regardait, et elle n'a pu, cependant, rencontrer ses yeux. Au cimetière, il s'est incliné devant elle... Quand elle a

murmuré au colonel : « Je vous reverrai tout à l'heure, n'est-ce pas ? » elle pensait qu'il prendrait sa part de cette invitation. Mais le colonel est venu seul, apportant en manière d'explication ou d'excuse quelque prétexte de service.

Qu'a-t-elle fait ?

Elle interroge ses souvenirs. Ne lui a-t-elle pas assez montré sa reconnaissance pour le dévouement qu'il lui a témoigné ? A-t-elle fait, sans s'en douter, quelque chose qu'il blâme ? Mais qui, mieux que lui, sait tout ce qu'elle pense, connaît ses sentiments, sa manière d'agir ? Personne ne peut l'accuser d'avoir sollicité cet héritage ; Luc, qui a partagé d'abord sa disgrâce, sait combien elle est désintéressée... Si... si rien n'était changé dans ses sentiments, à lui, — ses sentiments d'*autrefois*, il serait venu lui apporter sa chaude et joyeuse sympathie, et lui dire... ce qu'il renfermait au-dedans de son cœur. Est-donc qu'il a changé ? L'obstacle brutal, infranchissable qui s'était dressé entre lui et son espoir, — l'espoir d'*autrefois*, — avait-il eu raison de son amour ? Alors qu'il s'efforçait d'arracher de son cœur tout rêve d'avenir, avait-il si bien réussi qu'aujourd'hui il ne ressentait plus pour elle que le tranquille dévouement et la sympathie un peu banale d'un ami ?

Des larmes coulaient de ses yeux tandis que, marchant au hasard, elle arrivait au bord de l'étang, gris et terne dans son cadre d'ouate blanche. La statue voilée se penchait toujours au bord de l'eau ; des pendeloques de cristal s'attachaient aux plis de sa tunique et de son voile de marbre, image du mystère dont se couvre ici-bas l'avenir — ou la douleur.

Mais dans le sanctuaire intime où, seule, elle pouvait lire, Marcia écarta résolument tout voile et osa s'interroger...

Elle repassa dans sa mémoire les mois qui venaient de s'écouler. Elle revécut cette existence secrète qui se déroule dans les replis du cœur. Elle regarda en face ce qui l'avait émue de joie et de souffrance...

Oui, un instant, son cœur s'était trompé... Elle avait cru aimer, alors qu'un idéal d'intelligence, de tendresse et de beauté morale s'offrait à elle, et qu'elle ne soupçonnait pas un défaut, pas une défaillance chez celui qui s'identifiait pour elle avec le bonheur humain. L'avait-elle aimé vraiment ? Non, elle avait aimé l'idéal de son imagination et de son cœur, et aussi ce noble rêve d'une union intime concourant au bien, au perfectionnement, à l'élévation des âmes. Mais un jour était venu où le voile s'était déchiré, où son cœur, meurtri d'une si lourde chute, s'était trouvé en face d'un être humain merveilleusement doué, sans doute, mais médiocre comme hauteur morale, égoïste dans son amour, cherchant, dans un but de bonheur étroit et personnel, à la détourner du dévouement auquel l'appelait le devoir... Ce n'était pas *cet homme* qu'elle avait aimé... Elle avait rompu d'une main ferme le lien idéal, ou plutôt, il s'était brisé de lui-même, et elle n'avait plus trouvé dans son cœur qu'un triste étonnement de sa méprise, avec le vide douloureux que laisse toute désillusion...

Mais Luc était là, — Luc, brillant, richement doué aussi, bien que les qualités étincelantes de Raymond l'eussent un instant rejeté dans l'ombre... Lui ne possédait pas seulement une apparence de beauté morale... Il

savait suivre, sans dévier, la ligne austère du dévouement, quelques sacrifices qu'elle comportât, et passât-elle, en les brisant, sur les espérances les plus chères... Il était capable d'encourager dans le bien la femme qu'il aimait, dût son noble effort la séparer de lui davantage... Il était encore assez fort, assez noble, assez généreux, pour renfermer au fond de son âme ce grand amour traversé et déçu, sans en laisser paraître un rayonnement, de peur de troubler ou d'affliger celle qu'il aimait vraiment plus que lui-même...

Mais si, à force de renfermer et de dominer sa tendresse, il avait réussi à l'étouffer et à l'éteindre ?

Alors, Marcia pensa qu'elle ne se marierait jamais...

Elle s'aperçut tout à coup que l'air était glacé ; la teinte d'un gris jaune de l'étang lui parut d'une insupportable tristesse, et, serrant son manteau avec un frisson, elle se dirigea vers la maison. Il n'y avait personne dans le petit salon dont les trésors, les précieux tableaux allaient bientôt orner le château des Trafford... Marcia s'oublia un instant à les regarder. Dans le cabinet voisin, il y avait un murmure de voix : on parlait d'affaires ; mais ce jargon lui était odieux, et elle se sentait si lasse !

Le bruit diminua. Deux voix parlèrent seules, puis la porte s'ouvrit ; quelqu'un la tint un instant, demeurant sur le seuil, et Marcia entendit ces mots prononcés par le colonel d'Espranges :

— Elle ne l'aimait pas à ce moment... Il ne l'a jamais su, le pauvre enfant... Mais il a trop d'honneur et de fierté pour redemander maintenant la main d'une si riche héritière, et si dur que ce soit, je l'aiderai à per-

muter... Plaise au ciel que tout soit bientôt fini !...

Il faisait déjà sombre, et en traversant le petit salon, ni sir Rupert, ni le colonel ne virent Marcia, qui se tenait dans l'ombre, et dont la robe noire ne se détachait pas sur les tentures.

Elle resta un moment immobile de surprise et de bonheur, puis son regard se leva sur le pur visage d'une Madone, qui mettait dans la demi obscurité un doux reflet blanc...

Elle tomba à genoux, épancha son cœur en une action de grâces ardente, puis rejoignit le colonel dans le vestibule.

— Je n'ai pas vu Luc, dit-elle doucement, essayant de cacher le tremblement joyeux de sa voix. Cela m'a fait un peu de peine... Je retourne à Paris tout à l'heure ; j'espère qu'il viendra chez nous ?

Il y avait un éclat humide dans les yeux du colonel, et il mordit sa moustache avant de répondre.

— Luc avait une conférence et a dû repartir après les funérailles... Mais il vous reverra... oh ! sans doute.

— Pourquoi ne me reverrait-il pas ? Je voudrais même que ce fût demain... Pouvez-vous lui demander de venir dans la journée ?... Me Girardet désirerait me faire visiter l'appartement qu'avait mon oncle à Paris ; Lucie viendra et Luc nous accompagnerait... On m'a dit qu'il s'y trouve une bibliothèque dont mon oncle n'a pas disposé, et je voudrais qu'il y fît un choix des livres qu'il aimerait...

Il la regarde, puis détourne la tête, hésite, promet et s'en va malheureux.

— Mon pauvre garçon ! Il vaudrait mieux qu'il ne la

revît pas, mais c'est impossible... Enfin, c'est un homme, et maintenant, il sait souffrir. . . . . .

. . . . . .

Oui, si cette science suprême consiste à sourire quand le cœur est torturé, à parler avec calme de choses indifférentes quand la voix est pleine de sanglots, Luc sait souffrir.

Il vient le lendemain, et trouve la châtelaine des Etangs dans le vieux salon aux vastes dimensions et au plafond bas, avec les portraits de famille et tous les souvenirs du Chêne-Vert.

Lucie est assise près d'elle ; leurs mains sont réunies, elles ont pleuré, mais il y a sur le visage de Mme de Laubly une expression de paix, de sécurité que Luc ne lui a jamais vue depuis la mort de Jean.

— Venez, Luc, dit Lucie, souriant à travers ses larmes. Auriez-vous soupçonné cette enfant d'être changée par la prospérité ? Elle est devenue un vrai tyran, elle fait peser sur tous un joug auquel on ne peut se soustraire, et elle vient d'arranger mon avenir sans que j'aie pu protester...

— Vraiment ? dit Luc avec un faux sourire. Et en quoi consistent les plans tyranniques auxquels vous avez dû vous soumettre ?

— A louer à Versailles, tout près de votre père, une maison où mes enfant auront de l'espace et de l'air... A considérer les Etangs comme la maison de campagne de la famille, où le cher colonel et ma cousine Sidonie viendront aux vacances s'occuper selon leurs goûts, à pêcher, à chasser, à confectionner des confitures et à soigner les malades du village...

— Les plans de Marcia me semblent fort bien arrangés... Elle a deviné, en ce qui vous concerne, les vœux secrets de ma famille.

— Alors, puisque vous l'approuvez, prenez garde de tomber sous son joug, dit Lucie avec un sourire presque heureux.

— Oh ! Luc et moi avons à régler une question non encore éclaircie... Savez-vous, Luc, qu'on dirait que mon sort nouveau vous laisse indifférent ? Vous êtes le seul de mes amis qui ne m'ayez pas félicitée...

Une ardente rougeur couvre les joues de Luc, puis une teinte presque livide lui succède.

— Vous ne doutez pas de ce que j'ai éprouvé, après avoir tant souffert de vous voir travailler et chanter devant des étrangers...

— Non, Luc, je n'ai pas douté de vous, mais j'ai senti tristement votre absence...

Il rougit de nouveau, et parle lentement, s'imaginant qu'on entend les battements de son cœur.

— J'ai eu mon service... Et puis... une affaire de permutation que... à laquelle je pensais...

Il s'arrête un instant, et reprend, d'un ton qu'il croit dégagé :

— Bref, si tout s'arrange, je pars pour l'Algérie.

— O Luc, si vous savez souffrir, vous ne savez pas dissimuler !

Lucie ne peut retenir un faible sourire. Et Marcia le regarde, attendrie, son cœur battant aussi, mais de joie.

— Luc, dit-elle d'une voix douce, pourquoi partir ? N'avons-*nous* pas été assez malheureux ?...

Il ouvre les yeux démesurément, essaie de parler, croit qu'il rêve.

— Elle n'a oublié personne, dit Lucie avec un retour de son ancienne et innocente malice. Allez, Luc, elle a arrangé votre vie comme la nôtre...

Il essuie son front soudain mouillé de sueur, et se lève brusquement.

— Marcia ! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, c'est impossible !... Autrefois, au Chêne-Vert, *cela* se pouvait... mais maintenant, voyez-vous, vous êtes trop riche...

Une rougeur éclatante couvre les joues de Marcia, et la rend plus jolie que jamais. Elle se lève à son tour et va vers lui.

— Luc, dit-elle, vibrante d'émotion, regardez autour de vous... Tous les souvenirs du Chêne-Vert sont là, même *le sien*, celui de l'oncle Jean qui rêvait de mettre ma main dans la vôtre... Regardez cette pauvre chambre où vous êtes venu partager nos souffrances, notre pauvreté, et fortifier mon cœur pour le sacrifice qui m'était demandé... Prenez la main de Marcia qui est toujours la même... Ne vous rappelez pas autre chose, Luc, et... qu'un faux orgueil ne m'empêche pas d'être heureuse...

Elle se retourne et se réfugie sur l'épaule de Lucie.

Mais quelque chose qui est à la fois un cri de joie et un sanglot lui fait lever la tête... Luc prend ses mains et la regarde, rayonnant...

Alors, Lucie se glisse hors de la chambre, craignant que l'ombre de son veuvage n'attriste ces fiançailles bénies...

XXXI

« Les Etangs, 16 août 10...

« Chère, chère Rosa, puisque mon absence de Paris « vous semble longue, c'est à vous que j'adresse le jour- « nal de mon bonheur ; aussi bien veux-je me dédom- « mager un peu de ne pouvoir recevoir sous ce toit une « amie si chère, dont jamais je n'oublierai la tendre « bonté...

« Vous connaissez, au moins par mes récits, tous ceux « qui m'entourent... Je regarde autour de moi, et je « trace le tableau que vous réclamez...

« Le ciel est d'un bleu profond qui serait presque trop « uniforme si, très haut, il n'y avait une écharpe vapo- « reuse d'un blanc transparent... Le soleil dore le sable « des allées, que fait grincer la petite voiture de Ger- « maine, traînée à tour de rôle par ses frères... La « journée s'avance, et l'ombre majestueuse de la maison « se dessine sur la terrasse... Là, près des orangers qu'on « a sortis, et qui répandent une douce odeur, Lucie tra-

« vaille dans une douce quiétude, posant de temps à « autre son ouvrage pour regarder ses beaux enfants, ou « lève un regard vers le ciel, quand elle est oppressée par « la pensée que leur père est parti...

« Tante Sidonie cueille des fleurs d'oranger pour faire « aux petits des bonbons qu'ils aiment. Son tricot est là, « avec ses lunettes et son livre de prières... Toute l'his- « toire de sa vie se trouve dans ce trait de plume.

« D'ici, je vois l'étang, et mon cher beau-père, que « j'appelle dans ma pensée *mon père* tout court, tient « patiemment une ligne à laquelle les carpes ni les bro- « chets ne veulent mordre. Aujourd'hui, Luc est à Paris, « mais il finit sa semaine ce soir, et mon cœur a des « bonds de joie quand je songe que, dans une heure, « j'irai au-devant de lui dans mon petit panier, avec mes « poneys, — si doux, que Luc me les laisse con- « duire...

« Il me rapportera toute une provision de laine « blanche, et j'ai presque hâte que la lampe soit allumée « pour que tante Sidonie m'apprenne à tricoter des petits « chaussons...

« Nous nous arrêterons à l'église, — nous y allons « chaque soir demander une nouvelle bénédiction de « notre bonheur, et nous stationnons un moment de- « vant les fonts baptismaux où, bientôt, le cher petit « que j'attends naîtra à la vie divine... Nous ferons une « prière au cimetière, où je fleuris moi-même la tombe « de ce pauvre oncle, qui aurait pu être heureux dans « cette belle et chère maison, et nous reviendrons pré- « sider la table de famille, servie par les vieux domes- « tiques qui ont été jadis bienveillants pour moi. Daniel

« oublie le décorum quand Germaine lui parle. Paul a « une préférence marquée pour Sylvain, qui lui raconte « les nouvelles des lointains pays que notre chéri veut « visiter plus tard sur un beau cuirassé. Quant à Guille- « mette, dont je vous ai aussi fait le portrait jadis, elle « gâte tout le monde et pleure de joie, dit-elle, chaque « fois qu'elle voit l'un de nous.

« Nous attendons sir Rupert et lady Trafford... Quand « Bébé sera un peu grand (oh ! chère Rosa, priez pour « qu'il vienne heureusement au monde !), nous irons « leur rendre leur visite dans leur belle vieille résidence « anglaise...

« Vous me demandez si j'ai eu des nouvelles de Ju- « liane. Après quelques hésitations, elle a accepté de « moi des objets d'ameublement et d'argenterie, lui per- « mettant de monter son ménage. Un capitaine de dra- « gons, qui l'aimait avec une fidélité d'outre-siècle, l'a « épousée il y a six mois, et l'on dit qu'elle le rend suf- « fisamment heureux.

« Chère Rosa, en terminant cette longue lettre, laissez- « moi vous redire merci. Comme j'ai été soutenue dans « ma dure, mais courte épreuve ! Quels cœurs d'élite « Dieu m'a fait rencontrer... des cœurs pleins de bonté, « parce qu'ils étaient pleins de Lui...

« Continuez à être pour moi comme un autre ange, « l'ange gardien de mon bonheur... »

. . . . . .

« *P. S.* — (De la main de Luc.) Un mari qui sur- « prend cette lettre a bien le droit, je pense, de com- « pléter le tableau tracé par sa femme... Elle n'y « oublie qu'elle-même, elle, l'âme, la vie, le bonheur de

« la maison... Voyez-la de loin, avec sa grâce et sa « gaieté, répandant la joie autour d'elle, et nous char- « mant, le soir, par cette voix admirable que je ne puis « entendre sans émotion, surtout depuis qu'un inou- « bliable sacrifice l'a comme consacrée... Et pour achever « aussi cette peinture des Étangs avec le vieux châ- « teau solennel, la terrasse bordée d'orangers, les bou- « lingrins, les statues et les eaux vives, regardez, à « droite, la petite maison blanche dont le toit, terminé « ce soir même, est fleuri au faîte d'un gros bouquet. Le « jour où un petit ange viendra reposer dans son ber- « ceau tout blanc, on placera sous ce toit six lits pour « des enfants malades, sous la direction de deux sœurs « de charité, que ma chère femme aidera dans leur « tâche chaque fois qu'elle viendra ici.

« C'est, sur une modeste échelle, la répétition d'une « histoire bretonne que Cia vous contera quelque jour... « De l'histoire, et du jour où elle me fut dite, datent « mon amour et mon bonheur. »

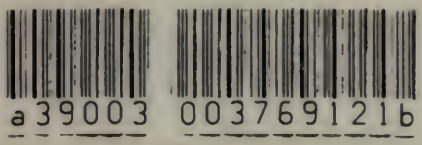
Universitas BIBLIOTHECA Ottawa
UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

« oublie le dé
« une préfére
« les nouvell
« visiter plus
« mette, don
« gâte tout l
« fois qu'ell
« Nous at
« Bébé sera
« qu'il vien
« leur rend
« anglaise.
« Vous
« liane. A
« moi des
« mettant
« gons, q
« épousé
« fisamn
« Chè
« moi vo
« ma d
« Dieu
« parce
« Co
« l'ang
« P
« prer
« plété.
« oublie qu'elle-même, elle,

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003769121b

CE PQ 2607
.E68M27 1899
COO DESCHARD, MM MARCIA DE LA
ACC# 1233120